

PLAN DE L' OUVRAGE

Préambule de Monsieur Tauhiti NENA	p.5
Ministre de la Jeunesse, des Sports et de la Vie Associative de Polynésie française	

La performance humaine : à la recherche du sens...	
p.13François BIGREL	

Menu du DVD des conférences	p.128
--	-------

Présentation des intervenants (DVD)	p.131
François BIGREL et Claude FAUQUET	

DVDdes conférences	p.131
---------------------------------	-------

Préambule de Monsieur Tauhiti NENA
Ministre de la jeunesse, des Sports et de la Vie Associative
de Polynésie française

I. INTRODUCTION

A l'approche des Jeux du Pacifique de 2011, qui se tiendront à Nouméa en Nouvelle-Calédonie, j'ai souhaité mettre en œuvre une stratégie pluriannuelle qui vise à accompagner et préparer le mouvement sportif pour cet objectif majeur. Ainsi, plusieurs mesures ont été prises. Mesures financières tout d'abord, notamment par l'attribution d'une subvention spécifique à l'association "Tahiti Nui – N.C. 2011" pour la préparation de nos champions, aide qui sera échelonnée sur les trois prochaines années.

J'ai également souhaité apporter un soutien au plan technique au pro-fit de nos dirigeants, entraîneurs et athlètes.

L'organisation du séminaire du sport de haut niveau du lundi 08 au vendredi 12 juin 2009, dont émane cet ouvrage, a constitué le premier événement de ce processus de soutien. Dans ce cadre, les conférences qui ont été organisées sur les thèmes de la performance, de l'entraînement, de la formation et des infrastructures sportives ont été l'occasion, pour chacun des participants, de porter une réflexion approfondie, sans contrainte ni pression, sur notre manière d'aborder l'exigence du haut niveau.

Je me réjouis de l'opportunité qui nous a été offerte de faire venir en Polynésie française, Messieurs François BIGREL et Claude FAUQUET. Leurs interventions n'ont pas manqué de nous interroger sur nos pratiques quotidiennes et ont apporté assurément, des éclairages sur nos conceptions de l'entraînement. Je suis également particulièrement heureux que nous ayons eu la primeur d'un débat sur les conclusions des travaux s'inscrivant dans le cadre de la réforme du haut niveau en France, qu'a mené Monsieur FAUQUET, ce qui représentait déjà un événement en soi. Ces informations déterminantes serviront aussi de prétexte pour nourrir notre réflexion au plan local, en vue de l'évolution des structures du haut niveau et des approches des fédérations et entraîneurs sur la question du haut niveau.

Ce séminaire a rempli pleinement son rôle en mobilisant de nombreux passionnés du sport de tous horizons. Au-delà du travail qui devait être produit, j'avais souhaité que ces conférences soient aussi des instants de convivialité et de partage d'expérience dans la poursuite de notre objectif commun : rivaliser avec nos amis sportifs calédoniens, chez eux, lors des

prochains Jeux du Pacifique ! La longueur des échanges qui se sont poursuivis en dehors des conférences témoigne du plaisir que tous les participants ont eu à se rencontrer et à échanger. Ces détails simples m'encouragent à continuer mon action.

La dimension unique d'une telle organisation autour du sport de haut niveau, en présence de deux personnalités reconnues du sport français, m'a convaincu qu'il fallait laisser une trace de ce qui s'est passé durant ce séminaire. Ainsi, les deux conférences ont été filmées et regroupées dans un "DVD". En outre, le présent ouvrage constitue le deuxième témoignage et je tiens à remercier chaleureusement Messieurs François BIGREL et Claude FAUQUET pour leur contribution précieuse et désintéressée qu'ils nous offrent dans ce livre.

II. LE SPORT DE HAUT NIVEAU EN POLYNÉSIE FRANÇAISE

Le sport de haut niveau joue un rôle social et culturel de première importance. Conformément aux valeurs de l'Olympisme énoncées dans la Charte olympique et aux principes déontologiques du sport, il doit contribuer, par l'exemple, à bâtir un monde pacifique et meilleur, soucieux de préserver la dignité humaine, la compréhension mutuelle, l'esprit de solidarité et le fair-play.

Ce rôle crucial a été reconnu par la Polynésie française par l'adoption de nombreux textes, dont les fondements se trouvent dans la Charte du sport de haut niveau, instituée par la délibération n° 99-176 APF du 14 octobre 1999 modifiée relative à l'organisation et à la promotion des activités physiques et sportives et validée par la Commission du sport de haut niveau de la Polynésie française le 5 novembre 2007. Ce document fixe le cadre général des relations entre les sportifs, arbitres et juges de haut niveau avec leur environnement (fédérations, collectivités territoriales, partenaires privés).

Ainsi, toute personne bénéficiant d'une reconnaissance par la Polynésie française de sa qualité de sportif de haut niveau, d'arbitre ou de juge de haut niveau ou exerçant une responsabilité dans l'encadrement technique ou la gestion du sport de haut niveau doit s'efforcer d'observer en toute circonstance un comportement exemplaire, fidèle à son engagement dans la communauté sportive, et de nature à valoriser l'image de son sport et de son pays.

Dès lors, la Polynésie française et le mouvement sportif sont garants

du respect des principes énoncés dans cette charte. En tant que Ministre chargé des Sports, je dois veiller à ce que soient réunis les moyens nécessaires pour soutenir le développement du sport de haut niveau, en vue de favoriser l'accès des sportifs, des juges et arbitres à leur plus haut niveau de performance et à la meilleure expression de leurs capacités sociales et professionnelles.

Un organe ci-dessus énoncé est à l'origine des nombreuses avancées dans le domaine de l'excellence sportive, il s'agit de la Commission du sport de haut niveau de la Polynésie française. Je souhaiterais remercier en particulier les cinq personnalités qualifiées pour leurs compétences en matière de haut niveau, qui composent en partie cette commission de douze membres ; ils représentent la cheville ouvrière de ce dispositif.

La Commission du sport de haut niveau de la Polynésie française instituée à l'article 16 de la délibération du 14 octobre 1999 modifiée susvisée est placée auprès du Ministre chargé des Sports, qui la préside, et exerce les compétences suivantes :

1. elle fixe, après avis des fédérations sportives, les critères permettant de définir, dans chaque discipline, la qualité de sportif, d'arbitre et de juge sportif de haut niveau ; à cet effet, elle reconnaît le caractère de haut niveau aux disciplines ne figurant pas au programme des Jeux Olympiques ;
2. elle fixe pour chaque discipline, la liste des sportifs, arbitres et juges qui sont susceptibles d'être inscrits sur les listes de haut niveau ;
3. elle rend un avis simple sur les décisions individuelles de retrait ou de suspension de la liste des sportifs de haut niveau et de la liste des arbitres et juges sportifs de haut niveau ;
4. elle formule un avis sur la validation des filières d'accès au sport de haut niveau ;
5. elle est chargée également de soumettre des propositions en matière de sport de haut niveau au Ministre chargé des Sports, notamment dans les matières ci-après :

- l'élaboration de la politique d'aménagement du territoire intégrant les normes des équipements sportifs adaptés au sport de haut niveau,

- l'élaboration des modèles de conventions avec les instances nationales ou internationales compétentes en matière de sport de haut niveau,

- les mesures offrant des conditions de préparation optimales en faveur des sportifs de haut niveau,
- les mesures tendant à la reconversion des athlètes reconnus de haut niveau,
- un avis sur la création de structures adaptées.

Ces grandes directives en matière de structuration du sport de haut niveau ainsi que l'orientation et les priorités qui en sont faites constituent les différents chantiers auxquels je souhaite m'atteler à l'avenir.

Plusieurs textes permettent d'identifier aujourd'hui le sport de haut niveau en Polynésie française. Ces textes sont à l'usage de tous les sportifs et dirigeants et organisent des dispositifs qui ont tous pour point commun l'émergence d'un contexte propice au développement de la performance sportive. En voici un bref rappel :

- *l'arrêté n° 1617 / CM du 27 novembre 2007 relatif au sport de haut niveau*

C'est l'arrêté qui permet la reconnaissance officielle du statut des sportifs, arbitres et juges de haut niveau. Son élaboration s'est faite à partir d'une exigence forte : celle de faire émerger le sport de haut niveau. En effet, l'objectif qui a motivé sa rédaction était de dénombrer une quantité maîtrisée de sportifs de haut niveau afin, d'une part, de valoriser ce statut en ne le banalisant pas et, d'autre part, de crédibiliser le système par la mise en place d'un dispositif d'aides conséquent et contrôlable.

Ainsi, cet arrêté définit notamment les conditions d'obtention et de perte de la qualité de sportif de haut niveau ainsi que la durée de validité d'inscription sur les listes. Cette inscription peut s'effectuer dans quatre catégories : "Elite", "Excellence", "Promotion" et "reconversion".

- *les arrêtés portant établissement de la liste des sportifs, arbitres et juges de haut niveau*

La première liste a été établie par arrêté 0121/PR du 22 janvier 2008 et faisait état alors de 128 sportifs, arbitres et juges de haut niveau. Elle se décomposait de la manière suivante : 24 sportifs en catégorie "Elite", 16 sportifs en catégorie "Excellence", 87 sportifs en catégorie "Promotion", 1 arbitre en catégorie "Expert".

Mais cette liste n'est pas figée. D'une part, l'inscription sur la liste est

valable deux ans à compter de sa parution au Journal officiel de la Polynésie française et, d'autre part, elle est réactualisée deux fois par an, les fédérations devant communiquer au Service de la jeunesse et des sports, avant le 31 mai et le 31 octobre de chaque année, la liste des personnes susceptibles d'y figurer. Depuis, 22 personnes, puis 18 y ont été intégrées respectivement par arrêtés n° 2377/PR du 07 juillet 2008 et n° 95 /PR du 22 janvier 2009 ; ce qui a porté la liste à 168 sportifs, arbitres et juges de haut niveau. Enfin, lors de la réunion de la dernière commission du sport de haut niveau qui s'est tenue le 21 juillet 2009, 21 sportifs supplémentaires sont entrés sur les listes. Ainsi, ces listes évoluent progressivement et ceci conjointement à la notion de "progrès" qu'implique le sport de haut niveau.

Depuis 2008, le sport de haut niveau est identifiable et quantifiable, et des politiques peuvent être organisées pour accompagner tous les acteurs concernés. C'est ainsi que pour soutenir ce public désormais reconnu et favoriser l'atteinte de la plus haute performance, deux dispositifs ont été créés récemment :

- l'arrêté n° 0330 / CM du 20 février 2008 portant réglementation de l'attribution par la Polynésie française de bourses individuelles au titre du sport de haut niveau

En considération de l'engagement personnel et de l'importance de la préparation exigée par la recherche de la plus haute performance, tout sportif, arbitre et juge de haut niveau a accès, dans les conditions et limites réglementaires, aux dispositions, mesures et aides destinées :

- à favoriser sa réussite sportive ;
- à compenser les dépenses que lui occasionne son activité sportive ;
- à faciliter la mise en oeuvre d'un projet de formation en vue de son insertion socioprofessionnelle.

Tels sont les objectifs de la bourse individuelle accordée au titre du sport de haut niveau. Ainsi, une bourse peut être attribuée aux personnes inscrites sur la liste des sportifs de haut niveau arrêtée par le Président de la Polynésie française pour :

- effectuer des stages d'entraînement à l'extérieur de la Polynésie française ;

- participer à des compétitions sportives à l'extérieur de la Polynésie française ;

- acheter du matériel sportif en relation avec la discipline pratiquée ;

- entreprendre, poursuivre ou compléter une formation professionnelle

; - les aider dans le suivi de leur santé lié à entraînement.

- l'arrêté n° 0135 / PR du 24 janvier 2008 relatif au suivi médical des sportifs, arbitres et juges de haut niveau

Les objectifs poursuivis lors de la création du suivi médical longitudinal étaient de garantir la prévention et le contrôle permanent anti-dopage des élites du sport polynésien. Ce suivi constitue donc une aide à la gestion de la santé des athlètes de haut niveau tout au long de leur carrière sportive.

Par ailleurs, il n'a pas vocation à se substituer à la médecine fédérale en charge de l'accompagnement médical des athlètes ou des équipes lors des compétitions en assurant des soins curatifs, par exemple. Il participe à la politique de médecine préventive du Pays.

Ainsi, l'arrêté fixe la nature et la périodicité des examens et, par conséquence, organise l'activité du département médical du sport de haut niveau de l'Institut de la jeunesse et des sports de la Polynésie française.

III. UNE POLITIQUE EN FAVEUR DU SPORT DE HAUT NIVEAU

Quelles perspectives pour le sport de haut niveau en Polynésie française ? Voilà une question qui mérite d'être posée dans cet ouvrage. Cette question est centrale et doit permettre de dégager plusieurs axes qui concourent au développement de la performance sportive. Organiser un système pour qu'il soit créateur d'excellence, pour qu'il révèle des prédispositions, génère de l'épanouissement par l'atteinte de la meilleure expression des capacités individuelles ou renforce la cohésion par le sentiment d'appartenir à une nation forte, ces buts ne m'ont jamais quitté et ils orientent encore mes choix aujourd'hui à l'approche d'échéances sportives majeures pour la Polynésie française.

Je considère le sport de haut niveau comme un axe prioritaire de ma politique sportive. Plus encore, je suis convaincu qu'en positionnant la structuration du sport de haut niveau au premier plan, il devient une ligne directrice qui coordonne l'ensemble des actions de mon ministère. En effet, la démarche qui consiste à vouloir rendre plus performant un sportif peut s'appliquer à tous les domaines de mon champ d'intervention. Ainsi soutenir les fédérations sportives, développer les formations, construire des équipements,

promouvoir la pratique ou organiser la réglementation participent à ce vaste projet, du moment que l'intention première est celle de l'excellence sportive.

Une telle politique produit de réels effets car le sport de haut niveau véhicule une image valorisante ; il participe au lien social par l'affirmation d'une identité ! Cette identité nous la défendrons d'ailleurs très prochainement lors des mini Jeux du Pacifique des îles COOK, du 21 septembre au 2 octobre 2009.

Je me suis fixé comme ligne de conduite la transparence dans l'utilisation de l'argent public affecté à mon ministère. Le domaine du haut niveau doit s'organiser en conséquence. Les dispositifs de suivi médical et de bourses de haut niveau, qui ont été conçus, ont été, de ce point de vue, une grande avancée pour identifier le coût du soutien au haut niveau. Il reste encore à faire pour maîtriser davantage ces financements.

L'ensemble des textes organisant le haut niveau en Polynésie française a été suffisamment utilisé pour faire apparaître leurs points faibles. Je m'attacherai dans un premier temps à redonner de la cohérence. Lors de la dernière commission du sport de haut niveau, j'ai souhaité par exemple qu'une réflexion puisse être menée afin de limiter l'accès aux listes. Ce choix est devenu nécessaire pour pérenniser les dispositifs d'aide.

La rivalité constructive avec les Calédoniens doit également agir comme un élément moteur du progrès dans le domaine du haut niveau. Les Calédoniens obtiennent de meilleurs résultats depuis plusieurs années, et ce constat ne doit pas rester sans réaction. Le soutien financier spécifique qui est organisé en vue des prochains Jeux du Pacifique de 2011, à Nouméa, n'est qu'une réponse partielle et purement financière. Pour ma part je suis convaincu que cette prééminence calédonienne est due au retard pris par la Polynésie française dans la structuration du sport de haut niveau. C'est pourquoi il faut organiser le système pour combler ce retard.

L'aménagement d'équipements sportifs doit faire l'objet d'une concertation pour permettre le développement d'une pratique de haut niveau. En effet, depuis plusieurs années, les investissements réalisés en matière d'équipements sportifs n'ont fait l'objet d'aucune réflexion de fond pour soutenir la pratique de haut niveau, tenant compte de la vétusté, de la fréquentation, du lieu d'implantation ou du bassin de population concerné pour engager des travaux. Généralement, ces travaux se réalisent ou pas au gré des Ministres. Je souhaite mettre fin à ces pratiques et engager mon pays vers un plan pluriannuel qui tienne compte d'un objectif majeur : accueillir les Jeux du Pacifique en 2019. Dix années, cela peut paraître long, mais c'est tout juste le temps qu'il faut pour espérer conduire à bien

ce fabuleux projet. Par communication N° 19/MJS du 8 avril 2009, j'ai obtenu l'approbation du conseil des ministres pour porter la candidature de Tahiti Nui à l'organisation des jeux du Pacifique de 2019.

Les actions visant à accroître la représentativité du pays dans les instances internationales seront soutenues car elles apportent, sans conteste, une plus-value. Ces actions contribuent à faire exister notre pays à part entière aux yeux de tous. Indirectement, elles plaident pour notre intégration au sein du Comité International Olympique. Les relations extérieures seront donc particulièrement soignées durant ma mandature.

Le développement du sport est un facteur de prévention et d'éducation à la santé. Néanmoins par certains aspects liés en particulier à la recherche de la performance, la pratique sportive peut nuire à la santé du sportif. Les conditions d'organisation et de développement des activités physiques et sportives doivent garantir la protection de la santé des sportifs. Je souhaite que la Polynésie française se dote d'un cadre juridique en matière de protection de la santé des sportifs et de prévention et de lutte contre le dopage, conforme aux exigences internationales définies par l'agence mondiale antidopage et adapté à nos contraintes locales. Cette mise en conformité est nécessaire car elle est une condition exigée pour que demain la Polynésie française puisse continuer d'accueillir des compétitions de rang international, en particulier les Jeux du Pacifique.

De par la confrontation qu'il exhorte, le sport de haut niveau se caractérise aussi par l'échange et la rencontre. La capacité à sortir vainqueur de ces confrontations s'exerce lors d'événements majeurs auxquels l'athlète se prépare. Il y a donc une culture du haut niveau. Cette culture est principalement véhiculée par les entraîneurs qui ont l'expérience de ces rendez-vous sportifs d'envergure, de la préparation et de la gestion d'une saison, voire d'une carrière. Il est donc essentiel que des actions soient mises en œuvre à l'attention des entraîneurs. L'organisation ponctuelle de conférences sur des thématiques qui préoccupent les entraîneurs, tel que le séminaire qui s'est déroulé dernièrement, sera pérennisée.

Dans l'organisation que j'imagine, le mouvement sportif occupe une place prépondérante. Il est force de proposition au travers notamment de la commission du sport de haut niveau où il figure en bonne place. Je suis conscient de l'incidence que peuvent avoir nos travaux pour atteindre ces objectifs. C'est pourquoi, je compte sur l'adhésion de tous pour faire du sport de haut niveau en Polynésie française un outil d'épanouissement et d'accomplissement individuel et de promotion du pays.

La performance humaine: à la recherche du sens...

Polynésie française
Séminaire du 08 au 12 juin 2009

SPORT DE HAUT NIVEAU

PERFORMANCE SPORTIVE ET ENTRAÎNEMENT

PERFORMANCE SPORTIVE ET FORMATION

DEVELOPPEMENT DES INFRASTRUCTURES SPORTIVES

**Petite conférence
sur la performance
“A la recherche du
sens...”**

“Partout où il y a joie, il y a création. Plus riche est la création, plus grande est la joie.”

Henri Bergson

“Ce qui importe en nous c’est ce que nous seuls nous possédons, ce qu’on ne peut trouver en aucun autre.”

André Gide

“La toute première tâche de chaque homme est l’actualisation de ses possibilités uniques, sans précédent et jamais renouvelées, et non pas la répétition de quelque chose qu’un autre, fût-ce le plus grand de tous, aurait déjà accompli”.

Marc Alain Ouakrin

“Un violon entre les mains d’un jeune être talentueux profondément épris de musique pourvu d’un maître inspirateur de la capacité de jouer d’instinct et par imitation peut franchir des obstacles apparemment insurmontables pour l’esprit adulte alors que ceux-ci considèrent qu’il faut avoir surmonté tous les obstacles de la formation et acquis une réelle compétence avant d’avoir le droit de s’exprimer. Ma chance suprême fut d’avoir de grands musiciens pour m’inspirer. Trop de jeunes talents sont gâchés par un mauvais enseignement.”

Yehudi Menuhin

“Il y a des êtres qui nous rendent meilleurs parce qu’ils nous croient de ce meilleur et qu’ils nous laissent l’espace pour l’incarner.”

Paule Salomon

“L’eau on ne la pagaie pas, on la navigue”

Tony Estanguet

“Cette distinction entre passion et raison est en fait simpliste, une prison conceptuelle qui ferme la porte sur l’expérience, sur ce qui vient sur nous, nous atteint, nous tombe dessus, nous renverse et pourrait nous rendre libres.”

Fabrice Midal

SOMMAIRE

1 Introduction.	p. 21
• Comprendre la performance semble secondaire	p. 22
• Une première digression	p. 24
• Une seconde digression	p. 25
• Un métier impossible	p. 28
• Un discrédit malheureux	p. 28
• Des représentations, des paradigmes	p. 31
• Les représentations psychiques résistent	p. 33
• Une dernière caractéristique	p. 33
2. Avant la performance, une situation de compétition...	p. 35
• Les caractéristiques de la situation de compétition	p. 36
3. Une première hypothèse pour vivre la situation de compétition : Le sens existe déjà.	p. 41
• La substantialisation	p. 41
• L'hylémorphisme	p. 43
• Les systèmes homéostatiques	p. 45
• Du jeu des normes : un premier bouclage facile et rassurant	p. 47
• Une fois substantialisée, la performance est traitée de trois façons	p. 51
• Une rationalité incontestable mais des questions	p. 52
• Des difficultés	p. 53
4. Un XX^{ème} siècle décisif : une seconde hypothèse.	p. 55
• Les avancées d'ordre épistémologique	p. 55
• Les avancées des sciences du cerveau	p. 58
58 - Quelques caractéristiques du cerveau de l'être humain	p. 60
- Une fragilité nécessaire	p. 62
- La plasticité cérébrale : une qualité ambiguë	p. 64
• Un nouveau paradigme : l'individuation	p. 64
- Un état pré-individuel : un champ de force	p. 67
- Des moments de crise	p. 69
- Deux créations conjointes : le sujet et son milieu associé	p. 69
- Un état atteint permet et prépare l'état suivant	p. 71
- Le rôle structurant de l'action et du tâtonnement	p. 73
- Pour résumer	p. 76

• Deux visions opposées de la condition humaine.....	p. 80
- Une première conception.....	p. 80
- Une seconde conception.....	p. 83
- Un autre rôle pour les connaissances, qu'elles relèvent soit de l'expérience, soit des sciences, soit de la tradition culturelle	p. 86
- Revisiter quelques notions : le rôle de l'admiration, de l'exemplarité, de l'imitation, de la répétition.....	p. 93
- Une proposition de définition de la performance.....	p. 94
5. Une éthique pour le pratiquant.....	p. 95
• Un étranger seul dans son monde et en réciprocité structurante avec les autres, partenaires ou adversaires.....	p. 96
• Le pratiquant est le seul véritable acteur de la performance. Celle dernière lui appartient.....	p. 97
• Le pratiquant sportif : un être respectueux de la situation de compétition. Elle le fait devenir et être heureux.....	p. 98
• Un être intéressé d'abord par le seul amour de sa pratique.....	p.100
• Le pratiquant sportif : un être nécessairement fragile pour créer.....	p.101
• Un travailleur heureux... et jamais satisfait.....	p.102
• Le pratiquant est rarement gagné de façon définitive par l'envie d'abandonner devant l'obstacle	p.104
• Le pratiquant est cultivé et donc à même de faire des hypothèses permettant de limiter les risques inhérents à l'engagement en situation	p.105
6. Une éthique de l'entraîneur.....	p.107
• Il est un spécialiste de l'activité qu'il enseigne.....	p.107
• L'entraîneur doit savoir en effet que derrière sa conception de la discipline se cache une conception de l'être humain	p.108
• L'entraîneur est exemplaire.....	p.109
• L'entraîneur fait autorité et n'exerce pas le pouvoir.....	p.109
• L'entraîneur n'oublie jamais qu'il a devant lui un être humain.....	p.111
• L'entraîneur est donc lui aussi un inventeur	p.111
• Il met en situation	p.112
Conclusion.....	p.115
• Un besoin de philosophie.....	p.117
Annexes	p.119

1. Introduction

Au cours de ma carrière professionnelle, j'ai essayé de comprendre ce qu'il est convenu d'appeler le "talent" dans la production de la performance humaine par des pratiquants sportifs et, évidemment, j'ai espéré maîtriser suffisamment les processus qui y conduisent pour les présenter à quelques éducateurs et entraîneurs qui ont des pratiquants en charge.

Il est curieux de confesser cela en commençant mais je dois avouer que la notion de "talent" reste pour moi bien énigmatique même si je pense qu'il est malgré tout possible, pour éclairer cette notion, de tisser ensemble quelques "fils" glanés ici ou là au hasard des rencontres, des témoignages et des investigations scientifiques.

Chacun d'entre nous a en mémoire l'exemple de musiciens, de peintres, de sportifs pour lesquels, "en action", tout semblait assez facile (du moins en apparence) quand d'autres, étant à la "peine", faisaient le constat évident et résigné que "les fées ne s'étaient pas penchées sur leur berceau". En tant qu'entraîneur, je crois qu'il est difficile alors d'échapper à la question suivante : d'où vient cette "facilité" qu'ont certains sportifs à produire du sens⁽¹⁾ en situation de compétition ?

Quand elle est posée, ce qui est rare, cette question qui me semble absolument centrale, reçoit trop souvent des réponses à "l'emporte-pièce" qui ont surtout pour rôle de contribuer à ce qu'elle ne se pose plus. Gérard Depardieu situait dernièrement le talent au niveau du bulbe rachidien voulant ainsi valoriser "l'ins-tinct" au détriment de l'intelligence peut-être finalement inutile, pour lui, à l'action des êtres humains...

Nous serons évidemment plus prudents et, à défaut de pouvoir donner une explication satisfaisante à la présence du talent chez un individu (ou un groupe d'individus), nous nous attacherons à l'observation et la critique des solutions existantes⁽²⁾ prétendant y conduire. Ceci

1. *Sens : contenu conceptuel et affectif présent dans un signe (mot, terme, symbole), dans un geste ou dans une existence. Par extension, le sens est la raison d'être, la justification d'une action ou d'une existence. Concrètement, le sens est donc le but qui, investi d'une valeur, confère en retour une signification au sujet qui le construit. Robert Misrahi. Qu'est ce que l'éthique ? Ed Armand Colin. 1997*

2. *En fait chacun d'entre nous répond déjà implicitement à cette question. On en a une "représentation".*

nous amènera, dans un premier temps au moins, à être moins affirmatifs, plus distanciés et ouverts, et donc plus imaginatifs dans la recherche de la solution à cet épineux problème. Quoi qu'il en soit, ce qui va suivre est plus destiné à donner à réfléchir ensemble qu'à convaincre.

Comprendre la performance semble secondaire

Une première constatation semble assez significative pour comprendre pourquoi nous en sommes encore là.

En tant que spécialistes de la pratique sportive, notre attente spontanée est en général moins de nous attacher à définir les enjeux posés par la performance, ce qui la constitue réellement, sa nature, en somme, que de trouver avant tout “La Méthode” permettant de l'atteindre.

Nos attentes sont, d'une façon générale, beaucoup plus centrées sur la méthodologie de l'entraînement que centrées sur ce à quoi cet entraînement est censé servir. Nous souhaitons maîtriser la préparation de quelque chose que nous n'avons pas pris et que nous ne prenons pas encore aujourd'hui, suffisamment, la peine de préciser. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à constater l'utilisation exclusive des concepts de “Centre ou de Camp d'entraînement” alors qu'il s'agit en fait dans ces lieux, de préparer “la performance” ce qui n'est pas tout à fait équivalent. Une chose est de mettre l'accent sur le moyen (l'entraînement), une autre de préciser le but (la performance).

Cette relative mise à distance de la performance au profit d'une recherche systématique de méthodes d'entraînement est d'ailleurs tout à fait française et quelque peu en opposition avec les habitudes anglo-saxonnes en général plus pragmatiques. Nous restons sans doute influencés par Descartes et son “Discours de la Méthode” qui nous a assurés que bien conduire son esprit suffisait à découvrir la vérité pleine et entière de ce qui est visé. Par ailleurs, nous savons qu'il est difficile d'échapper à la séduction qu'exerce la méthode dont les aspects concrets rassurent toujours...

L'usage intensif du mot “performance” contribue également à sa banalisation et à sa mise au second plan. Son acception est devenue aujourd'hui si générale qu'elle en devient insignifiante et sans

effet réel sur le processus d'entraînement qui continue d'être souvent élaboré pour lui-même. Elle est finalement un "concept endormi" à l'ombre d'un discours technique bien utile à lui donner une forme consistante dès que le besoin s'en fait sentir.

L'un des objectifs de ce travail est d'abord de revaloriser cette notion en la mettant au centre du dispositif conduisant à la préparation du pratiquant. Il ne saurait y avoir d'entraînement qui ne soit pas en accord très profond avec elle et organisé par rapport à elle. L'entraînement n'est jamais premier. Il fait obligatoirement suite à la définition du but à atteindre représenté par cette performance. Nous devons d'ailleurs d'autant plus nous attacher à cette notion que c'est sur la représentation que nous en avons que reposent aussi les caractéristiques de l'évaluation des sportifs, l'organisation des filières de haut niveau, les contenus de formation des entraîneurs, en somme toute une politique sportive.

Cela va même sans doute encore plus loin. En effet, les athlètes se confient à nous et, en les entraînant, nous prenons en quelque sorte leur futur bonheur en charge. En nous faisant ainsi confiance et en nous invitant à les accompagner dans des dimensions assez intimes de leur vie, ils attendent de nous compétence et responsabilité, qualités qui passent par la recherche constante des a priori cachés dans notre activité d'entraîneur afin d'en faire l'analyse critique, seule à même alors de nous aider à choisir : soit conserver ces a priori ou les faire évoluer.

Réaliser une performance consiste à "**trouver du sens**" dans la situation de compétition, sens à même de résoudre les problèmes qui s'y posent. Bien des "évidences" de tous ordres s'imposent dans notre milieu pour prétendre expliquer l'apparition de ce sens mais est-on vraiment sûr de la pertinence de ces évidences ? Peut-être est-ce avec la meilleure volonté du monde et en toute naïveté que nous contrevenons quelquefois aux processus dans lequel s'engagent les athlètes avec beaucoup de désir et de rêve ?

Le XX^{ème} siècle a apporté des éclairages décisifs sur la condition humaine sans qu'on en ait encore vu vraiment les conséquences dans le monde du sport. Nous continuons à traquer l'essence du "geste parfait" avec la même innocence et la même obstination que

Marey et Demeny dans les années 1900. Nous nous entêtons à vouloir lister de façon exhaustive les “déterminants de la performance” comme si le pratiquant sportif était une machine dont on pourrait répertorier les pièces exceptionnelles. Nos propos sur la “tech-nique” ne se sont guère enrichis des travaux de Leroy Gourhan, de ceux de Gaston Bachelard et de ceux de Gilbert Simondon...

Nous semblons un peu “figés” et entourés de préjugés qui dureront tant que durera un certain mépris pour la réflexion d'ordre philosophique dans notre milieu, réflexion seule à même pourtant de nous mettre un peu à distance de nous-mêmes pour comprendre nos conduites.

Nous allons nous engager dans quelques digressions qui nous seront utiles dans la suite de l'exposé.

Une première digression

Je voudrais prendre un exemple pour illustrer ce que je viens d'exprimer en matière de préjugé. Il concerne un monde qui me tient à cœur : celui de la musique⁽³⁾.

Nous connaissons tous des gens qui, ayant commencé des études musicales, se sont arrêtés n'arrivant pas à passer l'obstacle du solfège. On peut imaginer que ce qui avait conduit ces personnes à s'intéresser à la musique, c'était peut-être l'émotion ressentie à l'écoute d'une mélodie ou peut-être, le trouble produit par une phrase en mineur ou, peut-être encore l'éblouissement provoqué par un chorus de guitare manouche... et qui, en décidant de s'y mettre le plus vite possible, ont rêvé d'être un jour de la fête...

Dans bien des cas, il leur aura fallu malheureusement différer cette envie d'un ou deux ans pour apprendre le solfège considéré encore très souvent aujourd'hui comme préparatoire à la pratique de l'instrument proprement dit.

Peut-être doit-on imaginer que cette pratique rébarbative (car insignifiante et incompréhensible de prime abord pour quelqu'un de jeune ému par la musique) est un moyen utilisé sciemment pour dissuader les trop nombreux candidats au petit nombre de places ouvertes dans les conservatoires.

(3) Il y a des exemples similaires dans le monde du sport.

Quoi qu'il en soit, je considère que cette conception est dramatique car elle entraîne fréquemment soit l'abandon pur et simple de la pratique musicale soit la privation d'un entraînement précoce qui ne pourra jamais être compensée par la suite par l'apprenti musicien. Dans un tout autre domaine, aurait-on idée de faire apprendre à lire à quelqu'un avant qu'il sache parler ? Bien sûr que non !

La prise en compte de cette simple constatation de bon sens éviterait encore aujourd'hui bien des désillusions chez des gens qui, toute leur vie, garderont un sentiment de frustration de ne pas "avoir fait" de la musique pour pouvoir en jouer encore aujourd'hui. J'ai eu pour ma part de très nombreux témoignages de cette triste réalité.

On en vient à se demander s'il ne serait pas quelquefois préférable d'offrir tout simplement, en réponse au désir de l'enfant, un harmonica, instrument dont on peut jouer facilement d'oreille, que l'on peut emporter avec soi dans la poche et rester ainsi loin des influences éducatives traditionnelles conduisant à se mettre "entre les mains" d'un professeur qui a une vision erronée de l'art qu'il enseigne. Ajoutons sur ce point que d'extraordinaires musiciens ont fait carrière sans connaître une note de musique. Ceci ne signifie d'ailleurs pas qu'il soit inutile d'apprendre le solfège. Comment alors en effet se serait transmise la musique classique et comment seraient aujourd'hui étudiées et jouées les œuvres des grands compositeurs. Il est indispensable d'apprendre la théorie musicale mais cet apprentissage doit venir à son heure et s'inscrire tranquillement dans la formation, une fois satisfaits les premiers désirs de rythme et de joie par la mélodie.

Tout cela pour souligner l'importance d'interroger les évidences qui nous font agir comme enseignant ou entraîneur au quotidien, l'importance qu'il y a à trouver du temps pour mener à bien des moments de formation pour les formateurs, moments durant lesquels on peut, de façon apaisée, se fragiliser pour entrer dans l'interrogation de ce que nous faisons quotidiennement. Nous y reviendrons en évoquant plus avant la notion de représentation.

Une seconde digression

Il m'est arrivé de me faire une remarque que je voudrais vous faire partager en mettant en perspective deux témoignages.

Le premier est une pensée d'Amérique latine qui dit que : "chaque fois qu'un enfant lance sa toupie, elle tombe au centre du monde". Le second est en rapport avec les travaux d'Elisabeth Kübler Ross qui ont consisté à interroger des personnes sachant qu'elles allaient mourir. Celles-ci ont évoqué des choses qu'elles ne se pardonnaient pas en regardant leur vie passée : la première était de n'avoir pas osé faire ce qu'elles auraient voulu et auraient pu faire, c'est-à-dire de n'avoir pas suivi leur désir et leur rêve "qui font le sel de la vie". La seconde était de n'être pas devenues ce qu'elles se sentaient pourtant capables de devenir⁽⁴⁾.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer entre ce désir enfantin mobilisant totalement l'attention au point de conduire à s'identifier à une toupie et cette amertume de fin de vie ? Le rapprochement entre ces deux phénomènes est sans doute un peu osé et il est difficile, bien sûr, de répondre aisément à cette question mais nous devons d'abord rejeter tout fatalisme qui consisterait à les expliquer par une inexorable avancée dans la vie qui ferait perdre ainsi les illusions des premiers engagements. Certaines personnes échappent à cette fatalité et poursuivent, tout au long de leur parcours, une quête faite de questions/réponses joyeuses et structurantes.

La mise en avant des seules valeurs d'ordre économique défendues par la société contemporaine a sans doute une part de responsabilité importante dans l'extinction progressive du centre de créativité qu'est la personne humaine. Mais il faut sans doute aussi chercher quelque explication à ce progressif désenchantement et à cette érosion importante du désir (du moins peut-on en faire l'hypothèse) du côté des systèmes d'éducation parentale, scolaire, sportive, musicale... qui reposent là encore trop souvent en matière d'apprentissage sur des représentations rarement interrogées tant elles vont de soi "depuis toujours". Il règne en effet dans ces milieux (qui marquent pour la vie) des croyances, des préjugés qui font tellement partie du "décor" que leur remise en cause est inconcevable, empêchant alors toute émergence de représentation alternative. Le "on a toujours fait comme cela" sert souvent de seule explication aux pédagogies ainsi mises en œuvre.

(4) Ce désenchantement apparaît quelquefois dès l'adolescence. Les centres regroupant les jeunes sportifs ne sont pas épargnés par ce phénomène.

Il est de notre responsabilité d'essayer d'aller voir cela de plus près, ce qui va demander de la part de tous un certain courage car nous savons par expérience que l'on ne se frotte pas aux évidences censées avoir fait leurs preuves sans courir le risque de passer pour un vilain philosophe, un doux rêveur ou un poète généreux mais, sur le fond, bien naïf et décalé.

Notre volonté d'approcher les conditions de l'excellence dans l'apport de sens par l'athlète en situation de compétition suppose que soient introduits dans notre milieu des problèmes qui n'y auraient pas encore été posés, des énigmes qui n'y auraient pas encore été rencontrées... N'aurait-on pas par exemple excessive-ment simplifié ces situations pour nous rassurer tout en donnant l'illusion de les maîtriser ? N'aurait-on pas abusivement valorisé les données théoriques pour nier la complexité du réel ? Où en sommes-nous également de notre propre pensée qui n'échappe pas aux influences de toutes sortes au point de nous conduire à penser "malgré nous" ?

C'est un des grands mérites de Gilles Deleuze d'avoir souligné dans son œuvre qu'il y avait des pathologies de la pensée notamment quand celle-ci se croit naturellement orientée vers le vrai. En fait nous pensons toujours d'un certain "point de vue" auquel du même coup nous ne pensons pas. Nous reviendrons sur ce point en évoquant la notion de paradigme.

En observant le kinogramme⁽⁵⁾ d'un lanceur de javelot, il est difficile de se douter, par exemple, de la très forte "dépendance idéologique" qu'il y a à prendre en compte le mouvement ainsi découpé et à se servir de cette série d'images pour entraîner.

C'est dans cette volonté de comprendre qu'il faut recevoir les quelques analyses qui vont suivre. Nous voudrions qu'elles soient l'occasion de rencontre et d'attention aux problèmes qui se posent à nous au quotidien. En aucun cas il ne s'agit de se mettre à aimer les "idées" plus que la vie et ses compétitions. Il s'agit juste, en tentant de penser mieux, de vivre mieux c'est-à-dire de vivre de façon plus lucide et plus libre et par conséquent plus joyeuse.

(5) Un kinogramme est le fruit du découpage d'un geste en un certain nombre de séquences censées rendre compte de son déroulement.

Un métier impossible...

Ces deux digressions nous donnent l'occasion de mesurer l'extrême difficulté du métier d'entraîneur ou d'enseignant. Nous nous y engageons souvent avec beaucoup d'ardeur en méconnaissant l'analyse que Freud en avait faite, considérant, pour finir, que ce métier était "impossible" comme d'ailleurs celui de médecin et d'homme politique.

C'est au fil du temps que l'on comprend sans doute mieux ce que cette affirmation veut dire. Cette impossibilité est due au fait que l'on souhaite, en tant qu'enseignant, aider quelqu'un à trouver un chemin le conduisant à l'autonomie à l'âge adulte alors que ce chemin, il ne peut le trouver que seul. On mesure alors combien notre responsabilité est grande et la tâche difficile de devoir gérer ce paradoxe qui est trop souvent résolu de façon simpliste soit en exerçant un pouvoir sur l'autre, en lui indiquant qu'il doit seulement se conformer à la Vérité exprimée dans le discours de l'entraîneur, soit en l'abandonnant à devoir vivre, sans aucune filiation culturelle, les moments contingents de sa vie⁽⁶⁾.

Nous aurons à trouver ainsi notre chemin d'éducateurs en nous équilibrant entre deux abîmes, en répondant à la question : qu'est-ce que vivre pour quelqu'un qui n'est pas nous mais que nous allons malgré tout tenter d'accompagner ?

Un discrédit malheureux

Pour commencer, il nous faudra sans doute faire face à un discrédit malheureux. Le sport donne le sentiment de se dérouler à côté de la vraie vie. Le compte rendu des performances est relégué à la fin des journaux, que ce soient ceux de la presse ou ceux de la radio. Il n'est pratiquement pas évoqué à France-culture. Tout concourt à laisser croire que les performances sportives sont sans rapport avec le monde de la citoyenneté et le monde de l'art. Ces performances font l'objet d'un ostracisme qui tient historiquement au statut du corps dans la pensée occidentale et au peu de sérieux qu'il faut accorder à des gens qui ne sou-

(6) cf. plus avant dans le texte : l'éthique de l'entraîneur.

haient finalement se réaliser qu'en "poussant un ballon au fond d'un filet".

Nous sommes en partie responsables de cet état de fait car nous ne nous montrons pas capables de situer la performance dans un contexte qui permettrait de l'envisager comme une des expressions nobles de la condition humaine au même titre que les autres pratiques artistiques.

Nous nous complaisons quelquefois dans cet isolement en imaginant qu'il n'y a pas d'autres solutions que celle, évidente, de s'occuper d'une "machine" biologique décérébrée quand il est question du pratiquant sportif. Nos catégories sont finalement nos prisons et la réhabilitation du phénomène sportif n'est sans doute pas pour demain à l'écoute de certains journalistes rendant compte de tout cela.

Il y a quelque temps, l'un d'entre eux lors d'une émission consacrée au sport diffusée le dimanche, nous expliquait à propos de la victoire dans un grand championnat du judoka Teddy Riner que celui-ci devait sa réussite à sa capacité de pouvoir complètement libérer la "bête qui est en lui", confirmant d'ailleurs ce que beaucoup de gens pensent en la matière. On peut mesurer qu'il est alors assez difficile, après une telle profondeur d'analyse, de venir raconter que seul le recours à la dimension humaine de la performance est susceptible de conduire à l'excellence.

C'est ce que nous allons pourtant tenter de faire ici, avec l'humilité qui sied à toute approche du phénomène humain. Nous allons soutenir que seul un "être humain" dans l'éclat de son humanité (imagination, attention, désir, intelligence, persévérance, puissance...) est à même de résoudre les problèmes qu'il se pose ou qui se posent à lui dans la situation de compétition et que, si la dimension physique est incontournable, elle ne peut l'être que resituée dans le cadre de cette humanité.

Nous qui nous occupons d'affaires humaines, nous devons être hantés par ce que le grand théoricien de l'évolution SG Gould appelait la "**mal mesure**" de l'homme, celle qui guette chacun d'entre nous si nous ne faisons pas l'effort constant d'avancer dans la compréhension de la condition humaine. Sans cet effort permanent, nous pouvons contribuer à couper

l'athlète de ce qu'il peut vraiment et ainsi, en le dépossédant de lui-même, lui interdire de produire le "sens" dont lui, mais aussi les autres, ont besoin pour vivre et être heureux et pour que se développe le "terreau" de l'expérience humaine, nécessaire au processus d'humanisation qui inclut bien évidemment le phénomène sportif.

Eviter la mal mesure de l'homme c'est donc, d'abord et avant tout, questionner nos propres façons de penser et envisager, par des rencontres de tous ordres, de clarifier ces façons, de les préciser et éventuellement d'en changer. Pascal faisait du fait de croire en la vérité directement, une maladie proprement humaine. Travaillons à être moins victimes de cette impulsion et nous servirons de façon plus habile la condition de l'être humain, celle dont ont besoin les sportifs pour exceller dans la situation de compétition.

Pour cela, nous allons envisager de façon plus générale les notions de représentation et de paradigme que nous avons déjà rencontrées dans nos digressions et qui sont à la base de la pensée elle-même. Ceci nous permettra alors d'aborder les grandes conceptions qui prétendent rendre compte aujourd'hui de l'avènement du sens en situation et peut-être nous conduire à plus de lucidité dans nos décisions en matière d'entraînement.

Aucune modification réelle de nos pratiques d'entraîneurs n'est à attendre sans cette analyse préalable qui nous montre que nous pensons "sous influences" et que, là où nous nous croyons libres, notre liberté est en fait très relative. Ces influences correspondent à des prémices peu nombreuses profondément enfouies dans notre esprit et notre culture et qui gouvernent nos moindres comportements dans la vie quotidienne.

Nous faisons d'ailleurs le pari dans cette intervention que "si un individu réalise ou subit un changement dans ces prémices, il s'apercevra que les résultats de ce changement se ramifieront dans l'ensemble de son univers."⁽⁷⁾ Encore une fois, nous voulons nous situer à un niveau assez général, quitte à négliger, pour l'instant, certains détails.

(7) Bateson Grégory. *Vers une écologie de l'esprit*. Ed du Seuil. Paris 1977.

Des représentations, des paradigmes⁽⁸⁾...

Comme nous l'avons déjà signalé à plusieurs reprises, nous avons tous, de façon implicite ou explicite, une représentation plus ou moins consciente de la condition humaine et nous utilisons cette représentation pour nous comporter au quotidien dans notre environnement physique ou social. Par exemple, la moindre consigne donnée par un entraîneur à un athlète au cours d'un exercice pour-rait, à l'image d'un fil de laine que l'on tire, être remontée jusqu'à la conception de l'homme qui la fonde. Il y a derrière l'utilisation du kinogramme que nous avons déjà évoquée une conception concernant la façon dont l'être humain "connaît" donc "vit". Dans l'exemple de l'apprentissage du solfège, dont il a été également question précédemment, il y a une "conception" sur la façon de devenir musicien.

Bien que partageant des dimensions communes du fait de vivre dans une même culture, nos représentations nous sont personnelles. Face à un phénomène nouveau, le psychisme de chacun d'entre nous ne se présente pas comme une pellicule photographique vierge capable d'accueillir ce phénomène de façon passive. Il est rapporté immédiatement à "quelque chose" de déjà présent en nous qui nous permet de lui donner un début de sens.

Ainsi, la pensée d'un individu est en quelque sorte toujours pleine. "A partir de son expérience personnelle et des idées acquises autour de soi depuis la petite enfance, chacun construit à sa façon des conceptions plus ou moins cohérentes. Et la vie, le vécu, les lectures, les cours, les médias etc., conduisent à modifier ceci ou cela, à le rendre compatible avec le reste des opinions, à ressentir des contradictions que l'on s'efforcera de dépasser ou d'occulter d'une manière ou d'une autre."⁽⁹⁾

8. Un paradigme est un système d'idées qui exerce un principe d'autorité incontestable quand il s'agit de rendre compte d'un phénomène. Dire que l'intelligence est un phénomène d'origine génétique relève par exemple d'un choix paradigmatique. Un paradigme est de même nature qu'une "représentation" psychique mais à une échelle plus importante comme celle d'un groupe d'individus ou même d'une culture. En général invisible, un paradigme exerce une sorte de tyrannie sur l'esprit de celui qui pense en exacerbant chez lui le sentiment d'évidence explicative et en excluant toute autre possibilité d'explication.

1. Jouary Jean Pierre. Enseigner la vérité. Ed Stock. Paris 1996.

Avoir des représentations psychiques capables de catégoriser le monde est **donc inévitable et indispensable** car elles permettent de régler, notamment dans l'urgence, la plupart des problèmes rencontrés au quotidien. Francisco Varela fait de cette capacité de catégorisation "l'une des activités les plus fondamentales accomplies par tous les organismes" et ajoute "que certains auteurs pensent que les organismes découvrent ces catégories présentes de tous temps en elles-mêmes dans l'environnement et que d'autres postulent que ces catégories sont construites de toutes pièces par le sujet lui-même par couplage avec ce même environnement, ne change rien au fait que tout organisme ne peut assurer sa survie que par la présence de ces catégories. Ce n'est pas le lieu ici de discuter de la "mise en ordre" par un organisme mais cette "mise en ordre" est vitale⁽¹⁰⁾." Ajoutons que ces représentations servent également **d'appui** à notre avancée en direction de l'avenir. Elles ont donc dans l'ensemble une incontestable opérationnalité.

Mais évidemment nous payons (peut-être très cher) sans en avoir toujours conscience, cette opérationnalité tant vis-à-vis de soi que vis-à-vis des autres en matière de bonheur et de joie de vivre. Les représentations psychiques permettent de régler des problèmes, certes ! Comment les règlent-elles est une toute autre affaire. Elles peuvent être de ce point de vue extrêmement trompeuses et conduire à une sorte de méconnaissance si elles sont utilisées comme des réponses "passe partout" à des problèmes qui demeurent extrêmement complexes et changeants.

Il faut se rendre compte qu'affirmer que Mozart avait un "don" inné pour la musique ou que Zinedine Zidane est un "extra-terrestre" c'est d'un seul coup caractériser tous les êtres humains, expliquer pourquoi certains sont musiciens ou sportifs et d'autres pas, c'est négliger le rôle du temps et de l'expérience dans le devenir humain, c'est tourner le dos aux apprentissages, c'est faire allégeance à la fatalité et au déterminisme pour définir nos vies... En somme c'est un engagement grave et peut-être une considérable prise de risque qui peut nous conduire à mal aiguiller le pratiquant sportif au cours des phases d'apprentissage et d'entraînement qu'il est amené à traverser.

(10) Varela Francisco. *L'inscription corporelle de l'esprit*. Ed du Seuil. Paris 1993.

Les représentations psychiques résistent au changement

Les étiquettes que nous mettons ainsi sur le monde ou, pour utiliser la belle expression d'Olivier Rey : “les vêtements d'idées” que nous avons ainsi cousus au fil du temps pour rendre compte des phénomènes complexes qui nous entourent ont une capacité extraordinaire de **résistance au changement** notamment aux systèmes d'idées qui viendraient les contredire.

En occupant souvent toute la place, ces vêtements d'idées empêchent qu'apparaissent à la fois les failles de leur pouvoir explicatif réel et donc la nécessité de rechercher alors une nouvelle représentation plus satisfaisante de ces phénomènes.

Dans notre milieu, nous n'avons pas toujours l'idée, ni le courage, ... ni l'occasion de situer les débats à ce niveau-là. Ceci interdit toute véritable évolution des conceptions de la performance qui nous permettent de fonctionner au quotidien. De plus, l'apport de connaissances nouvelles ne donne aucune garantie de remise en cause réelle des “étiquettes” que nous utilisons habituellement pour entraîner car ces connaissances sont souvent produites dans le même contexte idéologique qu'auparavant. Une formation continuée qui proposerait, par exemple, une conférence sur “les données physiologiques actuelles concernant la contraction de la fibre musculaire” pourrait tout à fait ne rien changer à la place accordée classiquement à la musculation comme facteur de la performance et donc aucunement attenter à l'idée habituelle que nous nous en faisons.

Il nous faut en fait batailler avec “notre propre cerveau” qui, de façon paresseuse, se contente assez vite des régularités qu'il a constatées dans le monde qui l'entoure soit qu'il les ait trouvées lui-même soit qu'on les lui ait montrées.

Une dernière caractéristique

Nous voudrions souligner une dernière caractéristique des représentations (il faudrait en fait leur consacrer un livre entier). C'est sans doute de notre point de vue la plus grave.

En autorisant “une hérédité de nous à nous-mêmes”⁽¹¹⁾ mais en

(11) Expression de Louis Jowet.

faisant trop souvent de cette hérédité un système clos auto-suffisant et auto-prophétique, les représentations peuvent être un obstacle considérable à la mise en route d'un travail créateur véritable. Montesquieu le savait lui qui affirmait "qu'il serait le plus heureux des mortels s'il pouvait faire que les hommes se débarrassent de leurs préjugés."

Pour créer, il faut toujours un tant soit peu déconstruire ce qui existe déjà, créer un écart, tuer imaginativement ou symboliquement quelqu'un ou quelque chose... Les représentations peuvent contre-venir à tout cela et conduire à des pathologies psychiques (souvent invisibles) "qui consistent à bloquer l'imagination du fait même qu'un construit imaginaire est déjà en place bloquant tout le reste"⁽¹²⁾.

Ces dimensions contestables des représentations mentales sont d'ailleurs peut-être moins le fait des représentations elles-mêmes que de leur mauvaise utilisation. L'épistémologie⁽¹³⁾ contemporaine, en relativisant le poids des données théoriques et en les repositionnant plus modestement dans leur pouvoir explicatif des phénomènes observés, nous permet aujourd'hui de mieux mesurer l'étendue dans nos croyances infondées et de montrer le rapport infantile que nous avons parfois à la vérité. Nous y reviendrons en évoquant les grands bouleversements qui ont conduit à une autre intelligence de la condition humaine et donc de la performance.

12. Castoriadis Cornelius. *Dialogues*. Ed de l'aube. Paris 1999.

1. Epistémologie : science qui étudie les connaissances et les façons de connaître.

2. Avant la performance, une situation de compétition...

Nous ne regardons pas le monde qui nous entoure au présent avec des yeux innocents qui le découvriraient pour la première fois. Ce préambule avait pour rôle de nous alerter des pièges que nous ten-dent nos habitudes intellectuelles et de nous rendre prudents dans notre recherche du sens.

Une de ces habitudes est d'utiliser une formule qui semble aller de soi tant son usage est fréquent, à la fois dans les programmes de formation et dans les libellés des sujets d'examen et de concours. Il s'agit de l'optimisation de la performance.

Cette expression est ambiguë car elle laisse entendre que, s'il est possible d'optimiser "quelque chose", c'est que ce "quelque chose" existe déjà. Or, de notre point de vue et au stade où nous en sommes, la performance n'existe pas encore. Elle existe certes sous forme d'abstraction intellectuelle dans nos représentations mentales, dans les théorisations et les discours fédéraux, dans les modélisations scientifiques de tous ordres qui veulent en rendre compte mais non au sens où l'athlète va réellement devoir la produire en situation de compétition. Cette performance à venir, je l'ai ailleurs appelée P_1 ⁽¹⁴⁾. Elle apparaît comme "événement" au sein de cette situation en créant d'un seul coup une "différence".

Vouloir faire exister cette performance avant qu'elle soit produite, et nous verrons que cette tendance est constante, permet certes de lever quelques inquiétudes et de fixer un objectif clair à atteindre dans l'entraînement mais nous conduit à beaucoup négliger **à la fois l'analyse de la situation de compétition elle-même** avec ses caractéristiques et la seule performance qui vaille et qu'il nous faut tenter de comprendre (P_1) **celle à produire dans cette situation**, celle qui ne va exister que parce qu'elle est **en train de se faire**.

Nous sommes là au cœur d'un immense malentendu que nous n'allons pas cesser de rencontrer tout au long de ce travail, malentendu qui a évidemment des conséquences considérables en matière d'entraînement.

Pour l'heure, essayons de repartir des caractéristiques de la **situation de compétition** elles-mêmes qui préexistent à toute émer-

(14) Bigrel François. Une double acceptation de la performance in *L'entraîneur face aux sciences*. Ed du CREPS de Toulouse Midi-Pyrénées 1997.

gence de performance. Il est évident que nous n'engageons ici que nous-mêmes et que ces propositions ont pour seul but de conduire à partager ensemble un moment de réflexion.

Les caractéristiques de la situation de compétition

Une situation dite de compétition⁽¹⁵⁾ est une “tranche de vie”, un champ, un moment que l'athlète va être amené à vivre **au présent** dans un futur plus ou moins lointain. C'est une première difficulté évidente car cette situation ne pourra être qu'imaginée si l'on veut anticiper sur elle.

S'intéresser à la notion de situation” a été et est encore relative-ment négligé, tout comme a été négligée pendant des siècles la réflexion écologique par ceux qui souhaitaient pourtant comprendre la réalité de la condition humaine.

Les raisons de cette négligence, qui, au regard des modèles scientifiques actuels, nous ont maintenus dans un état de méconnaissance grave de cette condition, sont nombreuses. Elles sont pour l'essentiel liées à la pensée métaphysique dont nous avons hérité culturellement et qui a accordé à l'homme dans l'univers une place à la fois démesurément dominante et différente de celle des objets qui l'entourent. Cette place, nous avons encore aujourd'hui bien du mal à l'abandonner⁽¹⁶⁾ et des difficultés à comprendre les conséquences néfastes de cette domination.

Par exemple, nous entraînons encore beaucoup en intervenant de façon presque exclusive sur le corps et sur le mental c'est-à-dire sur un système isolé des conditions environnementales au sein duquel ce corps s'exprime. Et si quelquefois, nous tenons compte de ces conditions, c'est de façon passive et périphérique en n'imaginant pas qu'elles puissent avoir un rôle véritablement “**structurant**” du comportement de l'athlète en train d'agir.⁽¹⁷⁾

15. Pour approfondir la notion de situation de compétition lire Salanskis Jean Michel : *La gauche et l'égalité*. Ed PUF. Paris 2009.

1. Des cultures différentes de la nôtre (qualifiées souvent de “primitives”) n'ont pas, comme nous, négligé la parité individu/milieu dans leur conception de la condition humaine. Pensons par exemple à la culture chinoise (F. Jullien) et à la culture esquimau (J. Malaury) auxquelles on se réfère de plus en plus souvent aujourd'hui pour tenter de comprendre la limite de nos propres représentations.

2. Nous proposons une analyse en adoptant un point de vue très général. Il est bien évident qu'il y a des entraîneurs qui prennent en compte les éléments de la situation dans laquelle s'active l'athlète.

La situation est **complexe**.

Le mot “complexité” qui est sans doute trop banalisé aujourd’hui par le langage courant, prend son origine dans le latin “plexus” qui signifie entrelacement, enchevêtrement, connexion, embrasement... En général, un phénomène défini comme complexe est considéré comme non réductible à un modèle théorique connu et indivisible en “parties” qui pourraient être étudiées séparément. Le grand nombre de variables impliquées ainsi que les modifications constantes de chacune d’entre elles interdit de pouvoir remonter la chaîne causale qui permettrait de les répertorier et de comprendre leur jeu.

Sensible aux “conditions initiales” presque infinies qui la définissent, la situation de compétition peut être considérée comme complexe. Elle ne possède aucune organisation définissable a priori et se présente donc à chaque fois dans toute sa singularité et son imprévisibilité.

Elle est une sorte d’**absolu** ayant sa propre originalité. Elle forme un ensemble auquel il ne manque rien et qui devra donc être appréhendé tel quel par les pratiquants qui vont le vivre.

On imagine aisément qu’il sera tentant d’essayer d’ignorer ou de se débarrasser de cette complexité situationnelle qui ne peut être que source d’inquiétude ou d’angoisse pour les acteurs qui vont y être confrontés. Non seulement s’en débarrasser n’est pas possible mais nous verrons bientôt que cette dimension est inhérente au jeu sportif lui-même et plus généralement à “l’art de vivre” en situation parce que tout simplement **l’évolution nous a conduits à devoir y faire face pour nous structurer comme êtres humains**.

Cette dimension d’imprévisibilité est la grande absente de la plupart des systèmes éducatifs : systèmes en général plus prompts à faire apprendre des “solutions” plutôt qu’à faire aimer les problèmes.

Le règlement de la discipline pratiquée contribue à organiser la complexité de la situation de compétition. Celui-ci précise d’abord et avant tout une **“intention large”** qui correspond au but de la pratique. Cette intention est par exemple de “nager vite” (et non pas nager bien) en natation sportive ou de mettre plus de paniers que l’équipe adverse en basket-ball. Cette intention est ce pourquoi un athlète dit aimer la discipline qu’il pratique.

Nous avons qualifié cette intention de “large” parce que, tout en fixant un but à la pratique, elle n’indique aucune manière particulière d’atteindre ce but. Le pratiquant est juste invité à rester dans les limites du règlement pour y parvenir. Ce règlement, loin de devoir être considéré comme seulement coercitif et contraignant, permet l’existence de situations en nombre infini pour ce qui devrait être la plus grande joie des pratiquants invités, sans limite dans leur expression personnelle ou collective, à affronter des problèmes et à trouver des solutions satisfaisantes permettant de les résoudre.

Le règlement encadre la liberté tout en la favorisant. Colas Duflo parle à ce propos de “légaliberté” dans un livre dont on peut recommander la lecture à tous les entraîneurs⁽¹⁸⁾.

Toutes les solutions qui ne sont pas interdites sont bien sûr autorisées.

Un second facteur de complexité est la présence des athlètes eux-mêmes au sein de la situation. En effet, du fait de la singularité de chacun d’entre eux, adversaires ou partenaires vont contribuer à faire croître le degré d’imprévisibilité de ce qui va “se vivre” lors de la compétition.

Ce que nous venons de décrire nous invite à considérer que, dans toutes situations, il y a ce que Gilles Deleuze a appelé des “logiques hétérogènes” qui, en se côtoyant, “vont faire problème” pour le pratiquant. Ces logiques correspondent à des forces qui se rencontrent, s’entrechoquent, se conjuguent, s’opposent et installent des rapports, des dissymétries qui conduisent le pratiquant à se trouver déséquilibré, perturbé dans la poursuite de l’objectif qu’il s’est fixé. Il subit, par la “rencontre” avec ce qu’il ne connaît pas encore, des altérations qui ne cesseront qu’avec la production d’un “sens” capable de résoudre les tensions et de mettre fin à ces dissymétries dans lesquelles il s’était engagé pour “jouer”. Alain Badiou parle à ce propos de véritables moments de “vérité”.

Ce sens est la “performance humaine”.

La situation de compétition peut être qualifiée en somme de situation **“contingente”**, c’est-à-dire de situation qui est mais

(18) Duflo Colas. *Jouer et philosopher*. Ed PUF. Paris 97.

aurait pu ne pas être. Elle est **singulière**, n'a jamais existé auparavant et n'existera jamais plus dans le futur. Elle est d'une irréductible "spécificité". Elle met en présence des forces toujours nouvelles et exige à chaque fois, un **commencement** dont il conviendra toujours de prendre en compte la part d'incertitude et d'indétermination.⁽¹⁹⁾ Elle aboutit à une production de sens.

Comment cela se passe-t-il vraiment ? D'où vient ce sens ? Dans quelles conditions émerge-t-il ? Malheureusement comme dit le poète "Le présent fait toujours défaut". L'athlète ne peut que vivre ce présent et tenter avec son entraîneur et seulement à posteriori de faire des hypothèses sur cette émergence. Bien des représentations, des opinions sûres d'elles-mêmes, des solutions miracles... prétendent aujourd'hui circonscrire le sens et l'expliquer.

Essayons d'avancer encore... mais en restant fidèle à ce propos d'Albert Jacquard qui écrivait dans la Légende de la Vie : "Les chercheurs devraient prendre conscience de leur nouveau devoir : non plus submerger leurs concitoyens d'informations ou d'exploits techniques quotidiennement accumulés, mais aider chacun à édifier une **synthèse personnelle** mise en cohérence avec **les espoirs et les angoisses de tous les hommes**".

Deux grandes hypothèses (et seulement deux) peuvent être envisagées pour rendre compte de l'émergence du "sens" en situation. Elles se sont succédé dans l'histoire sous des formes diverses, la seconde s'étant particulièrement développée au cours du XX^{ème} siècle.

- Première hypothèse : le sens que produit l'athlète dans une situation problématique et qui permet de la résoudre, existe déjà "quelque part" et réussir consiste alors à **reproduire** au plus juste ce sens déjà constitué.
- Seconde hypothèse : le sens n'est nulle part a priori. C'est l'individu lui-même qui, au cours de sa pratique, l'invente et le fait émerger une fois soumis à la pression de la situation contingente.

(19) Notre ignorance de la totalité des déterminations extrêmement nombreuses de la situation équivaut à une réelle indétermination de celle-ci.

Cette seconde hypothèse est encore aujourd'hui assez méconnue du fait de son caractère particulièrement contre-intuitif, c'est-à-dire défiant spontanément le bon sens et parce que, jusqu'à des périodes assez récentes, la capacité de création était presque inenvisageable pour l'homme ordinaire

Il va de soi que le choix de l'une ou l'autre de ces hypothèses conduit à concevoir l'apprentissage et l'entraînement des athlètes de façon extrêmement différente et chacun d'entre nous aura bien sûr à y réfléchir et à choisir. Car l'enjeu est de taille. Nous courons le risque, en utilisant une hypothèse erronée, de desservir non seulement la pratique sportive mais de contribuer également à trahir l'expression de la condition humaine conduisant alors à avoir le sentiment de vivre en ayant "raté sa vie".

En racontant la parabole de "l'ivrogne cherchant sa clef" et celle de la bonne découpe du saucisson et du poulet⁽²⁰⁾ (cf. Annexe 1), Jean Louis Le Moigne nous prévient des conséquences désastreuses qui peuvent survenir si, confrontés à la complexité, nous ne menons pas un travail critique de nos méthodes et de nos représentations habituelles. Notre attachement culturel qui se traduit en habitudes de pensée est tel quelquefois qu'il nous rend incapables de voir autre chose que ce que lui-même nous montre et qu'il n'y a alors que les rencontres et les échanges pour nous faire entrevoir que des idées opposées aux nôtres pourraient bien, malgré tout, nous être profitables.

Commençons par approfondir un peu ces deux hypothèses qui sont **deux lectures différentes** de ce qui se passe en matière de production de sens dans la situation de compétition.

(20) Le Moigne Jean Louis. *La modélisation des systèmes complexes*. Ed Dunot. Paris 1990.

3. Une première hypothèse pour vivre la situation de compétition : le sens existe déjà.

Cette première représentation est omniprésente aujourd'hui dans les discours théoriques de tous ordres évoquant les performances sportives. Cette omniprésence est confirmée par l'utilisation extrêmement fréquente par chacun d'entre nous de la formule que nous avons déjà évoquée "l'optimisation de la performance". Cette formule pose le principe que la performance "**existe déjà**" et qu'il ne nous reste plus qu'à travailler sur les paramètres qui la constituent pour augmenter sa valeur.

Plusieurs mécanismes intellectuels concourent à donner ainsi une **forme** et une **identité** stables à la performance que nous n'aurons donc pas, en tant qu'entraîneur à proposer d'inventer mais seulement à "découvrir" pour la présenter aux athlètes à des fins d'apprentissage. Ces mécanismes reposent sur des conceptions héritées que nous devons d'explicitier pour en mesurer la valeur. Nous en présenterons deux : la substantialisation et la croyance en l'hylémorphisme qui se trouveront renforcées par l'utilisation du modèle homéostatique.

La substantialisation

Un premier mécanisme nous invite à croire en une forme en soi, en une substance a priori des phénomènes que nous observons, ici la performance.

Ce mécanisme a été mis en évidence par le philosophe Ludwig Wittgenstein⁽²¹⁾ sur divers types de productions humaines. Il est appelé "substantialisation". Il consiste en un piège tendu par le maniement du langage qui nous pousse à trouver une substance derrière "le substantif" que nous utilisons, derrière le mot une chose. Ainsi, parce que nous disposons du mot "performance", nous croyons spontanément qu'il correspond à un élément concret, c'est-à-dire "quelque chose d'intemporel et d'homogène, "quelque chose de commun à l'ensemble des réalités qu'il est susceptible de désigner."⁽²²⁾

21. Wittgenstein Ludwig. *Le cahier bleu et le cahier brun*. Ed Gallimard. Paris 1996.

1. Corcuff Philippe. *La société de verre. Pour une éthique de la fragilité*. Ed Arman Collin. Paris 2001.

Notre cerveau a une “passion pour constituer des significations”⁽²³⁾ tout simplement parce que l’organisme qui le transporte a besoin de ces significations pour, en prenant appui sur elles, survi-vre et s’adapter. C’est ainsi que quelques ressemblances, quelques analogies lui suffisent parfois (et ceci d’autant plus que l’on reste à la surface des choses) pour faire exister un monde chimérique que nous nous mettons pourtant, avec beaucoup d’application, à tenter de définir et de matérialiser. La substantialisation des phénomènes nous trompe en nous donnant le sentiment confus mais indiscutable qu’il y a une réalité quelque part puisqu’un mot la désigne alors que c’est le mot lui-même qui a créé de toutes pièces l’illusion de cette réalité.

Descartes et son Discours de la Méthode ne nous a à nouveau pas beaucoup aidés à mettre en doute ce mécanisme. Ce philosophe prétendait en effet que seules étaient vraies les choses qui se présentaient à son esprit de façon claire, le reste étant de l’indistinct et de l’indifférencié.

Le phénomène de substantialisation ne serait peut-être finalement pas si grave s’il n’entraînait pas, une fois installée cette croyance en une substance de la performance, une très forte dépendance à elle qui nous oblige alors à la matérialiser coûte que coûte. Pour ce faire, la solution la plus simple est évidemment de se référer aux performances de haut niveau produites récemment, dont le traitement statistique renforce alors la matérialité.

Le tour est joué et la boucle est bouclée. La performance existe, du moins on la fait exister. Et s’entraîner consiste à viser de façon sage et obéissante cet “idéal définitif” que nous ne manquons d’ailleurs pas de célébrer régulièrement de façon assez bruyante. Le jeu de l’équipe de rugby de Béziers n’était-il pas le rugby définitif comme l’était le tennis de Borg... On sait ce qu’il en est advenu...

Encore aujourd’hui, beaucoup d’entraîneurs, de formateurs aux métiers du sport, ont la certitude (du moins à les écouter ils le laissent entendre) qu’existent ainsi “des formes idéales” de la performance dans la discipline dont ils sont les experts. Quand, interrogés sur l’extraordinaire variété et originalité des comportements, pour-

(23) Varela Francisco. *Né pour Apprendre*. Cassette video. ENS.

suivant pourtant dans cette discipline, une même intention large, (imaginons le tennis de Connors et celui de Mac Enroe), ils s'en sor-tent en affirmant que ce sont des “exceptions qui confirment la règle” et qu’il y a bien, quels que soient les styles de jeu, des “**bases**” qui sont incontestables, que celles-ci soient techniques ou tactiques.

En anticipant sur les propos que nous allons tenir par la suite mais aussi pour les préparer, nous pouvons dire que le phénomène de substantialisation nous conduit à une méconnaissance de la performance. Il fait exister une performance qui, en fait, n'existe pas encore puisqu'elle devra être créée en situation de compétition. Cette création ne se fait pas bien entendu à partir de rien. Elle sup-pose culture, tradition et expérience personnelle dans un rôle d'ap-pui et de relance individuelle et collective, pouvant aller le cas échéant jusqu'à leur remise en cause et leur dépassement⁽²⁴⁾.

L'hylémorphisme⁽²⁵⁾

Un second mécanisme vient renforcer notre tendance à créer des “généralités” substantielles qui, nous le verrons plus loin, s'im-posent à notre réflexion au point de nous laisser croire que les micro-histoires que sont chacun de nos voyages dans la perfor-mance, sont finalement sans importance comparées à la puissance des modèles hétéronomes⁽²⁶⁾ présentés par les experts. Il s'agit de l'hylémorphisme.

C'est un préjugé qui concerne la morphogenèse c'est-à-dire le “devenir des formes”. D'un certain point de vue, la performance est une genèse de forme.

L'hylémorphisme qui est un préjugé est véhiculé par une grande partie de la pensée occidentale depuis Platon et Aristote et concerne la relation entre la forme et la matière. “Il consiste à consi-

24. cf. plus avant dans le texte : la place de la culture dans l'innovation.

1. L'hylémorphisme (de hylè : matière et morphè : forme) est une conception développée par Aristote qui considère que tout être (objet ou individu) est composé de manière indissociable **à la fois d'une matière et d'une forme**. Cette distinction entre matière et forme a pesé gravement sur la pensée philosophique jusqu'au début du XX^{ème} siècle entraînant une cascade de con-séquences notamment en matière d'éducation. La forme est en général considérée comme idéale et éternelle et s'impose du dehors à une matière inerte.

2. L'hétéronomie s'oppose à l'autonomie. Elle consiste à se soumettre à la loi d'un autre.

dérer que la matière est en elle-même essentiellement inerte ou, au mieux, le siège de processus chaotiques”.

“Il s’ensuit que tout processus matériel organisé doit être informé par une source essentiellement **extérieure** au processus lui-même.”⁽²⁷⁾

Deux sources d’information peuvent alors être candidates pour jouer ce rôle : l’environnement et les informations dont il serait porteur et les gènes avec le programme qui s’y trouverait contenu.

Gilbert Simondon⁽²⁸⁾ voit dans le paradigme hylémorphique une telle omniprésence de nos façons de penser qu’il le rapproche de tout un ensemble de comportements notamment de celui qui préside à la relation “maître-esclave” qui voit quelqu’un ordonner et un autre exécuter.

Sans aller jusque-là bien sûr, il est incontestable que dans le monde de l’enseignement du sport comme dans celui de l’art en général, de nombreuses pratiques d’entraînement reposent sur cette logique. N’a-t-on pas entendu dernièrement dans les médias qu’un athlète n’avait finalement pas besoin de penser puisque son entraîneur a la responsabilité de le faire pour lui ?

La question est posée alors de savoir s’il est possible de vivre ainsi sa condition d’être humain sans dommage ?

En rapport étroit avec la substantialisation que nous venons d’évoquer, le corps ne serait finalement rien d’autre qu’une matière à laquelle doit s’imposer une forme. La question se pose alors de savoir d’où vient cette forme, quels sont ses degrés de légitimité à se présenter comme modèle, qui la détient et l’énonce...? Autant de questions que nous laissons soigneusement de côté car les poser contribuerait à malmenier des logiques fortement implantées dans le monde de l’entraînement. La conviction y est tellement forte qu’il existe sans doute un “arrière monde” qui contient le modèle de performance et qui le tient à notre disposition pour que, en tant que pratiquants, nous tentions, en le **copiant**, de le produire. Il ne fait pas de doute pour certains qu’il est possible de rencontrer dans cet “arrière monde” le “swing idéal” en golf, swing dont celui de Tiger

27. Stewart John. Op cité.

1. Simondon Gilbert. *L’individuation à la lumière des notions de forme et d’information*. Grenoble. Jérôme Million. 2005.

Wood ou de Greg Norman ne sont que des variations délicates et personnelles.

Les systèmes homéostatiques

Cette croyance en l'hylémorphisme, c'est-à-dire en une forme qui vient s'imposer de l'extérieur à un corps qui est invité à l'adopter, s'est trouvée renforcée de deux manières :

- par l'absence de théorisation alternative, jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, qui aurait pu démontrer la possibilité de naissance d'une "forme" sans qu'il soit nécessaire d'imaginer son existence préalable.
- La mise au point du modèle homéostatique à la charnière du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle pour rendre compte du fonctionnement général de tous les organismes vivants. Cette mise au point incluait de comprendre d'abord ces organismes comme des systèmes **ouverts** sur leur environnement afin qu'ils puissent y saisir les éléments qui sont indispensables à leur survie.

En posant le principe fondamental de cette ouverture à autre chose qu'eux-mêmes, à la fois pour se structurer et pour survivre, en somme à l'obligation qui leur est faite d'établir des **relations**, cette modélisation des vivants comme systèmes ouverts a permis de franchir un saut qualitatif important dans la compréhension de ces systèmes. Ces relations et cette captation d'éléments sont au service d'un état qui certes ne définit pas la vie mais au moins la permet. Cet état est appelé par les uns "équilibre instable" par les autres "du troisième état"⁽²⁹⁾ par d'autres encore "métastable"⁽³⁰⁾ par d'autres enfin "homéostatique"⁽³¹⁾.

Il est le lieu d'opérations incessantes entre l'organisme et son milieu, toutes basées (du moins le croyait-on à l'époque) sur le seul principe de la **régulation**. Toute baisse du niveau d'une des variables de l'homéostasie (par exemple la température dont la norme

29. Lazlo Erwin. *La cohérence du réel. Evolution au coeur du savoir*. Ed Gauthier-Villars. Paris 1989.

1. Simonon Gilbert. *Du mode d'existence des objets techniques*. Ed Aubier-Montaigne. Paris 1989.

2. Le mot homéostasie qui signifie "même état" est en fait impropre à rendre compte de ce qui se passe réellement dans ce modèle. Il y a une illusion de même état car l'instabilité est grande dans le jeu constant entre les entrées et les sorties du système. L'homéostasie concerne un certain nombre de variables (eau, PH, Glycémie,...) qui sont maintenues constantes par régulation.

est à 37°) entraîne une cascade d'événements tendant à ramener le plus rapidement possible l'organisme à la température normale. Puisant dans le milieu qui l'entoure, énergie, matière et information, l'organisme s'appuyant sur des **normes** inscrites en lui et qui **s'imposent** à lui, compense en permanence par régulation les dépenses occasionnées par la vie.

Les trois mots-clés de cette modélisation sont "**relations**", "**normes**" et "**régulation**". Nous devons retenir le point capital suivant, nous qui sommes à la recherche de la façon dont l'être vivant trouve du sens en situation : dans ce modèle, qui a diffusé dans beaucoup de domaines concernant l'humain, le sens (représenté par le maintien régulé des variables définissant l'homéostasie) est en somme "imposé de l'extérieur à l'être vivant car **celui-ci ne l'a pas choisi**". C'est en cela que ce modèle renforce les phénomènes de substantialisation et d'hylémorphisme évoqués précédemment.

A l'époque, les savants pensaient bien qu'ils avaient mis la main sur le modèle définitif capable de rendre compte du fonctionnement des machines animales. Ceci à tel point d'ailleurs que ce modèle auto-régulé a permis, entre autres, la naissance de la première cybernétique laquelle a permis à son tour, l'envoi de fusées dans l'espace.

Mais aussi novateur et puissant qu'ait pu être ce modèle, il confirmait que l'homme ne peut trouver du sens par lui-même. Le sens qui apparaît en situation ne peut que s'imposer à lui de l'extérieur du seul point de vue des **normes** : l'athlète devant rester dans son activité sous la dépendance de ces normes.

Revenons sur ce point difficile avec quelques mots de résumé. La représentation du vivant comme système ouvert de type homéostatique a fait franchir une étape importante dans la compréhension des phénomènes dont le vivant est le siège en soulignant notamment qu'un organisme qui vit échange pour vivre et que, sans relations, cet organisme n'est rien par lui-même. Mais, en même temps qu'elle met l'accent sur les relations et sur une instabilité continuellement régulée des organismes qui sont des points essentiels, cette représentation impose le principe de l'existence de

normes, principe qui, **vrai** au niveau physiologique⁽³²⁾, s'est naturellement étendu à un grand nombre de domaines dans le monde occidental et qui laisse entendre que pour vivre bien par exemple il suffit de se conformer à des normes. Le monde marchand utilise largement cette croyance.

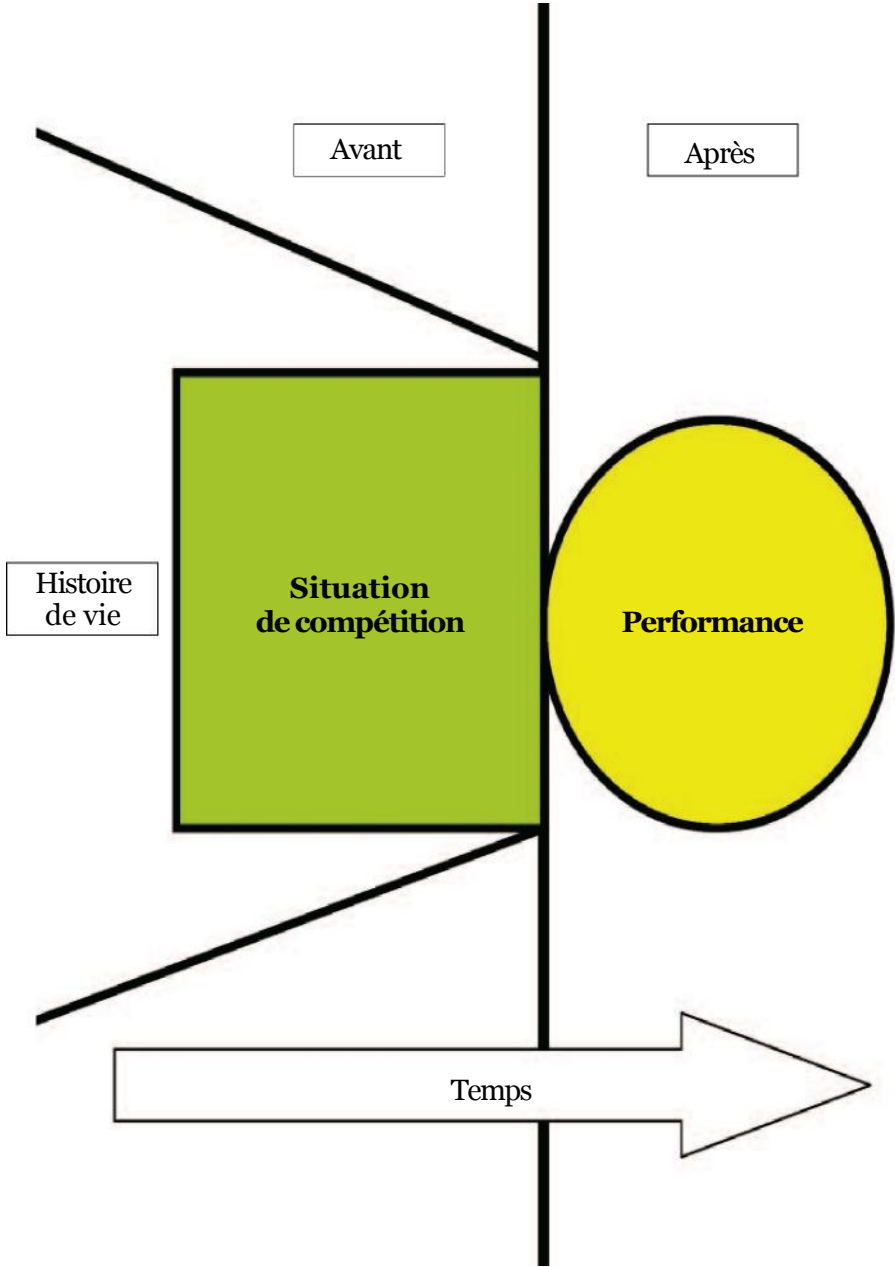
Du jeu des normes : un premier bouclage facile et rassurant...

Notre déambulation dans les différents phénomènes qui contribuent à donner corps à la performance nous a montré comment s'est peu à peu imposée l'idée que la performance a un sens "en soi" et que s'entraîner consiste, une fois précisé ce sens, à essayer de l'atteindre par **réduction d'écart**.

Il existe sans doute bien des façons de s'y prendre pour entraîner mais à un niveau très général, un grand nombre d'entraînements reposent aujourd'hui sur ce principe décrit dans les schémas 1 et 2.

Le schéma 1 (page suivante) présente les éléments essentiels en présence : le temps est représenté par une flèche dans la partie basse. Celui-ci se déroule de gauche à droite. La ligne verticale noire coupant la flèche du temps évoque le moment où la performance prend forme. Elle est précédée de la mise en situation de compétition et suivie de l'existence de la performance elle-même.

(32) Ceci est une généralisation assez grossière qui est sans doute contestable comme le démontre l'existence des maladies psycho-somatiques. Nous aurons de plus en plus de difficultés au fur et à mesure de l'avancée des connaissances scientifiques à distinguer ainsi des niveaux physiologique, psychologique et même social. Nous sommes avec le vivant dans le monde de la complexité que les scientifiques commencent juste à comprendre.

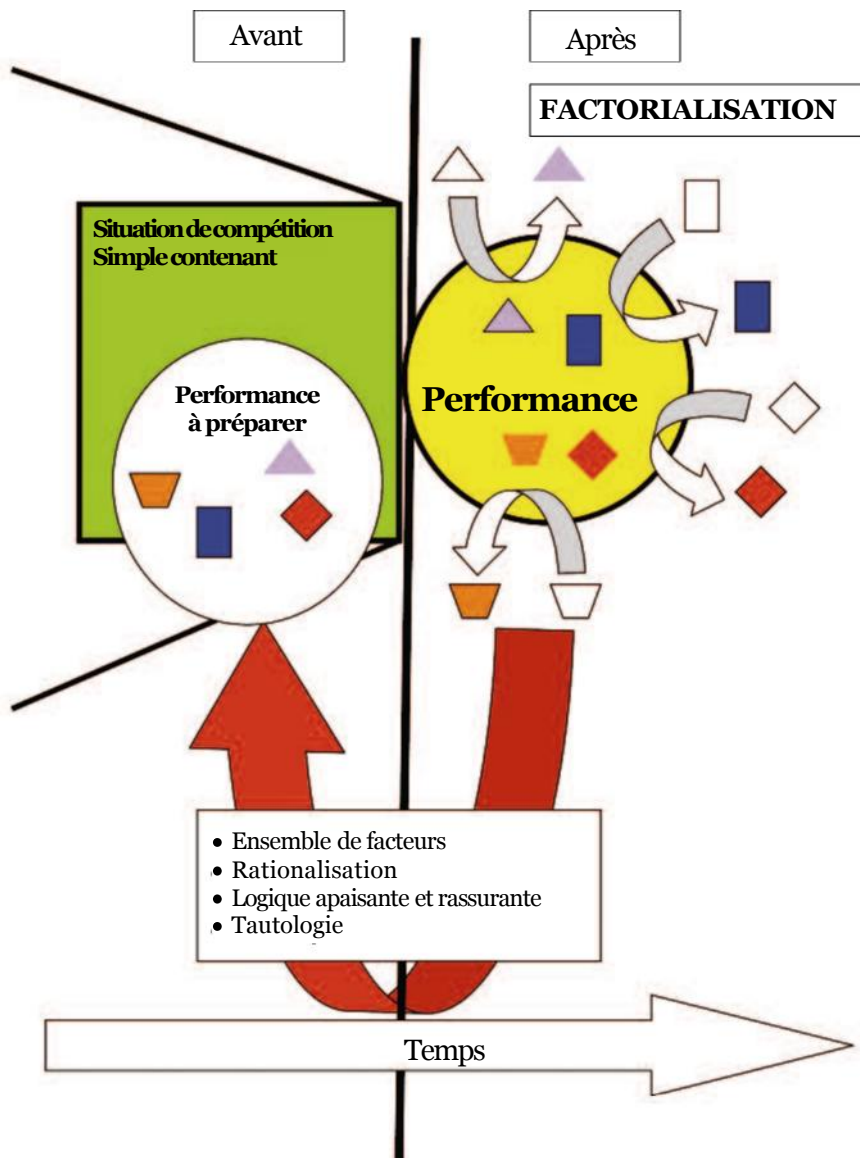


Voir texte Annexe 5

Le schéma 2 (page suivante) montre comment, une fois la performance produite par un ou plusieurs athlètes, elle est substantia-lisée et repositionnée en amont dans la situation de compétition pour inviter le pratiquant à la reproduire. Cette situation ne sert que de contenant passif, sans influence réelle sur la production de performance.

Un “profil type” de performance élaboré à postériori de la production des performances par les athlètes dans une discipline donnée.

Schéma 2



Voir texte Annexe 5

Alors, le postulat concernant l'apprentissage et l'entraînement est qu'il suffit en quelque sorte de "remonter" le temps pour préparer la performance à venir en utilisant le type idéal dégagé une fois les performances produites dans une discipline donnée.

Une fois substantialisée, la performance est traitée de trois façons...

Dégagée en aval de la situation de compétition, la performance idéale est positionnée en amont de la situation de compétition à venir pour être travaillée afin d'être reproduite au mieux le moment venu. On observe trois grandes façons différentes de traiter cette performance idéale pour l'utiliser à l'entraînement :

- Certains entraîneurs sont persuadés que les athlètes qui sont capables de la produire la possèdent déjà dans leur bagage héréditaire. Les expressions pour qualifier ces athlètes sont nombreuses : ils sont "hors normes" et viennent à l'évidence "d'une autre planète"... et finalement, le club qui a la chance d'en posséder "un" peut se considérer comme très heureux. La vente et l'achat de ces athlètes entre clubs est alors une solution qui s'impose d'elle-même puisque, dans cette idéologie, il est inconcevable d'imaginer qu'un système de formation puisse conduire à une telle excellence.

Il faudra que nous analysons plus avant la réalité de cette "dotation génétique" qui réduit le rôle de l'entraîneur soit à attendre "la perle rare" soit à trouver des "fonds pour l'acquérir. Il lui restera malgré tout à faire contre "mauvaise fortune bon cœur" et à se débrouiller au mieux avec les athlètes "normaux" dont il a la charge et ceci sans croire vraiment qu'il puisse parvenir à une quelconque excellence avec eux.

- Pour d'autres experts, la "forme idéale" est constituée de facteurs en relation. Ces facteurs sont définis à partir des grands domaines scientifiques qui ont depuis longtemps déjà, pris l'être humain comme objet (schéma 2). Les plus classiques sont l'anatomie, la physiologie, la psychologie et les sciences sociales. Tout y est. L'athlète a un corps (anatomie) qui fonctionne (physiologie). C'est un être humain (psychologie) en rapport avec d'autres êtres humains (sociologie).

Chacune de ces sciences approche en effet les athlètes perfor-

mants pour les étudier et dégager statistiquement un “profil type” qui va alors pouvoir servir de “repère idéal”, de normes à atteindre pour entraîner, évaluer, détecter, féliciter, juger, condamner...

- Enfin une troisième façon classique de faire exister “la forme idéale” est de partir des productions techniques et tactiques des meilleurs athlètes dans une discipline à un moment donné. Les connaissances produites sont alors d’un autre ordre que celles que nous venons d’envisager mais le principe est le même : l’étude des productions de ces athlètes dans des situations passées permet de dégager des “façons idéales” de se comporter pour tous les athlètes confrontés à des situations nouvelles (schéma 2).

Une rationalité incontestable mais des questions...

Descartes, encore lui, donnait dans le même Discours de la Méthode les conseils suivants pour comprendre un phénomène :

- l’isoler de façon à bien pouvoir l’observer,
- le réduire en éléments simples de façon à permettre l’analyse de chacun de ces éléments,
- regrouper toutes les connaissances ainsi produites,
- et faire attention de ne pas en oublier.

Nous retrouvons dans ces conseils pour “bien guider son esprit” la démarche que nous venons de présenter. Il s’agit d’une rationalité qui s’impose depuis plusieurs siècles. Cette rationalité est séduisante et incontestable mais semble être de plus en plus contestée aujourd’hui quand elle est utilisée pour comprendre les systèmes complexes.

Des difficultés

Ce modèle d’utilisation du sens comme **extérieur** au sujet qui pratique pour assurer son développement et son voyage vers l’excellence pose, malgré sa logique et son usage extrêmement fréquent dans le monde de l’entraînement, un certain nombre de questions voire un certain nombre de difficultés.

- La première concerne **l’extraction de la performance** du contexte dans lequel elle est apparue. Si l’on s’en tient à la modéli-

sation du vivant comme système ouvert qui, en mettant l'accent sur les relations, semble pour l'instant incontesté, nous pouvons nous interroger sur cette façon de négliger le rôle joué par la contingence inévitable de la situation de compétition. En important cette extraction en amont de la performance pour la préparer, nous nous trompons peut-être deux fois : une première en imposant une forme qui n'est pas celle qui devra être produite, une seconde en ignorant la dynamique propre de la situation considérée alors comme incapable de produire à elle seule le sens recherché. Est-ce que ce n'est pas en somme comme **fermer le système ouvert** que de l'inviter ainsi à se préparer à vivre la contingence en se moulant sur un sens a priori de la performance ? Nous verrons que l'environnement nous forme autant que nous le formons, notion que les philosophes chinois avaient comprise il y a plusieurs millénaires au point de ne pas avoir eu besoin de concevoir le verbe "être"⁽³³⁾.

- Une seconde question doit être posée. Elle tient au **découpage à postériori** de la performance en éléments (facteurs) qui seraient capables d'en rendre compte, une fois regroupés et mis en relation. Ne transformons-nous pas alors la **totalité** de cette performance en un **dénombrable** commode sans mesurer suffisamment que, ce faisant, nous la mutilons ? Peut-on en somme développer la même démarche analytique avec des systèmes complexes comme nous le faisons sans difficulté avec des systèmes compliqués ?⁽³⁴⁾ Une montre peut être démontée et remontée car elle est "compliquée", ses parties réunies formant le tout. Il semblerait que pour les systèmes complexes, le tout soit plus que la somme des parties...

- Une troisième interrogation tient au fait que, en agissant ainsi, nous nous enfermons peut-être dans ce que Yves Barel a nommé une grande tautologie. En effet, en distinguant à postériori des facteurs de la performance et en les utilisant par la suite a priori pour la rechercher, nous nous donnons la part belle en nous posi-

33. Lire à ce sujet l'ensemble des livres de François Jullien et celui de Jean François Billeter : *Leçons sur Tchouang-Tseu*. Ed Allia. Paris 2002.

1. Lire à ce sujet le livre de Jean Louis Le Moigne déjà signalé : "La modélisation des systèmes complexes."

tionnant confortablement dans une boucle auto-réalisatrice dans laquelle les effets sont pris pour les causes.

Actuellement, ce phénomène joue par exemple à plein dans la légitimation de la préparation mentale. On se rend mal compte que ce que l'on décrit quelquefois comme conditions de la performance, c'est la performance elle-même et l'analyse qui en a été faite.

- Soulevons une dernière interrogation. Si le sens de la performance existe déjà et qu'il s'agit pour les athlètes de s'y conformer progressivement en le répétant, comment peuvent-ils réussir à résoudre les problèmes toujours nouveaux que propose la contingence des situations de compétition ? Et puis comment peut-on être aveugle au point de ne pas se rendre compte que beaucoup d'entre eux montrent au haut niveau de belles qualités de créateurs (Fosbury, Santoro, Federer...).

Il faut prendre très au sérieux cette phrase de Michel Serres, phrase qu'il reprend à plusieurs reprises dans ses livres et qui, pointant sans doute ce qui est une illusion, nous invite à chercher autrement et ailleurs :

“Comment définir la vie ? Par ce récit d'événements nouveaux, contingents, imprévisibles avant qu'ils ne se produisent mais formatés en chaîne quasi nécessaire lorsqu'on la dessine descendant vers nous”. (Rameaux. Ed Le pommier)

Activant notre raison, nous légitimons sans scrupule ce qui est déjà arrivé en lui trouvant des causes nécessaires et logiques mais ceci nous empêche alors de le considérer comme “créé”. Du même coup, nous n'entreprenons pas l'étude des conditions de l'invention.

4. Un XX^{ème} siècle décisif : une seconde hypothèse

Malgré les horreurs qui y auront vu le jour, le XX^{ème} siècle aura été l'occasion de bouleversements considérables dans la compréhension de la condition humaine et de ses œuvres. Nous évoquons trois de ces bouleversements très significatifs pour notre propos :

- Le nouveau statut des “connaissances” et “théories scientifiques” dans leur rapport à la “vérité” ouvrant ainsi un espace de réflexion pour aborder le réel. Ce sont pour la plupart des philosophes des sciences qui ont contribué à ce nouvel éclairage d'ordre épistémologique.
- Les stupéfiants progrès réalisés par les sciences du cerveau.
- Enfin l'apparition de “nouveaux paradigmes” capables de rendre compte de façon plus satisfaisante de la dynamique des systèmes vivants et notamment de leur capacité à produire du “sens”. Nous avons déjà souligné la grande avancée qui fut celle de modéliser ces systèmes comme des systèmes ouverts auto-régulés. A partir des années 1950, certains scientifiques vont aller considérablement plus loin en mettant en évidence que ces systèmes sont, dans tous les domaines qui les concernent, “auto-organiseurs”, invitant les individus que nous sommes à se constituer en **sujet de leur propre histoire**. Ceci change évidemment considérablement les choses en matière de compréhension de l'émergence de la performance.

Les avancées d'ordre épistémologique

A la suite de la philosophie des Lumières au XVIII^{ème} siècle et notamment le travail de Denis Diderot sur l'Encyclopédie, la science a pris une place de plus en plus importante dans l'explication des phénomènes du monde jusqu'à installer dans l'opinion la croyance en son pouvoir explicatif total.

L'apogée de cette croyance présente dans l'opinion mais aussi dans le milieu des scientifiques eux-mêmes, se situe au début du XX^{ème} siècle avec la vague du “positivisme” et du “scientisme”. Pour aller à l'essentiel, ces positions philosophiques encore très en vogue aujourd'hui, prétendent que la science “fait connaître les choses

comme elles sont, qu'elle est donc à même de résoudre tous les problèmes réels⁽³⁵⁾ (...) et qu'il convient d'étendre ses méthodes à tous les domaines de la vie.

Il faut souligner qu'il est incontestable que l'avancée des connaissances produites par le monde scientifique et l'accumulation des expériences de tous ordres au fil du temps a contribué à un progrès considérable dans la compréhension des phénomènes en général et des phénomènes humains en particulier. L'épistémologie contemporaine ne nie pas cela et nous verrons que la notion de "forme idéale" dégagée par le travail scientifique peut jouer un rôle important si on ne la cantonne pas à celle de "norme incontournable" définissant l'excellence.

Forts de cette croyance positiviste, il était inévitable alors que grandisse une espérance laissant entendre que la science allait pouvoir tout résoudre. Le scientifique est ainsi devenu, quelquefois malgré lui, "celui qui sait", puisque par définition, il ne cesse de dépasser des ignorances et des erreurs. "Ce savoir ne serait par lui-même que facteur de progrès puisqu'il met à la disposition de l'humanité des moyens d'agir efficacement sur tout ce dont dépend sa survie et son bien-être."⁽³⁶⁾

Cette attitude naïve malheureusement encore développée à l'école, au lycée, dans les universités... et dans nos formations nous invite à ne comprendre les productions humaines que du seul point de vue de ce que les sciences en disent et contribue à faire obstacle à ce qu'en nous se développe une interrogation active sur ce qui nous arrive et sur ce qui se passe au niveau de notre être intime.

Trois évolutions essentielles se sont heureusement produites dans le monde des sciences. Même si elles ne sont pas encore intégrées par tous les scientifiques, ces évolutions bousculent nos naïvetés et précisent les conditions d'une utilisation plus pertinente des connaissances scientifiques.

- A observer le travail scientifique proprement dit, les philosophes des sciences ont mis en évidence que le champ scientifique, loin d'être un lieu apaisé d'où surgirait naturellement la vérité, est le siège de polémiques invraisemblables, de tendances fortes qui s'affrontent, de remises en cause, de dépassements... **La science a**

35. Lalande André. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*. Paris PUF, 1976.

1. Jouary Jean Pierre. *Op cité*.

une histoire produite par la dimension critique constante développée par les scientifiques eux-mêmes sur leur propre travail. Ces polémiques (jamais réellement dévoilées à l'opinion ni apprises à l'école) contribuent à faire de la vérité scientifique, une vérité passagère, une nouvelle vérité pouvant à chaque instant venir contre-dire la vérité en place. Une théorie est vraie et seulement vraie dans l'univers théorique dans lequel elle a pris naissance.

Dire ceci n'est pas tomber dans un relativisme conduisant à "désespérer" de ce type de savoir. Bien que passagère, cette vérité joue un rôle considérable car elle permet à la fois d'interroger le réel et de servir d'appui à cette interrogation. On ne se questionne que du point de vue de ce que l'on sait déjà. C'est d'ailleurs peut-être uniquement à cela que sert la connaissance.

- Une deuxième évolution s'est produite autour des années 1990 formalisée par le biologiste Henri Atlan⁽³⁷⁾. Il nous propose de comprendre que "toute théorie est sous-déterminée par les faits". Derrière cette formule un peu obscure, se cache une attitude intellectuelle qui est, pour nous qui avons affaire de façon professionnelle aux êtres humains, quasiment incontournable. Il s'agit de comprendre qu'une théorisation quelle qu'elle soit concernant des faits, est toujours impuissante à rendre compte de la totalité de ces mêmes faits.

Dans le monde du vivant notamment, ces faits sont d'une telle complexité qu'ils peuvent recevoir des théorisations différentes n'ayant quelquefois aucun rapport entre elles. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce sont les faits qui sont complexes et les théories qui prétendent en rendre compte, simples (trop simples).

Cette constatation a cinq conséquences majeures en termes de positionnement vis-à-vis du réel :

- Elle change d'abord le statut classique de la loi scientifique. En effet, "ce n'est plus la particularité individuelle qui est résumée sous la généralité de la loi mais la généralité qui n'a de valeur que toute relative".⁽³⁸⁾

37. Atlan Henri. *Forum Le Monde - Le Mans. Science et philosophie pourquoi faire ? Paris le monde éditions 1990. Du même auteur Tout non peut-être. Ed du Seuil. Paris 1991.*

1. Leblanc Guillaume. *La vie humaine. Ed PUF, Paris 2002.*

- Elle invite au **respect** de la réalité sur laquelle nous avons tendance à jeter trop vite nos “filets explicatifs”. Il devrait être considéré comme de l’ordre de l’hygiène mentale, le fait de maintenir constamment une distance entre le réel et les discours que l’on tient sur lui. Peut-être à cet égard, faudra-t-il envisager une autre forme de dialogue entre les entraîneurs et les scientifiques. Ceci suppose que ces entraîneurs puissent résister à l’effet “rouleau compresseur” des connaissances théoriques, ce qui ne va pas sans que chacun d’entre eux fasse le voyage de la philosophie et de la science.
- Elle invite à réinterroger constamment la validité de nos explications qui pourtant nous paraissent évidentes, jusqu’à aller chercher des richesses théoriques insoupçonnées dans d’autres domaines quelquefois assez éloignés comme celui de la musique ou de la poésie...
- Elle ne doit pas conduire au mépris de la théorisation scientifique mais à son utilisation prudente... jusqu’à l’apparition d’une nouvelle théorisation rendant mieux compte du réel observé. A ce titre, il ne faut négliger aucun détail concernant les faits car ce sont ces détails qui, lorsqu’ils ne “collent” pas avec la théorie utilisée, peuvent d’un seul coup permettre de la remettre en cause et de la faire évoluer. Ceci exige évidemment une attitude très ouverte de la part de celui qui théorise car il peut être conduit à tout moment à devoir changer d’avis.
- Enfin, elle invite à la “sagesse” dans l’art d’utiliser la raison, sagesse dont Roland Barthes précisait que, venant du mot latin “sapientia”, elle se trouve au carrefour étymologique de quatre sens. “Nul pouvoir, un peu de savoir, un peu de sagesse et le plus de saveur possible.”

La raison ne “fonde” plus la vérité comme on pouvait le penser auparavant mais, en contribuant à l’élaboration de nouveaux modèles théoriques, elle permet de mieux observer et expliciter le réel. Elle pousse à le penser autrement et permet, pour un temps, d’agir sur lui jusqu’à ce qu’une nouvelle modélisation plus pertinente soit imaginée.

Les avancées des sciences du cerveau

Organe de la **vie de relation** dans la logique qui préside à la

constitution des organismes dans le monde animal, le cerveau (système cérébro-spinal) est au cœur des problèmes de “sens” dont nous continuons à tenter de comprendre l’origine.

Nous avons reconnu l’importance des **relations** dans la définition et dans le devenir de l’être humain (notion de système ouvert) mais nous avons besoin de comprendre maintenant comment cela se passe vraiment. Est-ce que c’est le milieu qui est porteur des solutions aux problèmes que ce même milieu pose à l’organisme et auxquelles celui-ci accède par adaptation ou bien ces solutions sont-elles à chaque fois une invention sous la pression des circonstances contingentes dont l’organisme lui-même fait partie ?

Le XX^{ème} siècle a vu proliférer les recherches sur ce système dont l’étude a longtemps fait peur mais dont on découvre progressivement de nouvelles caractéristiques qui renouvellent profondément l’idée que l’on se faisait de son fonctionnement, modifiant du même coup la conception que l’on pouvait avoir de la condition humaine.

En formation dans notre milieu, il est rare de voir envisager les problématiques de l’apprentissage et de l’entraînement à la lumière du fonctionnement du système nerveux et quand parfois, nous abordons ce système, c’est pour le décrire le plus souvent au plan anatomique et ne retenir de lui que quelques données sommaires sur le “réflexe”, le “mouvement automatique” et “le mouvement volontaire”. Cette lacune est grave car elle nous maintient dans des représentations de l’art de pratiquer une discipline et de s’y entraîner qui maltraitent les athlètes en entretenant une vision erronée sur la façon d’apprendre et d’agir et qui se concrétisent par exemple dans les titres des magazines sportifs comme : “Richard Gasquet, le génie que l’on attendait”...

Les spécialistes avouent pour l’instant qu’ils sont loin d’avoir une vue précise et définitive du fonctionnement de cet organe et que bien des choses restent encore énigmatiques mais qu’il est incontestable que des avancées majeures ont eu lieu dans trois dimensions :

- Une meilleure connaissance des caractéristiques du cerveau de l’homme par rapport à celui de l’animal.
- La mise en évidence de la **structuration progressive** du cerveau de l’homme au cours de l’ontogenèse (sa vie).

- Une compréhension plus fine de son fonctionnement pour assurer cette structuration avec la proposition de concevoir dorénavant ce système comme un système qui **s’auto-organise**.

- Quelques caractéristiques du cerveau de l'être humain.

La donnée anthropologique fondamentale que nous allons évoquer maintenant doit rester constamment présente à l'esprit car c'est d'elle que découle un nombre impressionnant de conséquences dans beaucoup de domaines concernant l'être humain.

C'est une donnée de "nature" un peu étrange car c'est une donnée de "manque de nature". L'être humain en effet ne vient pas au monde complet, achevé, accompli. Les autres êtres vivants, à des degrés divers en fonction de leur place dans l'échelle de l'évolution, naissent en étant déjà ce qu'il sont et deviendront irrémédiablement.

Nous, nous naissons en quelque sorte trop tôt, inachevés, comme avant terme et sommes du même coup extrêmement démunis et presque en détresse, comparés aux nouveaux-nés d'autres espèces animales. Cet état de prématuration⁽³⁹⁾ exigera de s'achever "hors de la nature" lentement tout au long de l'enfance et de l'adolescence et, à des degrés moindres, jusqu'à la fin de la vie, nous ouvrant des marges propices à des possibilités multiples, notamment celle de créer du sens et donc d'inventer des normes (normativité)⁽⁴⁰⁾.

Puisque la nature ne la donne pas "complète" d'emblée, notre humanité biologique a ainsi besoin d'un apport extérieur, d'une sorte d'invitation à "devenir humain" que Fernando Savater⁽⁴¹⁾ a définie comme "une seconde naissance" et qui va pouvoir avoir lieu et seulement lieu s'il y a rencontre avec une culture.

Ainsi en naissant hommes, nous ne sommes pas encore humains. C'est par la culture qui entoure l'enfant à la naissance, celle de son père de sa mère, celle de ses proches parents, celle des habitants du lieu où il vit... mais aussi grâce à l'activité de l'enfant

39. Certains chercheurs ont nommé cet état "néoténie" (Balk) ou "labilité" (Georges Canguilhem).

1. Cette immaturité initiale dote le cerveau de la qualité de plasticité. Cette qualité lui assure à la fois la capacité de se transformer et de conserver les effets de cette transformation.

2. Savater Fernando. Pour l'éducation. Ed Payot. Paris 1998.

lui-même qui **investit** et **réinterprète** cette culture, que va progressivement se dérouler cette seconde naissance. Notons que cette caractéristique invalide totalement l'explication de l'excellence artistique par la dimension génétique.

Que serait devenu Mozart s'il était né au Kenya ? Il est étonnant d'imaginer qu'un certain nombre de personnes continuent de croire que cela n'aurait rien changé et qu'il aurait à peu de choses près, écrit la même œuvre...

L'histoire de l'homme montre que celui-ci a supplé de deux façons à ce déficit de spécialisation qui ne lui permet pas d'assurer seul sa survie à la naissance.

- Soit on ajoute à l'homme quelque chose qui existe déjà, quelque chose qui est présent dans les sociétés humaines, sorte de sagesse accumulée par les générations précédentes et alors se posent seulement des problèmes de transmission,
- Soit on ajoute quelque chose d'autre, qui n'existe pas encore, quelque chose à **inventer**, non pas en fonction d'idéologies préexistantes mais en fonction de l'urgence posée par la situation contingente.

On mesure l'importance de faire le point sur ces deux possibilités et sur leur éventuelle interdépendance qui renvoie aux rapports qu'entretiennent la tradition et la modernité, rapports trop souvent réglés par le choix de l'une et l'exclusion de l'autre.

Quoi qu'il en soit pour l'instant, la comparaison des cerveaux des différentes espèces animales a conduit Pierre Karli à proposer dans une formule concise et cardinale une conception de la condition humaine :

“On ne peut manquer de voir, dans la phylogénèse et dans l'ontogénèse humaines, un mouvement continu allant d'une vie fortement marquée par **la spatialité, la nécessité et la répétition**, vers une vie de plus en plus empreinte de **temporalité, de contingence et de créativité**. La liberté, assumée avec prudence et mesure, en est l'exigeant aboutissement qui fonde la dignité singulière de l'homme.”⁽⁴²⁾

L'immaturation initiale de notre espèce nous conduit à devoir en effet retenir le temps comme fondamental dans l'organisation progressive du cerveau après la naissance. Le temps, celui de l'enfance,

(42) Karli Pierre. *Le cerveau et la liberté*. Ed odile Jacob. Paris 1995.

de l'adolescence... veut dire ici "devenir", "changement", "élaboration progressive" de ce cerveau à jamais inachevé. L'immaturité initiale signifie aussi qu'il nous faut être prêts à "jouer dans la contingence" et que, naissant dans un milieu particulier sans aucune préparation à la vie, il nous faudra agir dans l'imprévisibilité des circonstances qui s'offriront ?

- Une fragilité nécessaire

La première réponse que l'homme apporte spontanément dans notre culture, à sa fragilité constitutive (spécifique de l'espèce humaine) est de tenter de la dénier ou de l'éliminer en se rendant "fort" de tout un ensemble de connaissances censées lui permettre de faire face avec efficacité aux situations à vivre. L'inquiétude provoquée par la contingence de ces situations peut en effet sembler de prime abord un handicap à la résolution des problèmes qui s'y posent. En donnant une consistance a priori à la performance à réaliser, la tendance à l'hylémorphisme et à la substantialisation que nous avons évoquée précédemment, contribue à repousser voire à éliminer cette inquiétude. C'est sans doute d'ailleurs une des raisons du succès de ces deux mécanismes.

Face à la contingence de la situation de compétition et à l'angoisse qu'elle génère de fait, la solution apportée à l'entraînement est en effet souvent, non pas d'apprendre à faire face à l'imprévisible, mais de tenter de copier une forme rassurante, normée et... reconnue.

Malheureusement, il semble que cette attitude ne soit pas la meilleure et que, tout au contraire, la fragilité et l'inquiétude qui l'accompagnent sont à la base de la structuration du sens lui-même. Miguel Benasayag qui a consacré un livre au thème de la fragilité, fait de celle-ci une des principales conditions de la puissance d'agir. Là où la force s'impose souvent au mépris des circonstances, la fragilité ouvre à la connivence avec elles et donc à l'invention. Les connaissances servent moins alors à rendre fort qu'à aiguïser plus encore ce que Fabrice Midal⁽⁴³⁾ appelle "l'inquiétude fertile", cette capacité à vivre dans l'ouvert.⁽⁴⁴⁾

43. Midal Fabrice. *Risquer la liberté*. Ed du Seuil. Paris 2009.

1. cf. le poème de R.M Rilke en Annexe 4.

Les athlètes doivent **consentir** à la réalité, donc à l'aventure et à la prise de risque, qui l'accompagne toujours, tout cela depuis le plus jeune âge. Curieusement, c'est parce que, en tant qu'entraîneur, nous donnons quelquefois le sentiment d'avoir les "bonnes réponses" que celui dont on s'occupe hésite à **s'engager** dans la situation qui est pourtant la seule à contribuer à ce qu'il puisse construire les siennes.

On ne saurait mieux dire que Michel Serres ce que nous devons à cet inconnu inquiétant qui est devant nous. Il écrit dans son livre Rameaux :

"Je rencontre tel obstacle qui s'oppose à mon projet : pressé contre un mur, le flux de conscience, comme élastique, y accumule de l'énergie qui, si elle trouve un chemin pour le contourner, le dépasse, s'infiltre ailleurs, surgit par une issue inattendue, comme un rameau nouveau, dans une autre direction que le projet détourné par cet obstacle. L'inquiétude produit mon ressort et ma ressource, compte mon temps et m'en donne le moteur. Invention et conversion jaillissent de cette ressource. Surgirait-il une nouveauté, dans mon temps, sans que je m'alarme ? Quel risque m'arrache à ma couche, de grand matin ?

Au même sens littéral, l'ex-istence m'arrache au repos ou m'écarte de l'équilibre. Ainsi me lance-t-elle dans le temps. Pierres et morts se reposent, cois. Sans inquiétude, existerais-je ? Cette question ne fait que répéter deux mots équivalents. J'existe signifie : je m'inquiète. Je m'inquiète, donc j'existe. Le fameux cogito de Descartes le dit sans le dire, puisque penser, au sens littéral encore, veut dire peser : évaluer un poids sur une balance. Il n'y a pas de pesée ni de bascule sans petits ou grands écarts à l'équilibre. J'existe, donc mon temps a ce moteur. Sans cette inquiétude, je n'existe pas; sans elle, mon état équivaut à la mort ; Elle ressuscite. Le rameau a la forme fourchue de l'écart et la fonction motrice d'accumulateur, sans lesquels il n'y a ni temps ni existence, objective ou subjective, naturelle ou culturelle. En nous écartant de l'équilibre mortel, l'inquiétude nous fait naître. Engrangez des trésors d'inquiétudes; elle jette en existence. Sans les dangers mortels courus aujourd'hui... saurions-nous transformer quelque événement en un avènement : inventerions-nous un nouveau monde ?"

Cette apologie de la fragilité et de l'engagement ne veut pas dire qu'il faille, quoi qu'il arrive, se "risquer" inconsidérément dans

toute situation nouvelle mais que la prudence ne doit pas conduire à refuser le face à face avec la réalité qui est, **avec** l'humain lui-même, la principale source de vie. Cette prudence n'est pas celle qui inhibe et pérennise l'existant en s'opposant à tout changement mais celle qui, saturée de connaissances, permet des paris lucides et ouvre à des horizons inconnus.

Le cerveau est plus vaste que ce à quoi on le limite.

- La plasticité cérébrale : une qualité ambiguë

L'inachèvement du système nerveux à la naissance qui est propice à l'élaboration de comportements extrêmement nombreux et variés peut poser problème d'un double point de vue. D'une part, ce système peut être comme laissé "en jachère" par insuffisance ou manque de rencontres avec un milieu social structuré (cultivé) lui permettant les premiers babilllements⁽⁴⁵⁾ dans l'ordre du langage mais également les tâtonnements dans tous les autres domaines (moteur, émotionnel...). Les étonnantes capacités de résilience du cerveau permettront certes quelquefois en cas de carence relationnelle, de rattraper le temps perdu mais avec une plasticité cérébrale qui, le temps passant, ne sera déjà plus la même. D'autre part, cette plasticité est une véritable "porte ouverte" aux conditionnements les plus aliénants.

La survenue de ces deux éventualités ne peut que renvoyer au rôle essentiel tenu par l'éducation dans la croissance du petit d'homme et à l'analyse critique des valeurs que cette même éducation véhicule.

Un nouveau paradigme : l'individuation⁽⁴⁶⁾

L'inachèvement que nous venons d'évoquer est le vrai capital de l'évolution humaine. En même temps qu'il nous ouvre à de nom-

45. On a mis en évidence que les enfants babillent dans la langue pratiquée autour d'eux.

1. De nombreux courants en neurobiologie et en sciences de la cognition coexistent et s'organisent autour des mêmes principes pour rendre compte de l'apparition du sens. Des nuances distinguent ces différents courants, nuances que nous ne pouvons pas ici prendre en compte. Le mot "individuation" utilisé par Gilbert Simondon équivaut à "autopoïèse" ou "énaction" pour Francisco Varela, à auto-organisation pour d'autres... Simondon utilise aussi le mot "transduction" pour ajouter quelques précisions au phénomène d'individuation. Nous nous limiterons ici à la seule utilisation du terme "individuation".

breux et extraordinaires possibles à même de nous permettre de nous accomplir, il nous invite à entrer dans la vie pour un devenir qui pose alors la question du but à atteindre comme **sens à trou-ver** ou bien comme **sens à inventer**.

Quoi qu'il en soit, notre responsabilité d'être humain est sans doute que chacun d'entre nous exploite au mieux cet inachèvement.

Dans notre recherche du sens, nous avons déjà rencontré une première hypothèse, celle d'un "sens déjà là" qui impose qu'on s'y soumette pour garantir la réussite du parcours menant à l'excellence. "Connaître" pour cette hypothèse consiste à déclarer que le cerveau assure sa fonction de mise en relation de l'organisme avec l'environnement en captant des informations qui y sont **déjà** présentes tant au plan physique qu'au plan culturel.

Des données nouvelles ont contribué à remettre en cause cette conception classique qui reste malgré tout encore un dogme prédominant dans les sciences qui s'intéressent à ces problèmes. Elles conduisent en effet à une conception très contre-intuitive par rapport à ce que l'on imagine habituellement en matière de production et de perception du sens.

Cette conception postule qu'il n'y a **rien** dans l'environnement que ce que l'individu apporte avec lui, apport qu'il a construit au cours de sa vie passée précédant la situation à vivre.

Ceci remet évidemment en cause le rôle habituel que l'on fait jouer aux valeurs liées à la culture ou à la science comme "vérités surplombantes". Ces deux dimensions restent bien sûr très importantes mais dans un nouveau rôle que nous évoquerons plus tard car il s'agira avant tout de respecter la trajectoire singulière de la vie qui ouvre à un seul monde, celui de chacun d'entre nous, même si cette trajectoire devra être accompagnée et enrichie.

Cette théorisation nouvelle des systèmes vivants repose sur le phénomène **d'individuation** qui invite à redécouvrir, pour ces systèmes comme pour beaucoup d'autres du monde physique, l'importance centrale du principe d'évolution.

Influencée par les grands précurseurs que furent Lamarck et Darwin, cette théorisation prend racine dans les travaux de Bergson qui fut le premier philosophe à insister sur le rôle structurant du **temps**. Il allât jusqu'à proposer que le vivant soit comme "un registre où le temps s'inscrit", c'est-à-dire que le vivant se transforme

non conformément à un programme donné au départ et qui n'aurait qu'à se dérouler mais du fait même de la vie qui passe et des problèmes rencontrés au cours de cette vie.

De nombreux scientifiques et philosophes depuis, notamment ceux qui se sont intéressés à la perception⁽⁴⁷⁾, n'ont fait qu'affiner cette idée fondamentale sans jamais la remettre en cause. Là où nous attendions que les recherches nous présentent un être humain identifiable, stable, ayant des qualités ou ne les ayant pas, c'est-à-dire un sujet qui ne manquerait pas d'être de mieux en mieux connu et maîtrisé, nous découvrons un être **en devenir permanent**, devenir qui n'est pas celui "d'un être déjà individué" mais devenir de "l'individuation même de cet être".

Devant le foisonnement théorique actuel, nous ne pourrions évidemment qu'évoquer ici les grands principes de cette nouvelle conceptualisation qui renversent bien des idées reçues et modifient radicalement notre vision du monde.

Le point clé de cette conception est l'importance qui doit être accordée à la **genèse** de l'organisme, à son histoire, pour qui sou-haite comprendre son organisation. Celle-ci apparaît comme une forme qu'il ne faut pas approcher pour la comprendre en la décrivant une fois constituée mais plutôt nous pencher, dans cette nouvelle perspective, sur le **processus** même qui conduit à cette forme et qui conduit cette forme à se sculpter elle-même.

La découverte fondamentale est que l'individualité d'un individu n'est pas la cause de son évolution et de sa transformation mais tout au contraire, elle en est la conséquence. L'individualité est l'aboutissement (jamais achevé) d'un processus d'individuation qui se nomme la vie. "L'individu n'est ni complet ni substantiel : il n'a de sens que dans l'individuation et par l'individuation qui le dépose et le met de côté autant qu'elle l'assume par participation."⁽⁴⁸⁾

Ainsi, le développement d'un être vivant ne va pas "d'un universel abstrait à l'individu existant mais actualise un champ problématique virtuel, intensif et réel en individus différenciés".⁽⁴⁹⁾

47. Merleau Ponty Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Ed Poche Paris. Mai 1976.

1. Simondon Gilbert. *L'individu et sa genèse physico-biologique*. Ed Millon. Paris 1995.

2. Zourabitchvili François. *La philosophie de Deleuze*. Ed PUF. Paris 2004.

La vie réside ainsi loin de l'équilibre thermodynamique, là où se côtoient l'ordre et le désordre, la stabilité et le changement que nous avons déjà rencontrés en évoquant la notion d'homéostasie. Dans la *Fin des Certitudes*⁽⁵⁰⁾, Ilya Prigogine surenchérit en écrivant : "la science classique privilégiait l'ordre, la stabilité, alors qu'à tous les niveaux d'observation, nous reconnaissons désormais le rôle primordial des fluctuations et de l'instabilité. Associés à ces notions apparaissent aussi les choix multiples et les horizons de prévisibilité limités."

- Un état pré-individuel : un champ de force.

La question qui se pose alors est la suivante : quels sont les éléments qui engagent et perpétuent le **devenir**? ou, exprimé autrement, d'où provient cette dynamique qui semble créer l'être de toutes pièces contribuant ainsi à le "faire individu" ?

Ce que montre Simondon, et qui a été depuis repris de nombreuses fois par différents auteurs, c'est que là où "la métaphysique de l'être stable se donne l'individu selon un principe extérieur, transcendant, qui précède l'opération d'individuation, c'est cette opération même et les relations qu'elle suppose avec l'environnement qui est première". Certains vont même jusqu'à parler de **réalisme** des relations tant l'importance de ces relations est alors considérable. Elles ne mettent pas en rapport deux entités déjà distinctes, un individu et son environnement, mais forment de toutes pièces ces deux entités. "Celles-ci ne précèdent pas la relation. Elles en sont la conséquence."⁽⁵¹⁾

Le champ définissant la situation à vivre est fait de flux, de différences de potentiels, de dissymétries apportées par la contingence à l'image de la situation de compétition que nous avons décrite, organisée par une intention large, un règlement, un ou des sujets singuliers essayant de l'emporter. Ce champ est en somme constitué de forces hétérogènes au sein duquel va apparaître un "ordre", celui de la performance réalisée.

50. Prigogine Ilya. *La fin des certitudes. Temps, chaos et les lois de la nature*. Ed Odile Jacob. Paris 1996.

1. Debaise Didier. *Les conditions d'une pensée de la relation in colloque Simondon*. Ed Vrin. 2002.

Dans une perspective classique, nous aurions tendance à vouloir gommer ces différences et turbulences pour que cet ordre se dévoile de lui-même. Dans le nouveau paradigme, ce sont les différences elles-mêmes qui, en se frottant les unes aux autres c'est-à-dire en **jouant** les unes avec les autres, vont permettre l'émergence d'un ordre, d'un sens qui est en quelque sorte une véritable création.

Gilbert Simondon prend l'exemple de la vision binoculaire pour expliquer ce phénomène d'individuation, c'est-à-dire de création d'une dimension nouvelle. Chaque œil envoie au cortex visuel une image bi-dimensionnelle différente. Il y a de fait installation de ce qu'il nomme une **disparation**⁽⁵²⁾ entre les deux images, une sorte de dissymétrie. Cette dissymétrie, loin de créer un problème de vision insoluble pour l'organisme, fait émerger une nouvelle dimension. "Elle fait surgir la vision tridimensionnelle avec vision du relief comme résolution créatrice de la disparité entre les deux rétines."⁽⁵³⁾

Il faut souligner le point essentiel suivant : il ne s'agit pas dans cette création d'un **nouvel ordre** établi par élimination des différences ou négation des contradictions mais tout au contraire d'un appui constant sur ces contradictions et sur les relations qu'elles génèrent et qui produisent une **irruption** du sens qui, grâce à elles, les dépasse.

En fait, l'être vivant est un inventeur qui résout des problèmes et qui a besoin de ces problèmes pour être et rester vivant.

Le témoignage des inventeurs montre qu'ils se passe en eux des phénomènes similaires. Ils intériorisent les tensions propres à un domaine considéré. "Ils se mettent dans le problème, ils y pensent constamment, ils sont dans un état métastable (instable) riche et contradictoire et la solution vient comme une **structure résolutive de tension**." Ce qui était disparate et potentiellement incohérent prend sens : soudain ou progressivement, les éléments disparates trouvent une organisation qui sonne juste et qui les fait entrer en relation, consonner, communiquer.

52. Mot venant du qualificatif "disparate".

1. Deleuze Gilles. *Différence et répétition*. Ed PUF. Paris 1968.

Les premières études des systèmes ouverts instables (métastable) avaient permis d'envisager ces systèmes comme capables d'assurer leur existence par autorégulation. Nous étions, on s'en souvient, dans le monde de l'homéostasie. Voilà que l'on découvre ces systèmes capables de s'auto-organiser sous certaines conditions, notamment celles de travailler à résoudre des problèmes non encore maîtrisés. Il va de soi que nous retrouvons là bien des éléments de la situation de compétition telle que nous l'avons présentée en commençant et il est probable qu'entraîner exigerait aujourd'hui une profonde réflexion sur l'invention et ses conditions de réalisation.

- Des moments de crise

Francisco Varela appelle "**couplage**" cette mise en relation de forces hétérogènes. C'est ce couplage, cette rencontre qui provoque au cœur de la situation à vivre des récurrences, des résonances, des turbulences, des oscillations... Il s'agit d'une véritable déstabilisation que l'on peut qualifier de **moments de crise** qui ont deux issues possibles : soit le système résout les tensions et crée une dimension nouvelle, soit il n'y parvient pas et il se déstructure pour disparaître. A la limite de ce que sait déjà faire le système, il y a pour lui une hétérogénéité acceptable qui va le conduire en se déphasant, à amplifier son organisation. Il apprend.

Ces moments s'agencent alors successivement pour former une **histoire singulière** : celle du sujet qui, s'étant individué, est devenu un individu individué. Ainsi, la conception que nous pouvions avoir d'un être humain comme acteur principal de son histoire de vie s'efface au profit d'un être humain en "expansion d'être" dont l'organisation et la capacité d'action augmentent et se renforcent grâce à des occurrences qui le déstabilisent.

- Deux créations conjointes : le sujet et son milieu associé.

Les expériences déjà relativement anciennes de privation sensorielle chez le chaton⁽⁵⁴⁾ ont permis de mettre tout ceci en évidence en démontrant notamment qu'il n'existe pas d'information "en soi

(54) cf. Annexe 2.

dans l'environnement". Les objets, les informations... **émergent** de l'activité sensori-motrice constante de l'animal dans la situation où l'animal est placé.

Cette observation a été décisive pour renverser l'idée générale qui veut que connaître consiste à s'informer **en prenant** de l'information sur des éléments présents dans l'environnement. Il n'y a en fait, pour un sujet donné, rien à prendre dans cet environnement si ce n'est ce qu'il perçoit au titre de ce qu'il a déjà construit au préalable et qui se trouve ainsi in-formé par son action au fil du temps.

Pour faire face aux activités quotidiennes mais aussi pour ouvrir le champ des possibles à la création, il n'y a ainsi pas d'autres appuis que ceux construits par **l'action** qui devient par répétition habitude.

André Pichot⁽⁵⁵⁾ propose aujourd'hui de définir le vivant par sa capacité à "se constituer en une entité distincte de **ce qui devient ainsi** son milieu extérieur...". Ce qui signifie que l'être vivant n'est pas une entité définie de manière absolue par sa seule cohérence interne (la cohésion de ses parties) au sein d'un environnement défini de manière tout aussi absolue comme ce qui n'est pas compris dans cette cohésion, mais que **c'est une entité définie par rapport à un milieu extérieur qui lui-même n'est tel que par rapport à elle et pour elle.**

La vie correspondrait à un mouvement de distinction de deux termes (le sujet et son environnement) mais qui resteraient malgré tout **reliés** par leur histoire commune.

Je me suis longtemps demandé ce qui pouvait distinguer la perception qu'avait Mickael Jordan d'un panneau de basket-ball et la mienne quand je regardais un panneau similaire. J'aurais en effet pu en dire la couleur, lui aussi, en préciser la forme, lui aussi, et pourtant quelle différence dans l'adresse... Il me manquait pour comprendre cette différence de rencontrer le concept de "**milieu associé**" que l'on doit à André Pichot⁽⁵⁶⁾. Ce milieu associé, présent dans sa tête et pas dans la mienne, est celui qu'il a **construit** du fait

55. Pichot André. *Petite phénoménologie de la connaissance*. Ed Aubier. Paris 1991.

1. Pichot André. *Op cité*.

même de son histoire dans cette discipline et que personne d'autre que lui ne possède. Chacun le sien, chacun son milieu associé unique que quelquefois les basketteurs évoquent en parlant de leur "jardin".

Il convient pour ce chercheur de distinguer ainsi trois éléments importants : l'individu, son milieu associé, et l'environnement géographique que cet individu **ignore**, n'en ayant pas **conquis** la "connaissance". "L'être" vivant est donc, par son organisation particulière, à l'origine d'un mouvement dont il est aussi le but, un mouvement qui le constitue et le différencie du non-soi constitué en même temps que lui."⁽⁵⁷⁾

L'être vivant n'est une entité que relativement à ce dont il se distingue et que, du même coup, il connaît. Le sens est là dans cette invention/distinction.

Bien sûr, cette affirmation suppose une extension radicale de la notion de cognition (processus de la connaissance) qui englobe alors, comme nous le suggère Francisco Varela, tout le processus de la vie y compris les émotions et le comportement. On comprend qu'on ait pu alors différencier en matière d'apprentissage les savoirs morts des savoirs vivants. Les savoirs morts sont ceux acquis sans cette dimension de pertinence et de puissance pour le sujet qui les apprend. Tout au contraire, les savoirs acquis sont vivants quand, appris en les **réinventant pour lui**, le sujet sent qu'il s'émancipe en les sachant et augmente ainsi sa puissance d'agir. Déjà, Montaigne reconnaissait le rôle primordial de cette rencontre de forces quand il écrivait : "Si je confère avec une âme forte et un roide joueur, il me presse les flancs, me pique à gauche et à droite. Ses imaginations élancent les miennes, la jalousie, la gloire la contention me poussent et me rehaussent au dessus de moi-même."

- Un état atteint permet et prépare l'état suivant.

Les systèmes ouverts auto-organiseurs dessinent ainsi au fil du temps des trajectoires faites de phases (habitudes) et de change-

(57) Pichot André. *Op cité.*

ment de phases (invention) qui bifurquent au prorata des problèmes rencontrés et des solutions apportées. Il y a comme une sorte de **rebond** de résolution en résolution qui fait l'histoire originale du système toujours "entre le cristal et la fumée" pour reprendre le beau titre du livre de Henri Atlan.

La trajectoire d'ensemble est unique et prépare un futur qu'elle ne peut pas prédire du fait de la contingence à chaque fois renouvelée des situations à vivre. Par ailleurs, cette histoire ne s'organise pas non plus par rapport à un but idéal et final à atteindre même s'il s'agira toujours de survivre et pour un sportif de tenter d'atteindre l'intention large.

Dans ce modèle théorique, seul l'individu, du fait à la fois de son histoire personnelle originale et de la situation contingente à vivre, est en mesure de poser un problème (le sien) et d'apporter une solution inventée. Gilles Deleuze appelait cela le **devenir minoritaire** et le défendait comme art de vivre.

Culturellement, il peut sembler qu'il existe des problèmes classiques dans une discipline sportive donnée et qu'il faut, sans perdre de temps, apprendre les solutions qui permettent de les résoudre. Bien qu'habituel dans le monde du sport mais aussi dans le monde de l'éducation en général, on aura compris que, par rapport à la dynamique des systèmes ouverts auto-organisateurs proposée précédemment, cette attitude est dramatiquement mutilatrice. Elle appauvrit la situation contingente en définissant des problèmes a priori, elle interdit au pratiquant de vivre l'aventure qui le conduira à construire pour lui le problème à résoudre et du même coup d'inventer une solution satisfaisante à ce problème. C'est toute une démarche cognitive qui est ainsi empêchée, ce qui ne peut conduire qu'au désintérêt et à l'ennui à plus ou moins long terme. Interrogé sur la violence à l'école, quelqu'un affirmait récemment : "Ce n'est pas la violence qui est le problème de l'école, c'est l'ennui."

Ce point est évidemment capital pour ce qui nous intéresse ici. De plus, un même problème peut recevoir plusieurs solutions différentes. Il les reçoit d'ailleurs de fait puisque, même si, par exemple, les services des joueurs de haut niveau en tennis paraissent se ressembler, ils sont en fait tous extrêmement différents les uns des autres et, d'ailleurs, différents aussi pour un même joueur au fur et à mesure de son avancée dans sa pratique. Dans beaucoup d'écrits

actuels concernant le vivant humain, on peut lire le poème d'Antonio Machado : "Chemin, il n'y a pas de chemin. Le chemin se fait en marchant." On ne peut mieux résumer le diagramme de bifurcations en quoi consiste toute vie.

Il est important de signaler que plus l'individu aura intégré (donc incarné) de connaissances au cours des multiples bifurcations occasionnées par son histoire de vie et plus seront importantes les opportunités offertes de s'accomplir par une série d'événements dans et par les situations contingentes à venir. L'histoire du système est étroitement corrélée avec ses capacités d'invention à la poursuite de l'intention large.

C'est ainsi que "L'individu ne s'individue qu'en se tenant en excès sur lui-même et cet ex-cès est la manifestation même de l'existence dans laquelle il devient ce qu'il est en s'extériorisant, c'est-à-dire aussi bien en s'ex-clamant, en ex-clamant la sensationnelle originalité du sensible dès lors incomparable"⁽⁵⁸⁾.

Ce nouveau paradigme, qui met l'accent sur le **devenir imprévisible des systèmes vivants humains**, nous invite aussi à faire preuve de modestie car on ne peut plus approcher la nature pour apprécier sa beauté et sa complexité avec un désir de **domination** et de **prévisibilité** assurée mais avec un profond respect et beaucoup d'ouverture au dialogue et à la coopération. C'est encore une fois l'esprit de la sous-détermination de la théorie par les faits que nous avons évoqué précédemment.

- Le rôle structurant de l'action et du tâtonnement.

Quel que soit l'acte moteur (simple ou complexe), c'est toujours lui qui est l'élément essentiel du couplage que nous venons d'évoquer entre un individu et son milieu associé. C'est en effet l'acte lui-même, l'engagement total qu'il suppose et les conséquences qui en découlent qui exercent une influence structurante sur le système nerveux et cela d'autant plus que la plasticité de ce système est importante. "Cette action structurante contribue à forger, tant au niveau du fonctionnement nerveux qu'à celui des com-

(58) Stiegler Bernard. *De la misère symbolique*. Ed Galilée. Paris 2005.

portements qui l'expriment, des caractéristiques individuelles qui sont les attributs d'une identité physiologique et psychophysiologique qui s'auto-engendre et s'auto-organise tout en recevant - pour une part grandissante avec le degré d'évolution - la marque du vécu de l'histoire individuelle."⁽⁵⁹⁾

Ainsi, c'est dans et par sa propre **action** que l'individu rentre dans le processus d'individuation car il ne peut y avoir d'individuation (solution de problème) sans acte individuant. Dans l'expérience de privation sensorielle rapportée en Annexe 2, c'est l'activité du chaton libre de ses mouvements qui lui permet de structurer l'espace, son espace.

Souhaitant rendre compte de ce temps d'individuation et d'émergence, Francisco Varela a créé le concept d'énaction. Il a dans la plupart de ses ouvrages montré sa conviction que le fait de connaître (cognition) n'est pas la réception d'un monde pré-donné mais "l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans ce monde".

Ce que confirme Marc Jeannerod à la fin de son livre "Le cerveau Machine" quand il écrit : "Un retournement conceptuel s'est imposé à la pensée neuro-biologique. Ce n'est pas l'environnement qui sollicite le système nerveux, le modèle ou le révèle. C'est au contraire le sujet et son cerveau qui questionnent l'environnement, l'habitent peu à peu et finalement le maîtrisent."

Orientée par l'intention large, l'action est en somme l'organisatrice "en marche" de la situation. C'est elle qui fait émerger du sens. Si elle n'atteint pas son but et n'est pas directement adéquate, de nouvelles tentatives (répétition) vont progressivement permettre son affinement par un travail du cerveau encore largement mystérieux. Ce tâtonnement fait d'essais et d'erreurs et de temps passé à agir, est essentiel à l'émergence d'un sens véritablement incarné par l'acteur. Les solutions inadéquates correspondant aux différentes tentatives ne sont en fait pas éliminées mais intégrées à des solutions meilleures et "l'organisme vivant, loin d'être le produit ou le jouet de l'évolution, en est l'agent".⁽⁶⁰⁾

59. Karli Pierre. *Op cité*.

1. Fagot-Largeault Anne. *L'individuation en biologie ? Colloque sur Gilbert Simondon*. Ed Albin Michel. 1994.

La répétition et la création d'habitudes prennent évidemment dans ce contexte une importance considérable et toute organisation des apprentissages qui voudrait limiter, par souci d'efficacité, ce temps de tâtonnement se trouverait du même coup invalidée.

C'est Gilles Deleuze⁽⁶¹⁾ qui a véritablement redonné ses lettres de noblesse au concept de répétition. Pour lui, elle n'est pas reproduction du même ou recherche obstinée d'un sens qui serait caché mais **puissance de la différence**. A chaque fois que nous recommandons, nous commençons pour la première fois sur la base de ce qui a déjà été fait. Nous "continuons de commencer" comme l'écrit Myriam Revault d'Allonnes.⁽⁶²⁾ Nos essais ou erreurs laissent des traces qui servent de tremplin aux essais suivants pour finalement, par condensation de singularités, toujours plus affiner le sens produit.

La répétition est liée à une antériorité mais elle est surtout comme une **puissance accumulée**. Chaque tentative répète toutes les autres mais dans de nouvelles circonstances qui, par retour, par variation et par sélection, densifient les solutions déjà trouvées et préparent ainsi à la fois une nouvelle manière de poser le problème et d'y apporter une solution.

Vue sous cet angle, la répétition est création et nous devons "l'associer à la nouveauté alors même que nos habitudes de pensée nous invitent à la comprendre sous les catégories du même et de l'identique"⁽⁶³⁾.

Ceci a des conséquences importantes sur la façon d'entrevoir l'entraînement et le travail en général. En l'invitant à répéter du "même", l'athlète est beaucoup plus "agi" qu'il n'est "acteur" ce qui le conduit, malgré quelquefois l'important travail fourni, à être quasiment **absent** de ces apprentissages, ce qui n'est pas sans conséquences alors sur l'attitude qui pourra être la sienne lors du face à face avec la contingence de la situation de compétition.

Quant à l'habitude, elle souffre également d'être conçue comme une banale installation dans la conformité, ce qu'elle n'est évidemment pas dans ce modèle théorique.

61. Deleuze Gilles. *Op cité*.

1. Revault d'Allonnes Myriam. *Le pouvoir des commencements*. Ed du Seuil. Paris 2006.

2. Bouaniche Arnaud. *Gilles Deleuze, une introduction*. Ed Pocket la découverte. Paris 2007.

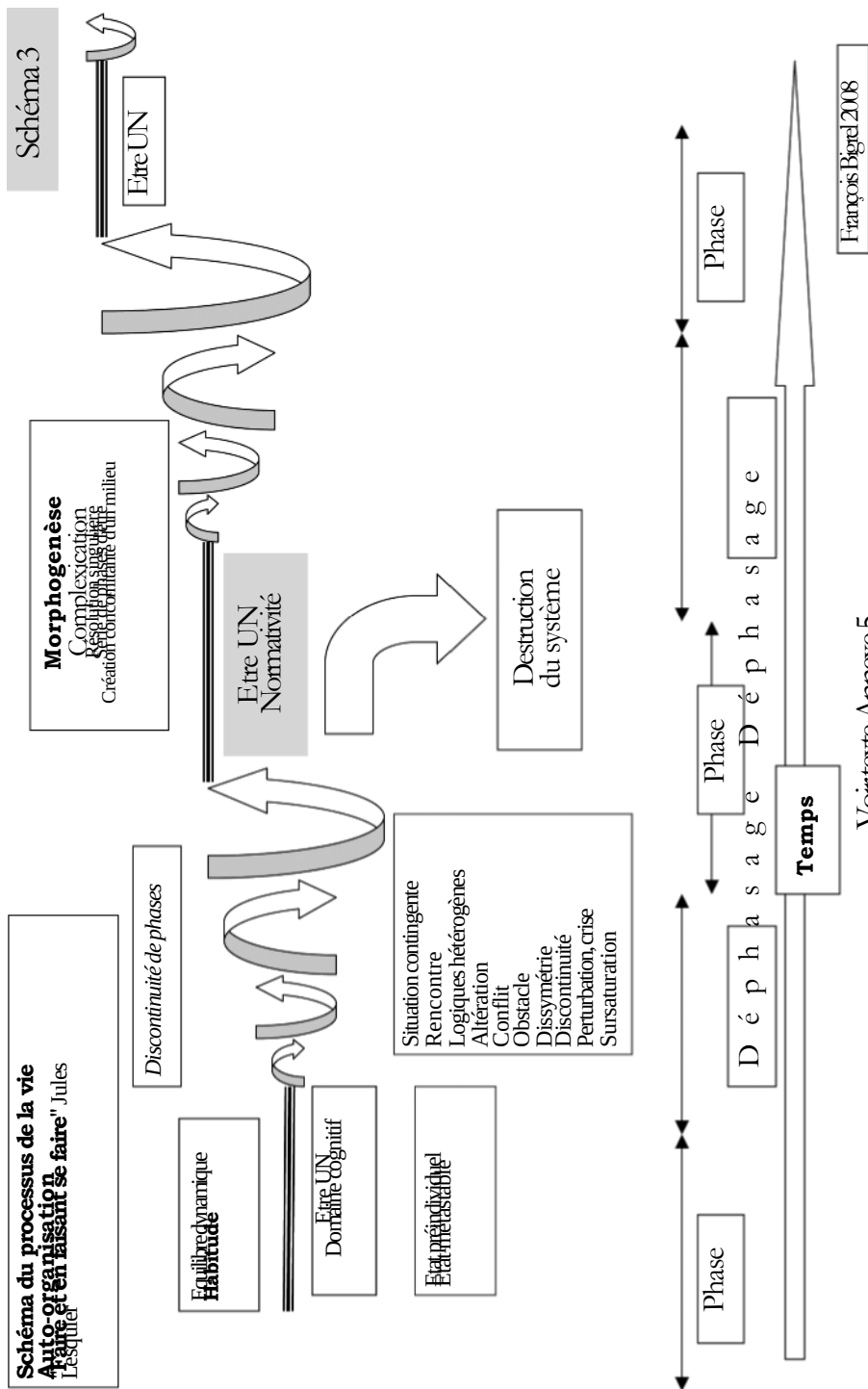
Loin de l'archaïsme auquel on la réduit souvent, l'habitude joue dans cette perspective un double rôle essentiel. Elle permet d'installer, grâce à la répétition des expériences, une solidité en deçà de la conscience qui nous permet de régler de façon moins **coûteuse** les problèmes dont nous avons acquis la maîtrise. Là où il y avait résistance, il y a, par l'effet de l'habitude, facilitation. Mais surtout elle **libère et prépare** l'organisme à conquérir une perception et une maîtrise supérieures du monde et du réel. Comme le conçoit Ravaisson⁽⁶⁴⁾, elle est un "quasi instinct", un accord avec le monde, préalable à toute nouvelle aventure. Elle est en somme le seul appui précaire mais présent qui puisse présider à un futur accomplissement. On raconte que Paco de Lucia démonte et lave les six cordes de sa guitare avant chaque séance de travail pour éliminer le gras que les doigts ont pu y laisser lors de la séance précédente. Cette habitude installée jusqu'à devenir un rituel permet concentration, attente de l'inattendu, préparation, exacerbation des sens, entrée en sublimation...

En somme, en proposant de réaliser certaines choses avec économie, l'association de la répétition et de l'habitude ouvre de fait à la liberté d'en vivre d'autres. Elles font "culture" pour d'abord nous situer et ensuite pouvoir nous risquer dans la contingence.

- Pour résumer...

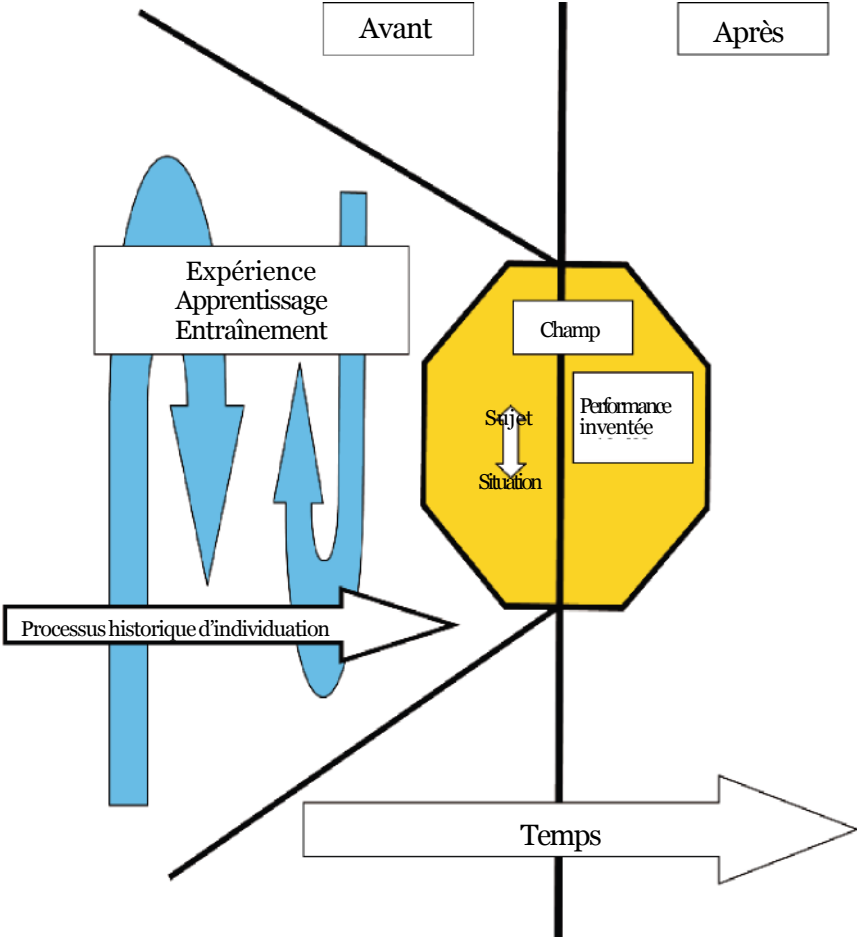
Le schéma 3 (page ci-contre) montre la dynamique générale d'un système auto-organisateur. Se déroulant dans le temps, le système vit une série de phases entrecoupées de crises du fait des perturbations occasionnées par la contingence des situations vécues. Ces crises soit enrichissent le système par création de sens c'est-à-dire par l'établissement d'un nouveau rapport au monde soit le détruisent, l'organisme n'ayant pu faire face à la complexité, trop grande **pour lui**, de cette contingence.

(64) Ravaisson est le seul penseur à avoir consacré un travail approfondi à la notion d'habitude.



Le schéma 4 (page ci-contre) tente de rendre compte de la performance d'un sujet qui est générée par lui dans une dynamique inventive et qui s'élabore en complète immersion dans la situation dont il fait partie et en appui sur le sens déjà créé par lui au cours de sa propre histoire.

La performance : fruit de la rencontre
de logiques hétérogènes



Voir texte Annexe 5

Deux visions opposées de la condition humaine

Nous sommes à un moment capital de notre réflexion sur la performance car se dégagent maintenant deux conceptions inconciliables de la condition humaine et donc de la performance. Nous pouvons faire l'hypothèse qu'un certain mal de vivre ou le fait de passer à coté de l'excellence provient du choix (pas toujours conscient) de l'une d'entre elles. Quoi qu'il en soit, de très nombreux problèmes (peut-être tous) concernant les modes d'apprentissage et d'existence des êtres humains s'articulent autour de ces deux dimensions. Pensons au rapport théorie/pratique, au rapport universel/singulier, au rapport tradition /modernité, à la définition du travail et des loisirs, à la définition de la culture et à la place qu'elle occupe dans le devenir humain... jusqu'au plus banal problème (du moins en apparence) comme le retournement des enfants dans les poussettes.⁽⁶⁵⁾

Aucun d'entre nous dans sa propre vie, que celle-ci soit personnelle et/ou professionnelle, ne peut échapper à l'obligation de se situer du point de vue de cette alternative. Ces deux positions sont, bien entendu, présentées ici de façon très schématique mais ce que nous perdons en précision nous le gagnerons peut-être en possibilité de penser.⁽⁶⁶⁾

- Une première conception

La première de ces conceptions reprend l'idée que nous avons développée en commençant.

Dans la tradition de pensée qui est encore souvent la nôtre et qui considère le monde comme un ensemble de choses **en soi, coexistant les unes à coté des autres** chacune d'entre elles n'étant que la copie maladroite d'une essence située dans un arrière monde, il est compréhensible que notre culture ait tendance à vouloir mettre en place un système de normes idéalisé tenant lieu de vérité et servant de référence pour définir l'art de **bien** vivre notre vie d'être **humain**.

65. Roy Olfier. *Une folle solitude*. Ed du seuil. Paris 2006.

1. Paul Valéry insistait pour faire de la schématisation une condition importante de la possibilité de penser.

Le monde du travail⁽⁶⁷⁾ et celui du sport n'ont évidemment pas échappé à cette matrice de raisonnement. Il y a, dans ces milieux, une réticence très marquée à prendre en compte la **réalité** dans sa dimension à la fois multiple et singulière et à avoir recours à des préjugés très généraux à la fois pour expliquer cette réalité et pour la justifier.

Les normes issues soit de la tradition fédérale soit des théorisations scientifiques sont ainsi naturellement conduites à jouer un rôle déterminant de socle supposé global et universel à la performance et en même temps d'objectif à atteindre. Elles exercent un **pouvoir** qui, au sens de Myriam Revault d'Allones, est **pouvoir parce qu'il s'impose**. Dans le même mouvement d'imposition de normes, cette attitude fabrique des non-conformes, des extra-ter-restres, des atypiques, des métèques, des gens exotiques... soit qu'on les porte au pinacle quand il réussissent sans trop comprendre pourquoi (ce sont des artistes) soit qu'on les délaisse (ou méprise) quand ils échouent.

Un livre récent a osé parler des "Maladies de l'homme normal"⁽⁶⁸⁾ que l'on peut étendre aux maladies de l'athlète normal parce que normé.⁽⁶⁹⁾ Bien que la lecture complète de cet ouvrage paraisse indispensable, nous retiendrons ici quelques points-clés.

Dans un premier temps, il faut souligner que, subrepticement, seule une sorte de fréquence d'apparition de comportements qui se ressemblent comme une sorte de tendance dans les grands nombres, légitime la mise au point de la norme et du même coup son imposition comme "forme idéale type."

Cela pose alors des problèmes considérables. En premier lieu dans cette perspective, on est conduit à négliger la singularité des réponses apportées par chaque pratiquant à la contingence de la situation pour la remplacer par la non-conformité au modèle de performance attendu. L'athlète est alors un sujet assujetti. Il est invité à se conformer à une identité autre que la sienne ce qui le prive de toute possibilité de personnalisation. Il est en quelque sorte en permanence exilé de lui-même avec l'angoisse de n'être

67. On pourra lire sur ce thème les travaux d'Yves Clot et de Bertrand Schwartz.

1. Guillaume le Blanc. *Les Maladies de l'homme normal*. Ed du Passant. Bègles mars 2004.

2. Ces maladies sont également largement présentées dans l'ensemble des livres de Bernard Stiegler.

jamais assez conforme, l'erreur dans la reproduction de la norme conduisant à durcir l'importance de la norme elle-même et à augmenter la souffrance de ne pas y parvenir.

Le plus grave est peut-être à venir si l'on considère que la cohérence des normes peut finalement aller jusqu'à rassurer et séduire au point de créer des phénomènes d'addiction aux normes elles-mêmes. On peut penser ici à la douce certitude du pire qui conduit, faute de mieux, à faire contre mauvaise fortune bon cœur et à assumer sa souffrance et son ennui "puisqu'il n'y pas d'autre solution que d'y passer". Henri Ford affirmait à ses ouvriers qu'ils n'avaient pas besoin de penser car d'autres personnes se chargeaient de cela pour eux. Le pire c'est que, ainsi dépouillé de sa subjectivité, on pouvait se mettre à aimer cela... Il y a des moments où le désir personnel encombre à la fois l'athlète lui-même et son entraîneur... et pourquoi s'inquiéterait-on ? Il n'y a qu'une seule bonne réponse possible au problème qui ne s'est pas encore posé. Apprenons-la !

"L'homme normal est malade de la norme unique à laquelle il se soumet ou à laquelle on le soumet. Cette maladie est à entendre en un double sens. En un premier sens, elle est maladie du fait qu'il y a réduction à une seule norme de vie. Cette réduction ne peut s'opérer qu'au prix d'une certaine instrumentalisation de la vie mentale d'un sujet. Ceci signifie que la capacité cognitive d'imaginer une autre vie, de passer d'une activité à une autre activité, fait défaut. Plus fondamentalement, c'est la vie créatrice de l'individu dans l'indétermination de sa vie mentale qui est sacrifiée au profit d'une vie opératoire définie par la seule capacité d'une tâche à atteindre et à reproduire à l'infini."

En négligeant les réponses personnelles apportées en situation au profit d'une attente stéréotypée, nous contribuons à la disparition quasi totale des "différences" dont nous avons pourtant déjà entrevu le rôle éminemment structurant. Le sujet se normalise et est condamné puis oublié s'il échoue.

Dans cette perspective, l'exception confirme la règle, le style personnel n'étant qu'un petit supplément d'âme qui ne saurait remettre en cause les principes organisateurs de la normalité elle-même. L'heure est incontestablement à l'uniformisation dans tous les domaines et à l'évidement du sujet au profit, à grand renfort de publicité, du triomphe de la normalité.

D'aucuns prétendent que l'inventivité viendra lorsqu'on se sera longuement soumis aux normes offertes par la culture et la tradition. On constate en effet que beaucoup de grands sportifs, peintres, musiciens... témoignent d'avoir commencé par vouloir imiter ce qui semble en contradiction avec ce que nous venons de présenter. Cela ne l'est pourtant pas car les normes ne sont finalement pas en cause. Ce qui est en cause, c'est le rôle qu'on leur fait jouer que nous avons défini dans cette première conception comme un rôle de l'ordre du pouvoir.

- Une seconde conception

En la présentant en **attente** d'une façon normale et prescrite de se comporter, cette première conception de la condition humaine donne à la fois une bien triste image de l'être humain et du phénomène d'humanisation en général et laisse bien des questions en suspens.

- D'où viennent ces normes pour s'imposer à ce point comme vérités alors que coexistent dans le monde une variété immense de réponses à des problèmes qui paraissent pourtant assez similaires ?
- La définition de valeurs qui seraient ainsi "prédonnées" ne permet pas de comprendre le **devenir de ces valeurs** et notamment l'apparition du **nouveau** présent dans toutes cultures.

Ces deux questions renvoient finalement à une troisième qui concerne le cerveau et qui pourrait se dire ainsi : "A quoi sert cet organe chez l'homme ?"

La conception précédente y répond dans le droit fil des intentions de Patrick Lelay, patron de TF1. Le cerveau doit être disponible aux spots publicitaires comme il doit l'être aux normes de tous ordres qui, de façon hétéronome, indiquent le bien en matière d'art de vivre.

La conception que nous allons évoquer maintenant assigne à cet organe un tout autre rôle. Il doit permettre à la fois de réussir à poser des problèmes nouveaux **au présent** et de garantir par ses capacités d'intégration et d'imagination, un apport de solutions/créations à ces problèmes. Il ne peut être question de réutiliser des solutions déjà connues compte tenu de ce qu'exige la

contingence de chaque situation tout en n'imaginant pas non plus que tout puisse être réinventé à chaque instant. Il ne s'agira souvent que de variations autour de blocs de sens déjà connus, variations qui n'en seront pas moins, à chaque fois, une véritable première fois à même en retour d'enrichir ces blocs.

Cette création n'est ni réservée à une élite ni seulement le fait d'œuvres magistrales. Elle prend corps dans la vie quotidienne comme chacun d'entre nous a pu en faire l'expérience mais que nous négligeons parce que personne ne nous apprend, dans l'enfance, qu'en faisant ainsi, nous développons une dimension artistique exigée par notre condition d'être humain. Cette dimension est l'expression d'une action libre donc créatrice qui peut, de ce fait, envisager son propre dépassement le moment venu.

Un mot est en train de refleurir chez de nombreux scientifiques, philosophes, artistes... C'est celui de Joie. Spinoza voyait en elle comme le résultat de la puissance d'agir. Cette puissance d'agir est actuellement très souvent mise à mal dans bien des milieux, notamment celui du travail ou de l'entraînement, même si dans ces milieux on "bosse" énormément. La joie sur laquelle reposent la confiance en soi et la relance constante du désir ne peut être le fruit d'un travail prolétarisé qui consiste à "voler" aux ouvriers ou aux athlètes le sens de ce qu'ils font et qu'eux seuls peuvent produire.

Cette conception impose de concevoir une capacité nouvelle d'agir et de penser. "Elle a quelque chose à voir avec un savoir mais un savoir qui n'est pas d'ordre théorique parce qu'il ne désigne pas d'abord un objet mais le mode d'existence de celui qui **devient capable**. La joie pourrait-on dire est la signature de l'événement par excellence, la production-découverte d'un nouveau degré de liberté conférant à la vie une dimension supplémentaire, modifiant par là même les dimensions déjà habitées. Joie du premier pas, même inquiet..."⁽⁷⁰⁾ Le jeune enfant ne s'y trompe pas, lui qui réclame très tôt de pouvoir "faire tout seul". Il en jouit.

La vie est un travail qui, dans des circonstances précises de temps et de lieu, s'accomplit ainsi, l'individu vivant étant en accord avec lui-même en s'engageant dans la situation à la fois pour y inventer des problèmes et les solutions qui les résolvent. La joie est

(70) Stengers Isabelle. Au temps de catastrophes. Ed la découverte. Paris 2009.

le principal marqueur de cet enchaînement qui n'aboutit d'ailleurs pas toujours à l'objectif visé mais qui n'en est pas moins parfait pour autant. C'est tout le paradoxe de cette conception de la vie qui reste joyeuse jusque dans la maladresse si l'engagement et le senti-ment de créer ont été **entiers**. C'est Spinoza qui le premier a défendu cette curieuse conception de la perfection comme ce qui ne peut être autre à un moment donné. Finalement, quel que soit notre niveau d'excellence dans une discipline donnée, nous serons tou-jours à la fois maladroits et parfaits mais dans un chemin d'accom-plissement qui, lui, nous fait exister vraiment vivants.

Ce chemin du **sens** est profondément personnel et intime. Il est unique et fait de chacun de nous un étranger pour les personnes même proches qui nous entourent⁽⁷¹⁾. Il repose sur un engagement choisi, un désir qui définit en même temps notre pouvoir d'agir et les obstacles à surmonter, en somme notre liberté d'être humain qui est la seule condition à remplir pour atteindre alors ce qui appar-tient à la vie et qui ne peut donc lui être ôté sans trahir et sans muti-ler sa réalité même : la joie d'exister.

Même si nous avons déjà évoqué le rôle stimulant et structu-rant des dissymétries dans la situation à vivre, il convient d'insister à nouveau sur la notion d'obstacle qui s'impose du fait même de devoir vivre dans la contingence. L'obstacle rencontré doit être compris comme inhérent à l'intention large poursuivie. Il n'exprime aucun malheur ni destin néfaste mais tout au contraire car c'est "l'action et ses projets qui suscitent leurs propres obstacles. Ceux-ci sont définis comme tel par le projet lui-même... et leur émergence est inscrite d'une part dans la puissance imaginative et créatrice de celui qui forme un projet et lance une action et d'autre part dans le fait compréhensible que le monde et les autres sujets ne conçoivent pas forcément ni immédiatement les mêmes projets que le sujet considéré."⁽⁷²⁾ Robert Misrahi poursuit très pertinemment : "Ce qu'une réflexion sur l'obstacle met en évidence, c'est la liberté elle-même et sa puissance créatrice. C'est elle qui pose et définit les obs-

71. *La méconnaissance de cette intimité singulière laisse croire qu'il nous est facile de nous com-prendre avec un peu de bonne volonté. Il n'en est bien sûr rien et fabriquer du sens commun sera toujours une tâche longue et semée d'embûches.*

1. Misrahi Robert. *100 mots pour construire son bonheur*. Ed Les empêcheurs de penser en rond. Paris 2004.

tacles, c'est elle qui fait varier ou même annule leur coefficient d'adversité toujours relatif à la vie et à l'attitude du sujet ? C'est la liberté encore, avec sa puissance d'imagination qui peut renverser un obstacle et le convertir en outil" nécessaire à la réalisation d'une œuvre et donc à la réalisation de soi, source de joie.

La première conception de la condition humaine ne manque pas de proposer des obstacles (et même de très sérieux) mais on voit bien que ce sont des obstacles **imposés et en dehors du monde de significations déjà construit par le sujet**. Il n'y a d'autre issue alors que celle qui consiste à s'abîmer dans l'ennui, le mal de vivre. Et quand malgré tout, dans le meilleur des cas, il y a apprentissage, celui-ci est si peu incarné et transformateur qu'il est rapidement oublié.

Cette première conception que nous avons évoquée s'était construite sur trois dénis⁽⁷³⁾, celui du réel, celui de l'histoire et celui de l'acteur au seul profit d'un être humain "normalisé" isolé de son contexte et dont on a fini par imposer le modèle. Ceci aura été un des grands mérites de l'activité intellectuelle du XX^{ème} siècle que de faire entrevoir l'égarement de cette perspective en montrant l'importance de **l'usage de soi** dans toutes ses dimensions, que celles-ci soient d'ordre intellectuel, émotionnel et culturel et le rôle de cet usage de soi dans la construction des valeurs communes.

Chacune de nos vies est une **ligne de style** absolument originale qui définit bien "la fin de l'exotisme" puisque nous sommes tous exotiques et qui nous invite à saisir d'abord les actes et les discours selon **la logique de leur historicité**.

Dans cette perspective, ce sont les exceptions qui **déterminent** la règle et non l'inverse : immense diversité de ces exceptions dont on commence à comprendre le rôle fondamental joué dans la définition des valeurs communes.

- Un autre rôle pour les connaissances, qu'elles relèvent soit de l'expérience, soit des sciences, soit de la tradition culturelle.

L'incontournable prise de conscience qu'il s'agit de vivre en inventant sa vie au fil du temps, que celle-ci soit individuelle ou col-

(73) Bensa Alban. *La fin de l'exotisme*. Ed Anacharis. Toulouse 2006.

lective, ne signifie pas que l'on soit sans ressources pour réfléchir sur ce "pas dans le vide" car deux appuis sont possibles :

- La ligne de style sculptée par l'histoire du sujet est un "attrac-teur" déjà en place qui le rend capable d'affronter avec efficacité ce dont il a déjà l'expérience. Véritable et unique passeport pour exis-ter au présent dans le monde, il est aisé de comprendre que cette ligne de style doit être respectée et que toute évolution ne pourra s'effectuer qu'en la prenant en compte.
- La culture environnante, qu'elle soit le fruit de la tradition ou des modèles théoriques proposés par les sciences, est un formidable réservoir de sens accumulé au fil du temps par les générations pré-cédentes.

Lors du devenir des individus, la tendance à faire table rase du premier appui pour donner un pouvoir normatif et exclusif au second serait nous faire retomber dans la première conception que nous avons envisagée.

Tout au contraire, dans une nouvelle conception de la condition humaine (qui n'est d'ailleurs⁽⁷⁴⁾ pas très nouvelle), il s'agit plu-tôt maintenant, en matière de devenir humain, de respecter d'abord la ligne de style de chacune de nos vies qui se nourrit et s'invente d'un apport culturel qui fait autorité celui du champ immense des expériences passées. Ce champ **fait autorité** au sens où il **augmente** nos propres capacités d'action en abandonnant tout pou-voir.

Bien des choses concernant la performance humaine se jouent dans la distinction capitale que nous devons opérer entre l'autorité et le pouvoir.

Ces deux notions installent, en matière d'expérience, une dissymétrie entre les générations qui nous ont précédés et la nôtre, mais l'autorité se donne et se reconnaît en même temps qu'elle accompagne, tandis que le pouvoir se prend au détriment de la subjectivité singulière qu'il prétend pourtant aider. L'autorité, en proposant des normes, invite à la réflexion et à l'invention personnelle, le pouvoir en imposant ces normes les rend dangereuses. Le pou-voir réduit jusqu'à supprimer la distance entre le réel et la théorie qui prétend en parler, l'autorité garde ses distances tout en éclai-

(74) On trouve dans les essais de Montaigne une formidable illustration de cette condition.

rant. Le pouvoir désubjectivise, l'autorité respecte la ligne de style et propose d'essayer à nouveau.

Le pouvoir **conserve ou fait table rase** du passé, l'autorité permet de renouveler ce passé en offrant de s'adosser à lui. "La tradition n'a pas seulement un sens conservatoire : car la continuité du monde commun - son autorité - exclut aussi bien la permanence substantielle que l'illusion de la table rase et des commencements ex nihilo. La nouveauté est un réinvestissement et la faculté des commencements est donnée à des êtres qui naissent dans un monde toujours déjà là."⁽⁷⁵⁾

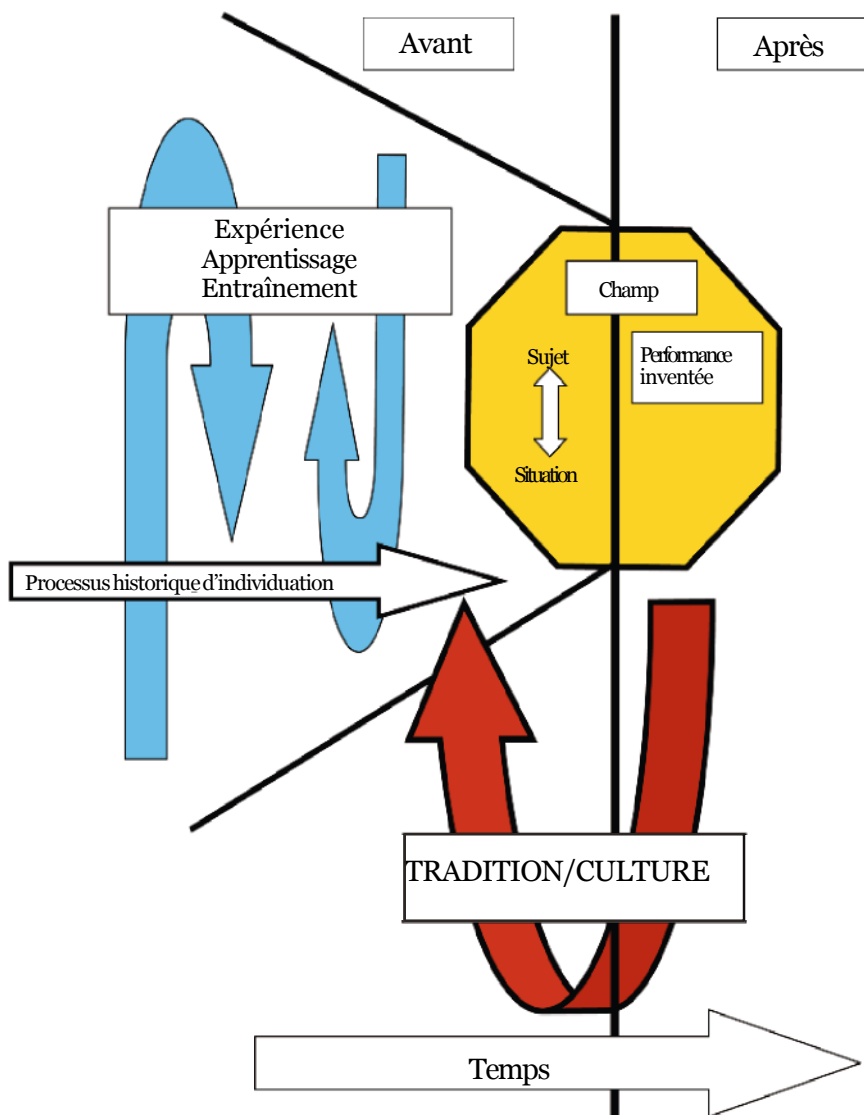
Il y a donc un nouveau rapport aux normes et aux connaissances de tous ordres à comprendre, rapport qui à la fois éclairera l'exercice concret de la condition humaine que nous expérimentons tous et qui contribuera en retour à modifier ces normes et ces connaissances. L'humanisation se fait ainsi depuis toujours, par et dans une spirale dynamique : pratiques singulières/théorie universelle/pratiques singulières... (schéma 5 ci-contre)

(75) Revault d'Allones Myriam. *Op cité.*

Le jeu invention/tradition

Schéma 5

“Philosophie du devenir enrichie
par un accompagnement culturel”



Voir texte Annexe 5

S'il y a recherche d'une **universalité** de la condition humaine, c'est parce qu'elle seule peut jouer le rôle de **référence** commune et de **recours** pour le "vivre ensemble" et pour le devenir de cha-cune de nos lignes de style définissant nos vies et non parce qu'elle permettrait une uniformisation qui, bien sûr, est quelquefois rassurante mais définitivement stérilisante.

Il nous faut renoncer à nous dissimuler derrière des catégories qui définiraient pour toujours le bien et le mal, le vrai et le faux... Il nous faut plutôt vivre en **héritier sans testament** comme l'affirme René Char dans un de ses poèmes. C'est chacun de nous qui, fort de cet héritage, doit inventer sa vie et devenir "éternel" de la **poussière de sens**, fruit de son expérience personnelle, qu'il aura pu livrer aux autres. A observer ce qui se passe aujourd'hui autour de nous, nous en sommes évidemment bien loin.

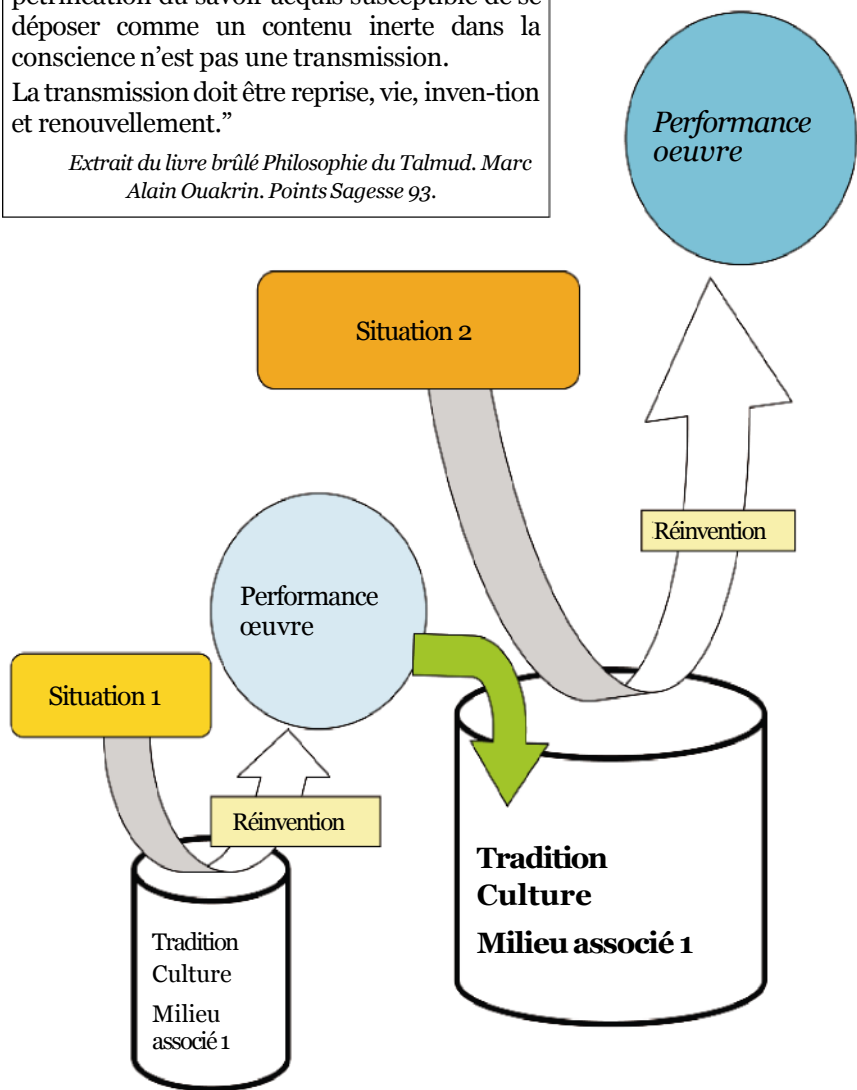
"Le pinceau de Matisse n'était pas celui du dieu de Leibniz. Il ne tenait pas sous le regard de l'esprit tous les tracés possibles pour n'en choisir qu'un. Installé dans un temps et dans une vision d'homme, Matisse a regardé l'ensemble ouvert de la toile commencent et porté le pinceau vers le tracé qui l'appelait pour que le tableau fût enfin ce qu'il était en train de devenir."⁽⁷⁶⁾

Cette nouvelle perspective sur la condition humaine, et donc sur l'existence du sens, s'établit dans un grand retournement. La tradition (ou sens déjà là) n'est plus la transmission d'un passé figé et à la vérité définitivement établie mais une véritable occasion de soutien à la création des hommes, création qui assure en retour le propre renouvellement de cette tradition et qui augmente ainsi d'autant l'héritage pour les générations à venir. (Schéma 6 ci-contre)

(76) Revault d'Allones Myriam. Op cité.

“Il n’est pas de réception passive. Celui qui reçoit doit toujours être le lieu de création. La pétrification du savoir acquis susceptible de se déposer comme un contenu inerte dans la conscience n’est pas une transmission. La transmission doit être reprise, vie, invention et renouvellement.”

Extrait du livre brûlé Philosophie du Talmud. Marc Alain Ouakrin. Points Sagesse 93.



Voir texte Annexe 5

C'est ici que prend tout son sens la phrase aux conséquences immenses que Merleau Ponty a prononcée dans sa leçon inaugurale au collège de France : "La contingence de l'événement humain n'est plus maintenant comme un défaut dans la logique de l'histoire, elle en devient la condition."

Dans le modèle de l'individuation, nous avons insisté sur l'état pré-individuel qui est la plate-forme à partir de laquelle l'émergence a lieu. Si cet état pré-individuel est fonction de l'histoire du sujet lui-même, celui-ci a malgré tout comme "pris en marche le train de la culture qui l'entoure". Il parle français par exemple dès les premières années de sa vie alors que la langue est le fruit d'une évolution qui dure depuis plusieurs siècles voire millénaires. Nous profitons d'un héritage correspondant à la sédimentation des résultats des expériences des générations qui nous ont précédés et qui nous fait humains. Alors si chaque être humain invente son monde et ne peut que l'inventer, il le fait en filiation avec un passé dont il hérite. A la fois il prolonge un processus engagé depuis la nuit des temps et commence dans chaque situation pour la première fois.

Négliger l'une de ces deux dimensions serait évidemment tout à fait dommageable. L'acte d'invention ne se fait pas ex nihilo mais dans le contexte d'un **format**⁽⁷⁷⁾ présenté par des pères dont nous sommes les fils à la fois reconnaissants et autonomes. Les athlètes sont des fils...

Les deux attitudes qui consistent soit à rigidifier ce format en l'imposant comme norme (conservatisme) soit à le négliger comme réactionnaire (modernisme) sont insoutenables et ont pourtant conduit et conduisent encore à bien des égarements.

Vivre, c'est-à-dire créer du sens, table sur le passé et va plus loin. Vivre subvertit ce passé tout en l'utilisant, contribuant ainsi à pouvoir affronter mieux armé la contingence. L'invention, l'imagination... ne sont pas des qualités dont certains seraient dotés et d'autres pas. Elles sont directement en rapport avec la culture acquise dont le rôle essentiel est, pour un sujet donné, non de s'accumuler pour elle-même et "pour faire bien" mais de fournir une **gamme importante de possibles** au présent par une lecture plus pénétrante de la contingence.

(77) Serres Michel. *Op cité.*

- Revisiter quelques notions : le rôle de l'admiration, de l'exemplarité, de l'imitation, de la répétition...

Ce nouveau positionnement de l'action, pour l'essentiel centré sur la réalisation de l'intention large et non sur la conformité à une forme idéale de corps pré-donnée, invite à réhabiliter des notions souvent considérées comme un peu dépassées telles que celle d'admiration, d'exemplarité, d'imitation, de répétition... Dans le contexte de l'individuation, ces notions reprennent de la vigueur parce qu'elles ne sont plus associées à la notion de pouvoir et de soumission mais à celle d'autorité et qu'elles se révèlent alors des outils précieux de l'approfondissement et de l'organisation de la ligne de style tout en la respectant. Elles contribuent également à l'accumulation des expériences qui renforcent la confiance en soi et rendent possible la création c'est-à-dire la perpétuation du désir et du rêve... en somme la garantie d'une joie au présent.

Se priver de la force donnée par l'admiration que nous portons à certains hommes et aux œuvres produites par quelques-uns d'entre eux serait comme priver un arbre de ses racines. Il n'est plus question dans cette admiration de considérer ces êtres humains comme des "extra-terrestres" inaccessibles, nous qui ne serions que de malheureux terriens, mais, tout au contraire, comme des gens "comme nous" qui ont simplement mis en œuvre dans leur propre vie, des façons de faire différentes des nôtres, façons dont il serait sans doute bien venu que nous nous inspirions. Nous avons à cet égard accordé trop peu d'importance au témoignage des gens considérés comme de haut niveau au profit de discours théoriques très déshumanisés.

L'exemplarité qui prolonge ce phénomène d'admiration est reconnue d'une importance capitale par Myriam Revault d'Allones qui écrit : "La valeur de l'exemple ne tient pas au fait qu'il est universalisable en tant que tel : l'exemple est plutôt ce particulier qui, valant au-delà de l'événement ou de la situation historique, **œuvre et inspire** à la postérité un **champ d'imagination**. En sorte que (...) les "successeurs" loin de devenir des simples imitateurs y trouvent une source d'inspiration pour inventer leurs principes et inventer leurs propres démarches."

Il en est évidemment de même si l'on envisage les notions d'imitation et de répétition que nous avons déjà évoquées.

Malgré leur apparente soumission aux valeurs inventées par d'autres, tous ces comportements dans cette vision de la condition humaine conduisent moins, finalement, à se conformer à un modèle qu'à renforcer l'engagement personnel de celui qui admire, qu'à enrichir les expériences de celui qui imite et qu'à ouvrir des mondes nouveaux à celui qui répète.

- Une proposition de définition de la
performance

Nous pouvons maintenant proposer la définition suivante de la performance humaine :

La performance humaine est un **événement** original (différent) créé dans et par un champ de forces contingentes organisées par un règlement. Parmi ces forces, on trouve un ou plusieurs sujets à la poursuite d'une intention large (désir/but de la pratique) et des contraintes (règles, circonstances...) qui, offrant des résistances (obstacles), influent sur l'organisation de cette poursuite et permettent sa réalisation (puissance/invention).

Cet événement est complexe et absolu (à venir et sensible aux conditions initiales définissant la situation). Il est un "résultat" qui devra être pris en compte pour assurer son propre devenir.

Il fait sens pour le ou les acteurs. Il les rend heureux d'exister et de s'accomplir (joie).

Il est un moment de création et d'expression (style) de la condition humaine qui prolonge, tout en l'utilisant, un processus historique issu d'un travail collectif (culture).

5. Une éthique pour le pratiquant

Forts de cette définition, nous voudrions proposer quelques éléments qui pourraient servir d'éthique au pratiquant. Nous poursuivrons en évoquant ce qui pourrait être celle de l'entraîneur.

En la circonstance, il faut entendre par éthique un ensemble de valeurs, de caractéristiques susceptibles d'orienter l'action du pratiquant sportif, lui qui souvent s'engage dans une activité sans que la précaution de la lui présenter dans ce qu'elle implique au plan humain soit prise : elle est un moment de vie comme les autres.

Il s'agit ici, très grossièrement bien sûr puisque devant convenir à tous (ce qui n'est pas souhaitable ni possible, nous l'avons vu), de proposer un sens à cette vie et une attitude vis-à-vis d'elle qui la rend digne d'être vécue. Notons qu'elle ne diffère pas de la vie que pourraient avoir tous les autres êtres humains si certaines circonstances ne s'en mêlaient pas, souvent pour anéantir ou rendre impossible la soif d'exister. Les catégories comme celles du travail manuel et du travail intellectuel ou encore celles de travail et de loisir par exemple, sont à cet égard absolument catastrophiques.

Quelles que soient les formes qu'il puisse prendre, l'art de vivre est **unique**, comme est unique l'amour dont Albert Camus disait qu'il est le même que ce soit sa mère ou une autre femme que l'on serre dans ses bras. Par ailleurs, cet art de vivre ne peut que fédérer les hommes puisqu'ils sont attachés à la même condition, celle à la fois d'être eux-mêmes dans et par les autres. "Il n'y a pas d'autre éthique qu'une éthique de la joie, chaque doctrine et chaque sujet ayant bien sûr la tâche et la responsabilité de donner un contenu singulier à la double expérience de la joie et de la réciprocité."⁽⁷⁸⁾

Les quelques caractéristiques que nous allons envisager maintenant ont ceci de particulier qu'elles s'auto-définissent et se renforcent les unes les autres. L'ordre choisi pour les présenter aurait donc pu être différent.

(78) Misrahi Robert. *op citée*.

• Un étranger seul dans son monde et en réciprocité structurante avec les autres, partenaires ou adversaires

Une éthique du pratiquant sportif ne peut manquer de souligner, en commençant, l'importance capitale de la recherche permanente de singularité (invention) dans les réponses apportées aux situations de compétition. La chose est telle d'ailleurs que faire autrement est impossible et que c'est à vouloir ne pas croire ou refuser cette obligation d'invention, que l'individu ne gravit finalement pas le long chemin de l'excellence, se cantonnant à tenter d'appliquer des recettes déjà connues ne pouvant par principe convenir à la résolution des problèmes qui se posent en situation. La présence de ces réponses/recettes, culturellement reconnues comme universelles, nécessaires notamment pendant les premières phases de l'apprentissage, n'invalide pas l'expression constante de la singularité car pour que ces réponses universelles soient vraiment connues du pratiquant et **incarnées** par lui, il doit en refaire **l'expérience pour lui. Il doit en quelque sorte les réinventer** (Schéma 6). Il n'y a que lui qui puisse donner vie à ce qu'il imite en le réinterprétant pratiquement à l'aune de ce qu'il était déjà et notamment en le réinscrivant dans le temps et dans les rythmes qui étaient déjà les siens. Federer, en énonçant qu'il devait tout à sa mère, notamment son inventivité tennistique, ne disait finalement rien d'autre.

Encore une fois, le chemin se fait en marchant, ce qui ne veut évidemment pas dire qu'il n'y pas des gens qui vous ont précédés et qui ont laissé des traces dessinant comme un sentier susceptible de permettre son propre chemin.

L'affirmation de sa singularité par le pratiquant est sa seule source de confiance en lui et de prise de responsabilité si nécessaire le moment venu pour affronter la contingence. C'est par ce qu'il aura appris en inventant qu'il saura inventer. Cette liberté ne se décrète pas d'un seul coup à 20 ans parce qu'on est devenu adulte mais se construit depuis la naissance parce qu'on a été respecté dans son chemin de vie qui passe bien entendu par l'intégration d'une culture dont le rôle n'est pas d'étouffer ou de gaver mais d'ouvrir. Et tous les préparateurs mentaux du monde ne pourront rien pour compenser l'absence de cette confiance si elle ne s'est pas développée depuis toujours dans un même rapport aux autres êtres

humains et aux choses, c'est-à-dire celui de la **rencontre** et du devenir. La culture inspire comme le dit Yehudi Menuhin⁽⁷⁹⁾ et d'ailleurs pourra inspirer tout au long de la vie si elle est utilisée selon ces dispositions. Grandir en étant à la fois respecté et guidé dans ses choix (jusqu'à en assumer les conséquences même désagréables) a peu de choses à voir avec le fait de grandir sans jamais choisir. Le rôle des parents est bien sûr essentiel dans ces premières déterminations de la liberté.

Le pratiquant est le seul véritable acteur de la performance. Cette dernière lui appartient

La recherche de la performance est une aventure personnelle. Elle correspond à une démarche certes exposée et accompagnée (cf. l'éthique de l'entraîneur) mais reste, d'un certain point de vue, personnelle et secrète. Il ne peut s'agir de dissimulation mais tout simplement, parce qu'on le lui aura appris, de ne jamais oublier qu'il est le seul au monde à percevoir ce monde comme il le perçoit. Son chemin, durant l'enfance et l'adolescence, doit faire de lui un individu autonome au sens fort du terme, c'est-à-dire un individu qui génère sa propre loi dans la façon dont il organise et solutionne les problèmes qu'il considère comme essentiels et qu'il invente dans la contingence pour rendre la vie digne d'être vécue.

Il est fondamentalement seul, même s'il sait que son autonomie vient des autres et repart dans leur direction pour être mise au service d'un projet collectif. Ces projets ne peuvent exister sans à la fois l'affirmation de l'existence de chacun et l'association à d'autres, ce qui, on le sait, est périlleux à réaliser. Cette difficulté en sports collectifs (mais cela existe aussi en natation) est souvent contournée en noyant l'individu dans la masse, ce qui a l'avantage de mettre assez vite tout le monde d'accord mais qui prive le collectif de l'ensemble des dynamiques à la fois individuelle et collective dont ce collectif a besoin.

Etre l'acteur de sa performance veut dire que tout part du pratiquant et que tout y revient. La formule convenable pourrait être :

(79) cf. citation en introduction.

“Rien sur lui, rien sans lui...”. Il n’est plus dans le “que dois-je faire mais dans le “est-ce-que je suis capable de...” moi, avec mon style.

Le pratiquant sportif : un être respectueux de la situation de compétition. Elle le fait devenir et être heureux.

Le pratiquant sportif est joyeux de devoir se confronter à une énigme alors que nos systèmes d’enseignement le conduisent souvent à en avoir peur, peur le forçant alors à réciter les solutions qu’il a apprises par cœur à l’entraînement et qui, évidemment, ne peuvent convenir.

Il peut être inquiet compte tenu du fait qu’il sait qu’il ne pourra pas échapper au fait de devoir faire “un pas dans le vide” - ce pas nécessaire pour vivre la situation - mais il a appris la puissance qu’il doit à la contingence pour devenir ce dont il se sentait d’abord incapable. Il sait qu’une situation dans laquelle il pourrait jouer “son jeu” prévu à l’avance n’est pas une véritable situation même s’il est bien agréable quelquefois de “passer un tour” sans difficulté. Il a un goût de l’obstacle qui est encore beaucoup trop rare aujourd’hui chez la plupart des athlètes qui perdent du même coup une partie de leurs moyens quand ils y sont confrontés. Le poète ne disait-il pas : “as-tu peur de t’exposer, tu perds la possibilité d’apprendre et de grandir...”. Il doit comprendre que seule va compter sa présence à la situation et que les discours que l’on tient sur cette situation sont ambigus car ils peuvent tout à fait dénaturer la qualité de cette présence, le conduisant alors, par une anticipation excessive le moment venu, soit à un excès de confiance soit à une peur incontrôlable.

Incontournable et absolue, l’athlète doit, en fait, beaucoup à la situation. Car c’est grâce à elle que, partant de ce qu’il est, il va devenir quelqu’un d’autre, un tiers instruit comme le dirait Michel Serres⁽⁸⁰⁾.

Il consent à la vivre tout en sachant qu’aucune garantie définitive ne le délivrera de la part d’indétermination et d’incertitude propres à l’action en situation et que c’est là, dans la complexité du réel et au présent, qu’il doit trouver ce dont il a besoin. Son immersion

(80) Serres Michel. *Le tiers instruit*. Ed Françoise Bourin. Paris 1991.

dans la réalité est telle qu'elle le conduit à mettre en œuvre des capacités attentionnelles extrêmes trop méconnues dans la vie ordinaire. René Char évoque dans une phrase très concise ce respect du réel. Il parle : "d'une réalité noble qui ne se dérobe pas à qui la ren-contre pour l'estimer et non pour l'insulter ou la faire prisonnière. Là est l'unique condition que nous ne sommes pas assez purs pour remplir."

La performance exige la **présence entière du pratiquant à la situation**. Montaigne connaissait l'importance de cet engagement quand il écrivait dans ses Essais : "Quand je danse, je danse." Rien n'est alors plus important en cet instant que **d'être là**.

Il peut sembler simpliste d'insister sur ce point mais si nous le faisons, c'est qu'il est en effet possible d'être présent dans une situation physiquement et volontairement et manquer ce qui doit s'y jouer entre logiques hétérogènes. Notre habitude occidentale de considérer la connaissance comme devant d'abord être apprise avant de s'appliquer à la situation et non être le fruit de ce qui se joue dans cette situation nous conduit souvent à manquer de complicité avec le réel, empêchant alors toute composition avec lui. Il y a en somme présence et présence et celle requise ne peut se décréter car elle exige un long apprentissage au cœur des choses. Nous verrons en proposant une éthique de l'entraîneur la place centrale que doit occuper la mise en situation dans l'entraînement.

L'engagement exigé est tel d'ailleurs que le pratiquant sait qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui-même en cas d'échec une fois la compétition terminée. Il savait avant de commencer qu'il devait "faire avec" cette situation qu'il avait choisie, comme joueur, de ne pas choisir.⁽⁸¹⁾ Le choix de Claude Fauquet⁽⁸²⁾ d'imposer aux athlètes des minima difficiles pour pouvoir participer aux championnats internationaux loin d'avoir déstabilisé les nageurs, ce que beaucoup de gens du monde de la natation prévoyaient, les a conduits à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. En fixant ces minima, il a comme DTN fait en quelque sorte confiance à leur capacité de respecter l'obstacle et de s'y confronter et donc de pouvoir produire quelque chose dont ils se sentaient pourtant a priori incapables.

81. Duflou Colas. *Op cité*.

1. Directeur technique de la Fédération Française de Natation.

Un être intéressé d'abord par le seul amour de sa pratique

On imagine quelquefois que c'est d'abord l'appât du gain qui motive les sportifs. De nombreux témoignages devraient pourtant nous avoir depuis longtemps persuadés du contraire. Les grands sportifs sont avant tout des amoureux inconditionnels de leur pratique qui leur procure de la joie de façon totalement désintéressée.

Elle les émerveille.

C'est souvent le regard extérieur qui ramène les parcours de vie à quelques clichés qui interdisent à la fois qu'on les comprenne vraiment et que l'on puisse en susciter de similaires chez d'autres. Un nageur de haut niveau n'est pas quelqu'un qui s'abrutit en comptant les mosaïques au fond d'une piscine mais quelqu'un qui ressent, construit, tente, trouve, recommence, devient un être qui nage plus vite parce qu'il aime ce challenge. Il ne souffre pas quand il travaille, il se réjouit de produire du sens. Et ce n'est quelquefois jamais assez...

Il devient alors impossible de porter des jugements de valeur sur les choix de pratiques faits par les uns ou par les autres. De la collection de trains électriques au lancer du poids en passant par la plongée sous-marine ou la danse, une pratique est riche de ce que l'individu y engage et construit pour lui avec elle et non pauvre ou riche en elle-même. Ceci change bien entendu la vision que l'on pourrait se faire de l'entraînement. S'entraîner ne doit jamais être assimilé à produire du "sang et des larmes" mais de la saveur qui quelquefois engage des processus émotionnels pouvant conduire à pleurer (de joie).

"Ce n'est pas la rigueur qui te conduira où tu veux aller, ce n'est pas l'ascèse ni la souffrance ni ce que tu crois avoir compris, c'est l'épice, **le parfum de la force aimante**⁽⁸³⁾." Rigueur, ascèse, souffrance ne sont que des conséquences du désir et de l'engagement et non leurs causes. C'est d'ailleurs à ce titre qu'elles prennent du sens dans la dynamique vers l'excellence. Elles sont bien incapables par elles-mêmes de créer un quelconque désir.

C'est à ce titre que l'expression d'une volonté de pratiquer une activité par un enfant est une chance extraordinaire pour lui et il est

(83) *Révélation*. 365 pensées d'Amérique Latine. Ed de la Martinière. 2006.

dramatique de voir quelquefois cette volonté mise à mal à coups d'a priori pédagogiques qui "désertifient" au lieu de "révéler".

Le pratiquant sportif : un être nécessairement fragile pour créer

La fragilité que nous avons déjà évoquée est évidemment une des conditions nécessaires à la rencontre avec la contingence de la situation de compétition. Il faut en effet être disponible à ce qui sur-vient et qui va engager le processus de connivence avec le réel et de création de la performance. Elle garantit notre capacité.

Cette fragilité ne se décrète pas. Elle n'existe, chez un individu, que si depuis toujours elle a été mise en valeur comme élément fondamental à l'expression de la condition humaine. La **différence** qu'elle "fait voir" et qu'elle permet alors d'approcher et d'intégrer, relance sans cesse le processus progressif d'apprentissage.

Il faut ici lever un éventuel malentendu. Nous ne devons pas nous représenter la fragilité comme un vide qu'il faudrait remplir, une faiblesse qu'il faudrait compenser. Elle correspond tout au contraire à l'au-delà que seule permet l'expérience qu'un sujet a de sa pratique, expérience que l'on peut nommer "quant à soi" et qui est le fruit du désir et du travail déjà accompli. Les vraies différences perçues, celles qui invitent au "pas dans le vide" sont celles qui paradoxalement se construisent en rapport avec ce que l'on connaît déjà. Les autres peu-vent toujours être apprises, elles ne font pas réellement sens pour celui qui les côtoie. Raymond Kopa affirmait que, quand il jouait, il ne savait jamais ce qu'il allait faire mais il le faisait et de quelle manière... car, d'un certain point de vue, il le savait en le faisant.

Quand il agit vraiment, c'est-à-dire quand il s'invente, l'athlète est en **résonance** avec ce qui l'entoure. Ce phénomène est impossible sans la fragilité et est interdit par la mise en œuvre de force qui viendrait imposer une solution a priori à la situation à vivre. La force s'impose et, en écrasant, croit triompher. Elle se trompe. Le pratiquant de haut niveau a juste le courage d'essayer jusqu'au bout de trouver une solution parce que c'est ce qu'il aime. Federer vient d'en faire la démonstration éclatante.

L'histoire humaine est le fruit de ce mystère, le fruit du fonctionnement du cerveau des êtres humains...

Un travailleur heureux... et jamais satisfait

Le pratiquant est donc nécessairement un gros travailleur c'est-à-dire un "gourmand" d'expériences à vivre, expériences seules à même alors d'amplifier son étonnement et sa curiosité et donc la qualité de ses actions futures au cœur des situations.

Le travail tel que nous le concevons ici, n'a évidemment rien à voir avec la besogne ennuyeuse que, parfois, certains d'entre nous sont tenus d'accomplir pour gagner leur vie. Faits pour l'impossible et l'inconnu, nous n'avons pas seulement à être mais à devenir et pour cela nous travaillons à quelque chose qui s'enrichit et nous enrichit dans une avancée où il devient bien difficile de distinguer la vie du travail que l'on réalise en vivant. Le travail devrait toujours être, en somme, "l'action d'un sujet désirant conduisant avec méthode une activité créatrice"⁽⁸⁴⁾.

C'est le travail tel que le définissait Baudelaire qui constatait que "finalement, travailler est beaucoup plus amusant que se divertir".

Si quelquefois le travail implique le courage de persévérer, tout en faisant preuve de sérieux et de rigueur, ces qualités apparaissent comme des conséquences de l'envie de mener à bien le désir. A lire la biographie de nombreux artistes, savants, sportifs... ou à écouter leurs témoignages, aucun d'entre eux n'échappe au fait d'avoir pro-fondément fait "**leur affaire**" de leur pratique. A quelqu'un qui s'étonnait de la découverte des lois de la gravitation en voyant tom-ber une pomme, Newton a répondu : "Ne vous méprenez pas. J'y pense tout le temps et depuis toujours."

Les effets du travail vus sous cet angle sont alors bien entendu la joie de se sentir s'accomplir. "Autonome, libéré et bien compris dans son essence, le travail devient l'activité créatrice d'un sujet heureux de créer sa vie et son œuvre à travers l'instauration d'un présent et qui se réjouit de se déployer par lui-même et à sa façon. Il se fonde en agissant."⁽⁸⁵⁾ A même alors de permettre à la fois la stabilisation d'habitudes et un discernement accru en situation contingente : ce travail peut être vraiment considéré comme un art de vivre.

84. Misrahi Robert. *Op cité*.

1. Misrahi Robert. *Op cité*.

Le pratiquant est dans la situation paradoxale où il est heureux à chaque étape de son expérience tout en ayant le profond désir de “faire mieux la prochaine fois”. Aucune solution trouvée n’est considérée comme définitivement satisfaisante car chaque situation est un nouveau commencement qui va mériter la disponibilité que nous avons évoquée.

Ce pratiquant a donc un rapport inhabituel à la technique telle qu’on l’entend ordinairement. Il sait que cette technique est d’abord la sienne, fruit de la répétition/invention en situation au cours de sa propre vie et qu’elle devra, compte tenu de la contingence de cette situation de compétition, être réinventée à chaque fois dans l’instant. Il sait qu’elle n’est pas un catalogue de gestes qu’il s’agit de tenter de bien reproduire mais l’expression d’une adéquation qui émerge en la dépassant des savoir-faire déjà acquis. Il est évident que cette improvisation ne peut avoir lieu sans d’abord avoir vécu un grand nombre d’expériences et, à la faveur de chacune d’entre elles, avoir constitué et solidifié des habitudes (style). Ce sont en grande partie ces habitudes qui garantissent la confiance en soi et qui permettent d’être présent à une nouvelle aventure laquelle en retour va contribuer à les enrichir.

Nous ne pouvons pas évidemment approfondir ici ce qui se joue aujourd’hui autour du concept de technique à l’appui des travaux des philosophes de la technique comme Gilbert Simondon, Gilles Deleuze, Bernard Stiegler...

Mais c’est considérable...

Comme dans beaucoup d’autres milieux, nous souffrons dans le monde du sport d’une vision erronée de la technique qui fait souffrir, désoriente, aliène, culpabilise et contribue à empêcher que s’établisse un rapport subtil entre le pratiquant et les situations qu’il a à vivre.

Fabrice Santoro pour prendre un exemple récent a réussi lui (comme d’ailleurs beaucoup de grands sportifs) à échapper à l’imposition totalitaire d’un modèle technique. Il n’est pas un artiste au jeu atypique comme l’affirmait récemment un article du journal Le Monde. Il a juste eu le courage d’être simplement lui-même et de croire en son jeu (souvent d’ailleurs contre le système qui pourtant n’existait à l’époque que pour faciliter son éclosion).

Nous devrions tous être des “Santoro” par l’esprit parce que, de plus et tout bien considéré, il est impossible sans conséquences fâcheuses pour l’épanouissement de soi de faire autrement pour vivre.

A l’observation, la part humaine de la technique, c’est-à-dire sa dimension subjective et singulière, disparaît derrière sa dimension biomécanique ce qui contribue à nous en proposer une vision erronée. Cette dimension n’est que la partie “visible” d’un ensemble qui lui donne sens et à ignorer cet ensemble pour ne privilégier que la partie visible, nous nous condamnons à ne rien comprendre à l’émergence du style. Un joueur de tennis qui rate un coup droit parce qu’il n’était pas assez avancé par rapport à la balle ne l’a en fait pas raté pour cette raison car il n’est pas en train de jouer en contrôlant bio-mécaniquement sa motricité. Il joue tout simplement. C’est en fait la totalité de sa présence à la situation qui pose problème, problème qu’il ne peut résoudre en s’attachant seulement à “mieux placer son épaule”. L’excellence sportive est tout à fait autre chose qu’un “mental” qui contrôle l’utilisation d’un “catalogue de gestes” mais il est si pratique de la concevoir comme cela (et si difficile de la concevoir autrement) que nous en resterons sans doute encore là un bon moment.

Pensons à tous les pratiquants qui ont été ou dégoûtés ou dissuadés de continuer dans la pratique que pourtant ils aimaient, pour non conformité au modèle attendu par d’autres qu’eux.

Le pratiquant est rarement gagné de façon définitive par l’envie d’abandonner devant l’obstacle

Il nous suffit ici de rapporter les propos de Roger Federer tenus au cours du dernier tournoi de Roland-Garros dont il est sorti vainqueur, tournoi qui revêtait pour lui une importance particulière dont tout le monde se souvient. “Je ne me dis pas si je ne gagne pas cette année, cela n’arrivera jamais plus. Même si je ne gagne jamais Roland-Garros, j’aurai tout donné tous les ans ici et j’aurai encore ma chance dans le futur. J’essaie juste de me concentrer sur le match et de faire mon maximum.” Sans commentaire.

Le pratiquant est cultivé et donc à même de faire des hypothèses permettant de limiter les risques inhérents à l'engagement en situation

Quand il travaille, le pratiquant se cultive et prépare ainsi la façon dont seront appréhendées les situations à venir. Quelles que soient les sources d'inspiration qu'il utilise pour affiner son style, il sait que la seule façon de réduire l'incertitude, c'est-à-dire de faire un pari de meilleure qualité au sujet de la situation de compétition qu'il va rencontrer, est de chercher, jusque dans le moindre détail, ce qu'il pourrait connaître de cette situation et que pourtant il ne connaîtra jamais entièrement. Il est prudent et le devient chaque jour davantage par la connaissance qu'il acquiert sur la situation, connaissance qui ne lui donne pas la solution que, de toute façon, il devra inventer, mais qui réduit le taux d'incertitude posé par la contingence. C'est son expérience qui lui permet, par la délibération, d'opérer les choix qui, alors, lui conviennent.

Si Françoise Dolto a choisi comme épitaphe : "N'ayez pas peur", Spinoza a choisi lui : "Soyez prudent". Ces deux qualités sont parfaitement complémentaires et résument bien le paradoxe de la condition humaine. L'engagement sans la prudence est un infantilisme, la prudence sans l'engagement, un refus de vivre.

Le génie peut alors s'exprimer comme le disait Alexis Gruss quand finalement "le travail efface le travail". Il n'y a pas d'exception à cette règle qui est pourtant souvent ignorée du fait des références constantes faites au caractère exceptionnel des athlètes de haut niveau. Si ces athlètes semblent tout faire avec facilité, ne nous y trompons pas. Ce sont avant tout des travailleurs infatigables qui connaissent la joie par l'augmentation progressive de leur puissance d'être et qui font alors de leur vie une aventure à la fois personnelle et riche et stimulante quand elle se tourne vers les autres. Ceci n'a d'ailleurs pas grand chose à voir avec l'argent que ces athlètes gagnent quelquefois. A les côtoyer, on est surpris de la curiosité qu'ils conservent pour la pratique de leur activité tout simplement parce que cette pratique les enchante.

La performance n'est pas une récompense, ni l'entraînement une punition. Il y a un devenir permanent fait de temps forts et de

temps faibles mais qui sont tous liés par le sens d'une vie qui s'ac-complit au service du désir.

Tout ce que nous venons d'évoquer nous invite à découvrir (ou à redécouvrir) l'importance de **l'intime** dans cette aventure. Bien des choses aujourd'hui, tant techniques que scientifiques, laisseraient entendre que cette dimension est relativement négligeable. Nous pen-sons, tout au contraire, que c'est là que s'organisent, dans le travail sur et avec soi-même et dans la réciprocité avec les autres, les désirs les plus profonds ainsi que les évolutions les plus subtiles et que s'épa-nouissent les joies les plus fortes. Ainsi, la performance est humaine.

Alain Badiou résume finalement l'art de vivre en l'organisant autour de trois points qui définiraient, pour lui, le mal vivre. Ce mal, c'est celui qui interdirait la poursuite d'une éthique de Vérité comme avènement de possibles insoupçonnés, éthique que nous pouvons étendre sans difficulté à une éthique de la performance humaine, celle du pratiquant.

Nous avons, en tant qu'humains, "la capacité d'entrer dans la composition et le devenir de quelques vérités éternelles", celles du sens produit par nous depuis la nuit des temps et dont la seule injonction forte qui puisse leur convenir est de continuer à le pro-duire à la fois pour leur joie personnelle mais aussi pour la joie de tous dans des combinaisons et des filiations infinies.

Mais,

- Un événement ne peut convoquer le plein d'une situation antérieure. Alain Badiou appelle cela la "terreur", la terreur du simulacre. Notre tâche est d'inventer nos vies et non de singer une vie qui serait soi-disant normale.
- Nous ne pouvons déchoir d'une fidélité en trahissant l'artiste que chacun d'entre nous était devenu en s'engageant.
- Nous ne devons pas croire en une vérité qui aurait une puis-sance totale et définitive. Il nomme cette croyance "désastre" car elle contribue à arrêter le devenir des performances et donc le pro-cessus d'humanisation lui-même.

6. Une éthique de l'entraîneur

Ce que nous venons de présenter comme correspondant à une éthique du pratiquant pourrait laisser entendre que le monde de ce pratiquant étant si personnel et singulier, il lui est impossible et inutile de recevoir une aide extérieure pour mener à bien son pro-pre développement, sa propre individuation. C'est évidemment le contraire qui est vrai et c'est par le partage et la rencontre, on l'aura compris, que va s'effectuer la sculpture du sujet par lui-même au contact des connaissances de tous ordres qu'il pourra côtoyer pour évoluer dans sa discipline. Sa ligne de style est unique mais elle se construit et se distingue par des rapports constants de ce qui n'est pas elle et que nous appellerons d'une façon générale l'autre. Le rôle des parents et de l'entraîneur est évidemment décisif à cet égard.

Il est un spécialiste de l'activité qu'il enseigne

L'entraîneur est d'abord pour le pratiquant un spécialiste de la discipline qu'il désire pratiquer. Ceci pourrait passer pour une lapa-lissade mais ce n'en est pas une car il y a plusieurs façons de se dire spécialiste d'une discipline sportive et pour nous, ces façons s'oppo-sent et ne peuvent coexister au sein d'un même processus d'entraî-nement. Nous les avons rencontrées tout au long de ce texte

Pour les uns, il y a une vérité a priori de la discipline pratiquée. Cette vérité qui prend appui sur la tradition culturelle ainsi que sur les propres observations de l'entraîneur donne forme à une convic-tion définitive qui lui permet alors sans difficulté, de distinguer dans les productions des athlètes ce qui est bien et ce qui est mal. Ce sont des conceptions de ce type qui servent d'appui aux forma-tions et aux évaluations dans la partie spécifique des Brevets d'Etat.

Pour d'autres, la discipline sportive n'existe pas en elle-même. Elle est inventée au fil du temps par les acteurs, l'entraîneur ne pou-vant que s'en faire une théorie, une conception "passagère" valable seulement à un moment donné et pour un temps donné. Cette conception précaire mais momentanément certaine est elle aussi nourrie de traditions et d'expériences vécues mais elle se sait "théo-rique" et donc à même d'être contestée et dépassée. Cette **relati-vité** trouble en général beaucoup les entraîneurs qui aspirent

comme tout un chacun (mais à tort dans ce type de métier) à travailler avec des certitudes. Ils sont condamnés à “faire avec”, donc à poursuivre inlassablement leur formation tant d’un point de vue philosophique que scientifique pour affiner toujours plus une conception de la performance qui ne pourra pourtant jamais être définitive.

Cette expertise en mouvement, toujours plus riche et ouverte, est une véritable **réflexion continuée** qui va permettre à l’entraîneur d’atteindre trois objectifs :

- Elle va d’abord lui permettre de pouvoir accueillir le pratiquant à **l’endroit singulier où celui-ci en est** et donc d’offrir une possibilité d’enrichissement adaptée à la ligne de style déjà existante de ce pratiquant. Les grands enseignants sont ceux qui sont capables de vous tendre la main là où vous êtes parvenu. (Annexe 3)
- Elle contribuera à ce qu’il soit moins victime des discours théoriques à la mode et ainsi qu’il ne se laisse pas envahir par un langage conceptuel qui a souvent tendance à se détourner du réel pour s’auto-légitimer. Il s’agit de tenter d’expliciter toujours plus ce réel, non pas de se faire plaisir (de façon illusoire...) en faisant “ron-fler” les concepts.

Tout manquement de sa part dans la recherche de cette **lucidité théorique** laissera la porte grande ouverte aux experts de tout poil, à même alors d’intervenir dans ses affaires soit parce que, désarmé, il le demande soit parce que tout le monde faisant ainsi, il doit bien y avoir une raison légitime.

- Enfin, elle le rendra plus incisif dans la mise au point des questions que le “terrain” ne peut manquer de lui poser, mise au point qui est directement dépendante de la culture possédée. On ne pose en effet que peu de questions et elles sont en général assez banales quand on est peu cultivé. Cette culture doit s’alimenter de vagabondages dans d’autres domaines que celui du sport proprement dit, domaines qui ont en commun d’impliquer l’exercice de la condition humaine.

L’entraîneur doit savoir en effet que derrière sa conception de la discipline se cache une conception de l’être humain

Cette dimension est la grande absente des processus d'entraînement. Accaparés par l'organisation des exercices, nous négligeons souvent de nous demander au service de quelle conception de l'homme ils sont organisés car ils sont, qu'on le veuille ou non, toujours dépendants d'une conception.

Le moindre petit travail de passes en sport collectif peut servir une idée de l'homme ou une autre. Nous sommes peu habitués à observer la présence de ces valeurs très générales car elles irradiant notre activité quotidienne en silence mais elles n'en sont pas moins présentes. Il reviendra à l'entraîneur de les élucider car il peut arriver que l'on souhaite développer l'autonomie du pratiquant et qu'on lui propose un exercice qui, à l'analyse, s'avère le conduire à s'assujettir. Pour en revenir au travail de passe que nous évoquions précédemment, une chose est de faire exécuter ce travail en visant les capacités imaginatives du pratiquant et de donner ainsi du sens à la passe en la faisant vivre comme un choix dans le cadre de la poursuite de l'intention large de l'activité pratiquée, une autre de proposer ce travail dans le cadre figé d'un système dans lequel le pratiquant n'est considéré que comme un simple transmetteur de ballon, la passe étant réduite à n'être qu'un savoir-faire technique.

L'entraîneur est exemplaire

Un des moyens (trop négligé) de proposer l'art de pratiquer une activité est d'incarner soi-même cet art en tant qu'entraîneur. Nous avons déjà évoqué le rôle cardinal de l'exemple bien illustré par cette parole de Gandhi : "Soyez l'exemple du changement que vous souhaitez." Le père de Mozart, le frère aîné de Champollion, le père de Paco de Lucia... ont été à l'évidence plus exemplaires que pédagogues. Il s'agit de pouvoir attester de la joie que procure la pratique personnelle de l'activité tout en en proposant une approche didactique.

L'entraîneur fait autorité et n'exerce pas le pouvoir

La distinction entre ces deux termes est essentielle notamment après les analyses d'Hannah Arendt. Quand l'on stipule que l'entraîneur doit faire autorité et non exercer le pouvoir, on pense

d'abord à la nécessité qu'existe, en situation de compétition, une vraie liberté du pratiquant sportif. Nous avons vu que cette liberté est exigée par la situation de compétition. L'autorité de l'entraîneur "autorise" au sens propre du mot. Elle augmente les capacités des gens auquel elle s'adresse. Parce que la performance n'appartient pas à l'entraîneur, son autorité est une force instituante beaucoup plus qu'une force instituée qui s'exercerait a priori et définitivement.

Il subsiste bien sûr dans la relation d'autorité une dissymétrie entre l'entraîneur et le pratiquant mais à l'inverse d'une relation de pouvoir, elle est reconnue par le pratiquant lui-même comme res-source culturelle susceptible de l'accompagner lorsqu'il fait ses premières armes mais également tout au long de la carrière.

L'autorité a une fonction "générationnelle".⁽⁸⁶⁾ En nous indiquant que nous-mêmes, nous pouvons, elle contribue à la structuration de l'estime de soi et de la confiance en soi. En disant comment les choses doivent être, le pouvoir lui, ne laisse aucune place à la prise en compte de l'incertitude par les pratiquants en formation et contribue donc à générer leur impuissance lorsqu'ils se retrouvent inévitablement confrontés à la contingence de la situation. L'autorité invite à commencer, le pouvoir soumet ou exclut. L'autorité conseille, le pouvoir impose.

Imaginons un entraîneur de tennis à l'époque de Bjorn Borg. Il exerce le pouvoir s'il considère que le tennis ultime et définitif est enfin pratiqué et s'il en impose la forme à tous les joueurs dont il a la charge. Il exerce une autorité si, prenant en compte la façon de jouer de ce champion, celle-ci s'ajoute à d'autres déjà répertoriées pour ouvrir encore plus son champ d'interventions pédagogiques et "coller" aux lignes de style chaque fois différentes des pratiquants en formation. C'est ainsi qu'il sera conseillé à certains joueurs d'adopter le revers à deux mains, alors que ce même revers sera déconseillé à d'autres. Combien de joueurs de tennis de table se sont perdus à vouloir jouer comme Jean Philippe Gattien ?

L'autorité invite à l'individuation et la permet, le pouvoir l'interdit. L'autorité n'humilie jamais, le pouvoir humilie souvent. Ce dernier conduit notamment à méconnaître l'engagement authentique

(86) Revault d'Allones Myriam. *Op cité.*

tique du pratiquant quand il se montre, bien malgré lui pourtant, maladroit au cours de l'apprentissage, ce qui a comme conséquences de détruire toute sa curiosité et son désir et l'amène, quasi inéluctablement, à abandonner la pratique.

L'entraîneur n'oublie jamais qu'il a devant lui un être humain

Fort de ce qu'il sait et de son envie très généreuse de transmettre, l'entraîneur oublie parfois qu'il agit avec une personne qui, pour employer une formule célèbre, n'est pas "un sac qu'il faut remplir". Toujours complexe et singulière, cette personne doit bien plu-tôt être considérée d'abord comme une énigme⁽⁸⁷⁾ qui a une représentation du monde originale et qui ne peut faire autrement que de s'exprimer et de vivre en s'appuyant sur elle. Un pratiquant ne commence jamais avec un entraîneur même quand il débute avec lui. Il est déjà une "histoire" qui a façonné ses peurs, ses joies, son désir, ses projets ses rêves... et une idée a priori de la pratique dans laquelle il désire s'engager. L'entraîneur devra évidemment "faire avec" en proposant des infléchissements, des élucidations, des suggestions respectant l'être intime⁽⁸⁸⁾ de celui auquel il s'adresse et l'invitant à évoluer. L'entraîneur accompagne cet être intime car il sait que "faire sans lui" serait destructeur de la dynamique dans laquelle s'est inscrit spontanément le pratiquant. Il y a ainsi quel-quefois des atteintes au "désir" qui sont souvent invisibles mais qui rendent pourtant définitivement impossible l'accès à l'excellence. Il nous arrive de déplorer l'absence de motivation. Balayons devant notre porte et demandons-nous si, en tant que formateur, nous ne serions pas les premiers responsables de cet état de fait.

L'entraîneur est donc lui aussi un inventeur

Confronté à la singularité du pratiquant et à une pratique qui ne cesse d'évoluer, l'entraîneur doit être lui aussi un inventeur. Il met au point des stratégies de préparation et des situations d'entraînement qui, sans trahir ce que l'histoire de la discipline et les

87. Formule du philosophe Emmanuel Levinas.

1. Être intime : notion proposée par Bakounine pour définir la réalité et la dimension subjective et singulière des êtres.

sciences ont pu apporter en termes de connaissance de la condition humaine en situation, anticipent sur un devenir possible de cette discipline qui n'est autre que ce que le pratiquant va pouvoir en faire. En jouant sur les mots, on peut écrire qu'en la matière, c'est la "différence" qui fait la différence et regretter que le monde du sport mette en avant la recherche de conformité avec les meilleurs, quand il faudrait, tout au contraire, en s'inspirant d'eux, s'en distinguer.

Il met en situation

Attaché au résultat, c'est-à-dire à l'évolution du pratiquant à la poursuite de l'intention large, beaucoup plus qu'à la conformité à des savoir-faire d'ordre technique, l'entraîneur propose des situations qui doivent conduire le pratiquant à se poser des questions et à les résoudre. Il faut être fidèle à l'affirmation d'Albert Einstein qui disait que "toute connaissance véritable est une réponse à une question". Organisées autour de l'intention large, ces situations doivent toujours avoir un caractère d'imprévisibilité qui va pousser à la création.

Le temps de travail en situation doit alors être considéré comme une variable incompressible. Sans lui, sans noces longues comme le dirait Michel Serres, pas d'évolution, pas de réelle découverte et de construction véritable (apport de sens). Le cerveau pour se "sculpter" authentiquement doit tâtonner, tenter, se tromper, parier, rêver, échouer, recommencer... sans que l'entraîneur ait besoin de beaucoup intervenir. Il doit insister surtout sur l'aventure individuelle à la recherche du sens qui va se jouer en situation et sur le résultat. Il doit être prêt à accueillir des réponses différentes à la même mise en situation pour deux pratiquants différents. Soulignons à nouveau que cette aventure est parfaite pour un individu donné et, pour lui, toujours susceptible d'évolution vers une perfection nouvelle.

Le cerveau du pratiquant a moins besoin des paroles de l'entraîneur pour s'organiser en situation que des boucles sensori-motrices qu'il met en œuvre à cette occasion et qui impliquent la totalité de son être. Le pratiquant est invité en somme au travail sur soi par lui-même. Les paroles prennent par contre beaucoup d'importance dans l'élaboration des hypothèses permettant de com-

prendre la performance réalisée et donc dans la relance du désir d'aventure. En somme, l'entraîneur accompagne et enrichit le res-senti de l'athlète sans jamais prétendre le construire de toutes pièces. Dans cet esprit, les facteurs de la performance obtenus à postériori par l'observation et la théorisation des performances pas-sées (force, endurance de longue durée, souplesse...) doivent être introduits dans l'entraînement à condition qu'ils soient ajustés pour respecter la ligne de style et l'enrichir et non pour se substituer à elle.

L'entraîneur garde présent à l'esprit qu'il ne doit sous aucun prétexte dérober par anticipation ou par imposition, le sens que seul le pratiquant est à même de faire advenir et que son attitude à la fois respectueuse et encourageante auprès de lui est sans doute l'une des meilleures garanties offerte à celui-ci de cheminer de perfection en perfection, vers sa propre excellence. Il est toujours possible d'évoquer la liberté que certains athlètes ont conquise et de prendre exemple sur eux pour parler au pratiquant mais c'est juste pour qu'il comprenne que, pour lui, rien n'advient sans qu'il se lance à son tour dans sa propre aventure.

Jean Rostand en quelques lignes a circonscrit magnifiquement ce que pourrait être une éthique de l'entraîneur. Il écrivait : "Former des esprits sans les conformer, les enrichir sans les endoctriner, les armer sans les enrôler, leur communiquer une force, les séduire au vrai pour les amener à leur propre vérité, leur donner le meilleur de soi sans attendre ce salaire qu'est la ressemblance."

7. Conclusion

Nous sommes partis à la recherche de la nature du sens, celui qui semble partagé par les êtres humains dans la vie ordinaire ou bien celui produit par des sportifs qui s'activent en situation. Nous avons rencontré des systèmes de normes qui jouent la plupart du temps le rôle de modèles définitifs et qui s'imposent quand il s'agit d'anticiper sur ce que pourrait être l'avenir. Ce sens déjà là, au pou-voir incontestable et évident pour un esprit qui n'essaye pas d'en comprendre l'origine et la constitution, a égaré voire empêché la réflexion sur la condition humaine en la privant notamment de pouvoir s'épanouir par et dans la création de sens nouveau. A force de nous inviter à reproduire, nous n'avons pas appris à inventer et encore moins à comprendre les **choses en train de se faire**.

La réflexion sur la nature de la connaissance ainsi que les pro-grès dans les neuro-sciences nous invitent aujourd'hui à refonder cette condition.

Le fait qu'en naissant nous rencontrons du sens déjà là ne justifie pas que ce sens soit définitivement considéré comme vrai et ne légitime donc pas qu'il s'impose comme une référence immuable. Nous devons comprendre qu'il a été créé par l'initiative et la liberté des hommes qui, faisant face à des situations chaque fois nouvelles, ont accumulé de l'expérience.

Il est essentiel en sport (comme dans la vie ordinaire) que nous redécouvrons cette initiative et cette liberté. Le sens déjà là n'en est pas obsolète pour autant. Nous avons vu comment il joue le rôle d'appui au processus d'humanisation lui-même, appui constamment enrichi par le génie des hommes. Il est essentiel de retenir que le sens n'est pas une essence éternelle. Il est produit et non donné et nous avons en tant que professionnels de l'éducation, le devoir moral d'en comprendre les principes de production : il en va du bonheur des gens qui se confient à nous.

Les normes que, tout au long de notre vie, on nous a invités à intégrer et à reproduire pour être conformes nous ont rendu absents à nous-mêmes et inattentifs à l'être singulier et inaliénable que chacun d'entre nous représente. Les prisons conceptuelles qui sont partout autour de nous nous étouffent en même temps que de façon perverse elles nous rassurent. On comprend que beaucoup de

gens aient alors le sentiment d'être passés à coté de quelque chose en vivant.

Nous avons une longue tradition d'allégeance et de soumission à la vérité sans imaginer qu'elle est seulement le fruit du travail des hommes. Nous devons nous persuader qu'il nous faut redevenir humains en assumant notre condition tragique, c'est-à-dire sans faux espoir ni peur excessive. Nous avons la capacité de vivre des possibles en nombre infini comme l'ont démontré des anciens illus-tres. Il faut pour cela comprendre ce que l'on doit à notre cerveau immature libéré des contraintes génétiques, à la culture qui nous accueille et à notre fantastique pouvoir de créer des mondes à condition de pouvoir rentrer en résonance avec ce qui nous sur-prend en situation.

Comme le dit Cornelius Castoriadis, "Ce n'est pas ce qui est mais ce qui pourrait et devrait être qui a besoin de nous". Encore faut-il qu'on nous l'ait appris... et que les formateurs aient reçu une formation leur permettant de le comprendre.

Qui pourra alors les éduquer à ne plus envisager seulement la connaissance comme quelque chose que l'on accumule mais comme des éléments qui servent à vivre mieux, c'est-à-dire à inventer au présent ? Nous avons dans notre tradition culturelle lourdement surévalué les idées. C'est notre principale erreur qui nous a interdit de découvrir un autre chemin dans notre rapport au réel, notamment que ce réel était notre principal complice dans la production du sens. La création est un acte et cet acte doit être rapporté aujourd'hui à une dimension fondamentale du vivant et notamment du vivant humain.

Nous sommes en quelque sorte malades de nous-mêmes. Nos représentations, nos habitudes de pensée contribuent à nous rendre tristes et à nous faire participer, en le désirant même quelquefois, au conformisme généralisé. Aucune réelle action n'est évidemment possible dans ce contexte. Bien sûr, de-ci de-là certains athlètes conti-nueront de produire des performances, eux qui auront grandi en étant entourés différemment, mais quel gâchis pour tous les autres qui avaient pourtant la certitude de pouvoir le **faire** eux aussi...

Aucun chiffre, aucune norme, aucune statistique ne peuvent justifier qu'un individu soit dissuadé de s'engager dans la direction que lui indique son désir et de tenter de le mener à bien. Ces divers

éléments d'ordre quantitatif utilisés par des esprits non avertis de leur danger, ont fait un mal considérable notamment dans le monde du sport. Que de "petits gabarits" ont été prévenus tôt que le basket n'était pas pour eux alors qu'il avaient un énorme désir de pratiquer cette activité et que de "grands" ont été dirigés vers elle sans l'aimer vraiment ? Ce n'est pas, on l'aura compris, en traitant ainsi l'hu-main que la vie s'organise et que l'excellence peut pointer le bout de son nez.

Nous avons fait aveuglément confiance à la science sans nous rendre compte qu'elle nous parlait d'un homme qu'elle avait dû beaucoup simplifier pour pouvoir l'analyser. Cette science n'est pas en cause car nous ne sommes pas, en formation, suffisamment prévenus de sa vérité relative et de son impuissance à rendre compte aujourd'hui des phénomènes complexes dont la performance fait partie. Notre rapport infantile aux données de tous ordres (scientifique, culturelle...), rapport qui n'est d'ailleurs pas propre à notre milieu, nous a fait perdre notre objectif qui est avant tout de comprendre comment naît et se développe la **savoir** de vivre, ce qui nous a précipités dans l'ennui "qui tue" comme le crie Michel Serres dans Rameaux. De là à passer à côté de sa vie : il n'y a pas loin...

Un besoin de philosophie

Notre problème est le même que celui de Platon, d'Aristote, Nietzsche... et de milliers d'autres qui se posent la question de savoir : "Pourquoi un homme est-il ce qu'il est ?"

Si, peut-être pour certains d'entre eux, cette réflexion fut désintéressée, elle est pour nous professionnellement indispensable car nous nous occupons, pendant un certain temps au moins, de la vie des gens et donc de leur bonheur. Nous avons en quelque sorte l'obligation de penser la condition humaine. Il n'est pas question d'imaginer que nous aurions trouvé. L'essentiel reste énigmatique mais se profilent des données théoriques qui nous permettent de mieux préciser les questions que nous nous posons. En nous aidant à prendre conscience, des présupposés qui travaillent en nous silencieusement, et des choix inaperçus qui déterminent leur spécificité sans que nous les ayons réfléchis tout en pré-

tendant le faire, nous sommes aujourd’hui un peu plus maîtres du jeu qu’auparavant.

Encore faut-il que nous nous lancions en philosophie.

La conception que nous pouvions avoir de cette discipline a évolué, ce qui malheureusement ne se ressent pas toujours en classe de philosophie. Elle est moins aujourd’hui la recherche de l’explication définitive du grand système du monde qu’un moment de penser durant lequel, en appui sur les hypothèses de tous ordres déjà émises, chacun d’entre nous tente de préciser ce qui pourrait être défini, pour lui comme pour les autres, comme un art de vivre amenant chacun à être soi-même.

C’est notre unique responsabilité.

Penser ne se fait jamais en aval des normes mais concerne ces normes mêmes quand des “petits faits”, observés dans la réalité, restent inexplicables et exigent de proposer une nouvelle hypothèse. Faut-il encore que ces “petits faits” qui tiennent à notre singularité soient respectés et non pas réduits à des “exceptions qui confirment la règle”, ce qui est à la fois un moyen élégant de les faire disparaître et de laisser place libre aux habitudes intellectuelles en cours dans l’opinion.

Philosopher c’est, comme le disait Wladimir Jankélévitch, “se comporter vis-à-vis de l’univers comme si rien n’allait de soi”.

Pourquoi a-t-on pu oublier à ce point que, si l’homme est créé par la culture, il est aussi créateur de culture et que c’est la puissance de son imagination qui est alors requise ?

Et comprendre enfin que :

“C’est ce que je fais qui m’apprend ce que je cherche”(89)

(89) Encrevé Pierre. *Soulages ; les peintures*. Ed du Seuil.

Le Moigne Jean Louis. La modélisation des systèmes complexes. Ed Dunot Paris 90.

La parabole de l'ivrogne cherchant sa clef

Il est minuit passé et l'avenue est très sombre, jalonnée seulement par les quelques taches claires que projettent de rares réverbères. Au pied de l'un deux, un ivrogne hoquetant accroupi, cherche en tâtonnant la clef de sa maison, distante de quelque quinze mètres. Un passant com-patissant propose de l'aider et l'interroge : "Vous souvenez-vous où vous avez perdu cette clef ?".

"Oui, répond l'ivrogne, levant la porte de ma maison alors que je cherchais à l'ouvrir".

"Mais alors, pourquoi ne cherchez-vous pas devant cette porte ?" s'étonne le passant.

"Parce que ici au moins, sous le réverbère, il y a de la lumière."

Jean Louis Le Moigne de conclure : "Ainsi en est-il de bien des modèles enseignés : ils ne résolvent peut-être pas le problème du moment, mais ils sont connus."

La bonne découpe du saucisson et du poulet

La bonne méthode pour représenter de façon instrumentale (et donc comestible) un saucisson est universellement connue : le découper en tranches parallèles, fines de préférence, à l'aide d'une lame bien affûtée.

Lorsque, à notre insu, dans le même type de boyau, on a introduit un poulet correctement rôti et qu'on nous invite à représenter cet objet ayant les apparences d'un saucisson, de façon instrumentale, nous nous propo-sons aussitôt de nous ramener à la méthode de modélisation précédente, par la bonne découpe du poulet comme s'il s'agissait d'un saucisson. Le résultat, on le sait, ne sera pas satisfaisant : la représentation du poulet sera pauvre, presque inintelligible, et il ne sera guère comestible.

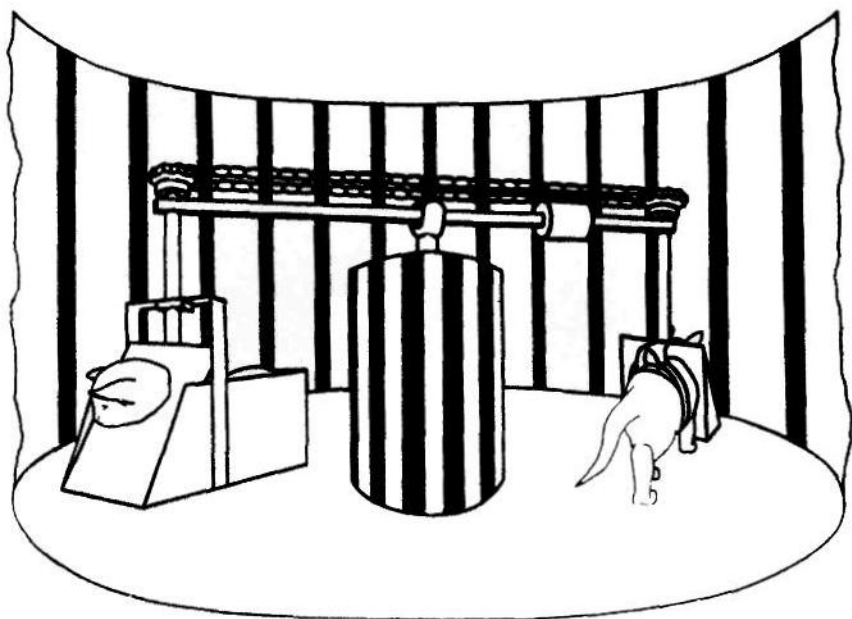
Jean Louis Le Moigne d'ajouter : "Ainsi souvent lorsque ne connaissant que l'analyse comme méthode de théorisation, nous découpons les phénomènes mal connus en tranches parallèles : le résultat n'est pas satisfaisant, mais nous ne savons pas faire autrement ! Est-ce sûr ?"

Varela Francisco. Sciences cognitives et psychanalyse : questions ouvertes in Somatisation, psychanalyse et science du vivant. Ed ESHEL Paris 94.

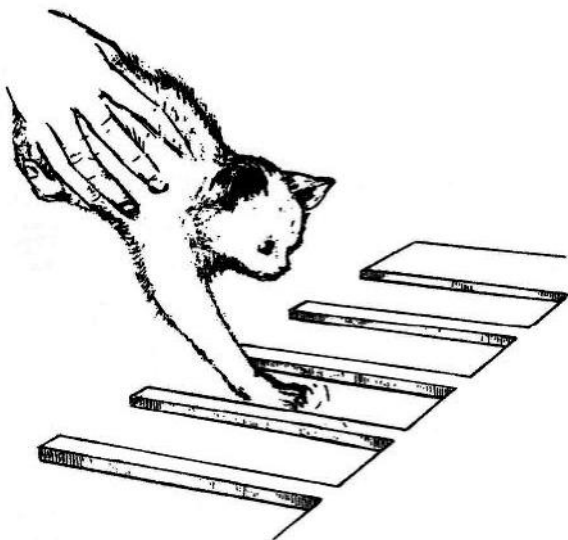
“Le problème de base de la cognition est de rendre compte de la façon dont un système qui est déjà et toujours actif peut arriver à donner un sens à quelque chose qui ne le contient pas de manière intrinsèque.

Il existe une expérience remarquable, faite déjà voici un bon bout de temps, qui reste une illustration absolument fabuleuse de ce principe. Les petits chatons naissent avec les yeux fermés. On peut donc les maintenir dans l'obscurité la plupart du temps dans la journée et les sortir pour faire une petite promenade dans un environnement très contrôlé, un environnement de lignes lumineuses verticales, par exemple. L'expérience consiste à prendre un chaton qui va être actif et bouger normalement, et un autre, maintenu dans un panier, qui va rester passif. On fait cela pendant quelques heures par jour pendant un mois et au bout du mois, on laisse les deux chatons sortir et l'on observe ce qui se passe. Par définition, les deux chatons ont reçu les mêmes “inputs” visuels. Dans les deux cas, leur système optique est absolument intact. Mais on s'aperçoit que le chaton passif se comporte comme s'il était absolument aveugle : pour lui, il n'y a pas d'objets dans le monde. Qu'est-ce qui fait la différence ? C'est le fait que l'activité autonome, en l'occurrence sensori-motrice, de ce système cognitif est inséparable de la constitution de ce qui est apparemment le monde des objets, et donc le monde des significations. Pour dire vite, l'idée que l'information venue du monde est retenue par l'image rétinienne, qui est traitée, et dont on extrait des invariants, cette idée est démontrée fautive. Les objets émergent de l'activité constante des cycles sensori-moteurs. Et il ne s'agit pas seulement de la motricité sensorielle, mais aussi de tous les états de motivation, de mémoire, d'attention, etc., qui l'accompagnent.

(...) Il ne s'agit plus de l'information qui est donnée mais de l'information comme quelque chose qui est littéralement informé (formé de l'intérieur) et c'est cette création de sens comme activité autonome qui est capable de rendre compte de ce qu'il y a de plus intéressant dans la connaissance. Il y a là place pour la nouveauté radicale et pour la créativité, bien au-delà de l'idée que nous nous faisons des systèmes cognitifs jusqu'à présent.”



La première figure représente la situation expérimentale dans laquelle sont placés les deux chatons. Un chaton est actif, l'autre est passif. Ils reçoivent apparemment tous deux la même quantité d'information visuelle. La seconde figure décrit un des tests qu'on leur fait passer une fois terminée la phase d'expérimentation. Le chat possède naturellement un réflexe d'extension des pattes à l'approche d'un obstacle. Si l'on utilise une table avec un bord crénelé et qu'on présente les deux animaux pour qu'ils s'y posent, le chaton actif dirige toujours ses pattes sur une des parties dures de la table. Le chaton passif dirige lui 50% des fois ses pattes vers une partie vide.



Annexe 3

Daniel Pennac. Chagrin d'école. Ed galimard. Paris 2008.

“Il suffit d’un professeur - un seul ! - pour nous sauver de nous-mêmes et nous faire oublier tous les autres.

C’est du moins le souvenir que je garde de Monsieur Bal.

Il était notre professeur de mathématiques en première (...). Un professeur on ne peut moins cinématographique : ovale, je dirais, une voix aiguë et rien de particulier qui retienne le regard. Il nous attendait assis à son bureau, nous saluait aimablement, et dès ses premiers mots nous entrions en mathématique. De quoi était faite cette heure qui nous retenait tant ? Essentiellement de la matière que Monsieur Bal y enseignait et dont il semblait habité, ce qui faisait de lui un être curieusement vivant, calme et bon. Étrange bonté, née de la connaissance même, désir naturel de partager avec nous la “matière” qui ravissait son esprit et dont il ne pouvait pas concevoir qu’elle nous fût répulsive, ou seulement étrangère. Bal était pétri de sa matière et de ses élèves. Il avait quelque chose du ravi de la crèche mathématique, une effarante innocence. L’idée qu’il pût être chahuté n’avait jamais dû l’effleurer, et l’envie de nous moquer de lui ne nous serait jamais venue, tant son bonheur d’enseigner était convaincant.

Nous n’étions pourtant pas un public docile. À peu près tous sortis de la poubelle de Djibouti, guère attachants. J’ai quelques souvenirs de bagarres nocturnes, en ville, et de règlements de comptes internes qui ne devaient rien à la tendresse. Mais, dès que nous franchissions la porte de monsieur Bal, nous étions comme sanctifiés par notre immersion dans les mathématiques et, l’heure passée, chacun de nous refaisait surface *mathematikos*.

Le jour de notre rencontre, lorsque les plus nuls d’entre nous s’étaient vantés de leurs zéros pointés, il avait répondu en souriant qu’il ne croyait pas aux ensembles vides. Sur quoi, il avait posé quelques questions fort simples et considéré nos réponses élémentaires comme d’inestimables pépites, ce qui nous avait beaucoup amusés. Puis, il avait inscrit le chiffre 12 au tableau en nous demandant ce qu’il écrivait là. Les plus délurés avaient tenté une sortie :

- Les douze doigts de la main !

- Les douze commandements !

Mais l'innocence, dans son sourire, décourageait vraiment : -

C'est la note minimum que vous aurez au bac.

Il ajouta :

- Si vous cessez d'avoir peur.

Et encore :

- D'ailleurs, je n'y reviendrai pas. Ce n'est pas du baccalauréat que nous allons nous occuper ici, c'est de mathématiques.

De fait, il ne nous parla plus une seule fois du bac. Mètre après mètre, il occupa cette année à nous remonter du gouffre de notre ignorance, en s'amusant à le faire passer pour le puits même de la science ; il s'émerveillait toujours de ce que nous savions malgré tout.

- Vous croyez que vous ne savez rien, mais vous vous trompez, vous vous trompez, vous en savez énormément !

Regarde, Pennacchioni, savais-tu que tu savais ça ?

Bien entendu, cette maïeutique ne suffit pas à faire de nous des génies de la mathématique, mais si profond qu'ait été notre puits, Monsieur Bal nous ramena tous au niveau de la margelle : la moyenne au baccalauréat. Et sans la moindre allusion, jamais, à l'avenir calami-teux qui, d'après tant d'autres professeurs et depuis si longtemps, nous attendait."

“Tous les regards, de tout ce qui vit, regardent vers l’ouvert.
Seuls nos yeux, comme tournés à l’envers, tel un cercle de
pièges,
empêchent toute issue.
L’au-delà du cercle, nous ne le connaissons
qu’à travers le regard des bêtes.
Car dès la plus tendre enfance, nous orientons le petit
d’homme
Vers les ombres derrière lui, et non vers l’ouvert, Si
profond dans l’expression des bêtes.
Libre, sans la mort.
Ah, elle ! Nous ne voyons qu’elle !
La bête libre a toujours sa perte derrière elle :
Devant elle, Dieu.
Ainsi lorsqu’elle va, c’est en toute éternité,
Comme vont les sources.
Nous jamais nous n’avons, pas un seul jour, devant nous
Le pur et simple espace
Dans lequel les fleurs ne cessent de s’épanouir.
C’est encore et toujours le monde :
Jamais ce nulle part où le néant n’existe pas,
Où la pureté, sans regard sur elle-même, se respire et se
Connaît,
A l’infini, sans l’ombre d’une convoitise.
Voici qu’un enfant s’y perd dans le silence : Il
s’en trouve bouleversé.”

Rainer Maria Rilke

Extrait de la huitième élégie de Duino

Texte Schéma 1

L'histoire de vie conduit l'athlète à se trouver en "situation de compétition". Il produit une performance, c'est-à-dire il apporte du sens susceptible d'atteindre l'intention large dont la réalisation le rend heureux. Il fait une performance.

Texte Schéma 2

Une fois un certain nombre de performances produites, un travail de type scientifique (modélisation par induction) réalisé donc à postériori et s'appuyant sur elles, permet de dégager une forme (substantialisation), un profil type qui va servir d'objectif à atteindre pour la préparation des compétitions à venir.

En général, ce profil est découpé en facteurs qui sont travaillés individuellement pendant l'entraînement et sont censés, une fois regroupés, permettre l'apparition de la performance en compétition. Ces opérations (élaboration du profil type à postériori, découpage en facteurs, retournement pour situer ce profil a priori...) sont logiques mais sont contestées aujourd'hui dans leur capacité à rendre compte du devenir des phénomènes vivants et la capacité qu'ont ces organismes à produire du sens en situation.

Les systèmes vivants (notamment humains) n'apprennent pas en recevant de l'information mais en la créant par leur activité au sein d'un environnement (individuation). S'ils imitent ou répètent, ils ne peuvent que réinventer à chaque fois leur modèle de façon nouvelle. Chaque situation de compétition offre de commencer pour la première fois.

Texte Schéma 3

La vie d'un individu se présente comme une ligne évolutive faite de moments de phases et de déphasages. Les phases correspondent à l'installation dans une habitude de vie, les déphasages à des rencontres faisant problème et exigeant de la part du sujet une transformation. Si l'obstacle est insurmontable, la vie même du sujet peut être mise en

danger et de toutes façons interdire une quelconque évolution (déstabilisation du système).

Cette ligne de vie présente à la fois une continuité, le sujet conserve une identité, tout en changeant au prorata des expériences rencontrées qui correspondent à chaque fois à un véritable commencement. “Vivre c’est commencer de continuer et en même temps continuer de commencer” (cité par Myriam Revault d’Allones). Ainsi, sans origine réellement identifiable et sans finalité définitive, chacun d’entre nous peut être modélisé comme un processus qui s’organise au fil du temps par et avec les expériences vécues.

Texte Schéma 4

Les travaux scientifiques des soixante dernières années ont mis en évidence que le sens dont un individu est capable pour faire face aux problèmes qui se posent à lui ne vient d’aucun autre endroit que de lui-même. Seule la rencontre de logiques hétérogènes au sein de la situation de compétition (individu, règlement, obstacle de tous ordres...) provoque l’émergence de sens.

Texte Schéma 5

Au cours de sa vie, un individu qui s’active ne peut réinventer tout ce que les générations précédentes ont accumulé avant lui. L’enfant doit rencontrer une culture qui le précède pour commencer son propre processus d’humanisation. Il la recrée pour lui et, s’appuyant alors sur le fruit de ses propres expériences, va, en route vers l’âge adulte, devenir de plus en plus capable de créer des œuvres originales, ses performances d’artistes qui viendront enrichir la culture dont d’autres générations après lui se serviront.

Texte Schéma 6

L’athlète qui aborde une situation de compétition est face à quelque chose qui était imprévisible et qui n’existera qu’une fois. Il ne peut comprendre cette situation que du seul point de vue des expériences qu’il a déjà vécues (milieu associé). La contingence de la situation va exiger un acte de création impliquant ces expériences mais les

dépassant. Cette création est l'œuvre du pratiquant. Elle est unique et singulière. C'est sa performance. Elle devient un fait culturel utile pour préparer (et non prévoir) les expériences à venir.

Chaque expérience nouvelle transforme et enrichit le pratiquant et son milieu associé, ce qui lui permet alors d'aborder de façon "plus cultivé" des contingences nouvelles.



MENU DU DVD

Intervention de Mr. Tauhiti NENA, Ministre de la Jeunesse et des Sports

CONFERENCE 1 - Mardi 09 juin 2009 : "La performance"

CHAPITRES

- 1..... Ouverture du ministre de la Jeunesse et des Sports : Tauhiti NENA
- 2..... Ouverture du chef de la MAAT : Gérard DUBOIS
- 3..... La performance
- 4..... Le talent
- 5..... Les représentations
- 6..... La situation de compétition
- 7..... Le sens à posteriori (schéma)
- 8..... Test d'après Hein et Held 1967 (schéma)
- 9..... La singularité

QUESTIONS

- 1.....*Pour l'entraîneur, qui partage la réflexion théorique que vous proposez, quelle logique suivre pour la mettre en pratique ?*
- 2.....*Faut-il un "coach", formé aux techniques de coaching et en psychologie du sport, pour accompagner dans un mieux être, chaque athlète vers la performance ?*
- 3.....*La détection en sport de haut niveau : qu'en est-il de la Fédération Française de Handball ?*
- 4.....*Dans les sports hyper normés (danse, gym etc.), peut-on tenir le même propos aux entraîneurs, sur la contingence ?*
- 5.....*Quelle est la place des parents dans cette approche de l'excellence et de la performance ?*

Pour conclure : Revenons au petit surfeur

Conclusion : MJS

CONFERENCE 2 - Jeudi 11 juin 2009 : “L’entraînement”

CHAPITRES

- 1 Ouverture : MJS - MAAT
- 2 L’entraînement
- 3 Anecdote sur le cerveau
- 4 La situation d’entraînement
- 5 Le pratiquant sportif est un inventeur !
- 6 La confiance en soi
- 7 La notion de perfection
- 8 L’entraîneur

QUESTIONS

- 1..... *Que manque t-il dans nos cursus de formations pour enrichir cette vision de la performance ?*
- 2..... *Que penser de la notion de “répétition” dans l’entraînement ?*
- 3..... *L’entraînement et la performance, un paradoxe a priori : comment se préparer à quelque chose qu’on ne connaît pas ?*
- 4..... *Comment faire évoluer les formations d’entraîneur d’une discipline traditionnelle (va’a), dans la perspective d’objectifs olympiques ?*
- 5..... *Les diplômes sportifs : diplômes d’État et de la Polynésie française. Exemple du va’a.*

Pour conclure : Claude Fauquet / Kenji Calmes (MJS) / Gérard Dubois (MAAT)

Après avoir lancé conférence 1 ou conférence 2, vous devez activer la touche “Menu” de vos commandes pour accéder aux différents chapitres.

Contribution à la publication de cet ouvrage :

Mr. Gérard DUBOIS Inspecteur Jeunesse et Sports,
Chef de la Mission d'Aide et d'Assistance Technique / gerard.dubois@jeunesse.gov.pf

Mr. Jean-Paul BADOSA (coordonnateur) Professeur de sport, Mission
d'Aide et d'Assistance Technique / jpbtahitinui@yahoo.fr

Mr. Olivier MAZAT (PAO) olivier.mazat@mail.pf

Mr. David D'ARPA - **sD..v** - (Film et montage DVD) sdvtahiti@hotmail.com

Crédits photos :

©NorthShoreSurfPhotos / “Rencontres du CREPS d'Aquitaine” Revue
Relais n°121 Ministère de la Santé et des Sports / C-chez-marc